CD/-/-
[DUPRADEL]
Kress 2454 Presentation copy

The
Robert E. Gross
Collection
A Memorial to the Founder
of the
Lockheed Aircraft
Corporation
Business Administration Library
University of California
Los Angeles

des Courtils.
Lith. de N. Boudin, à Gisors.

Coll JRB
Fine copy

a Monsieur Bourdon
Tresorier de france

de la part de son tres
humble et tres obeissant
seruiteur Du Pradel

TRAITÉ
CONTRE LE LUXE
DES HOMMES
ET DES FEMMES,
ET
CONTRE LE LUXE
avec lequel on éleve les enfans
de l'un & de l'autre Sexe.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la Grand'-Sale, au Mercure.

M. DCC. V.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BEAUVILLIER,
PAIR DE FRANCE,
GRAND D'ESPAGNE,
PREMIER GENTILHOMME
DE LA CHAMBRE DU ROY.

MONSEIGNEUR,

On ne peut jamais demander votre protection avec plus de confiance,

que quand on ſoutient le party de la vertu, contre le vice. Il n'y a qu'un écueil à craindre : c'eſt qu'en parlant de quelque vertu que ce ſoit, l'on ne faſſe, ſans y penſer, votre éloge.

C'eſt, MONSEIGNEUR, *ce caractere éminent, ſi rare, ſi univerſellement reconnu, qui a merité que* LOUIS LE GRAND, *vous confiât le plus précieux dépôt de ſon Etat; ce qui doit faire la gloire de la Nation; ce qui por-*

tera juſqu'aux ſiecles à venir le bonheur dont nous joüiſſons ; l'éducation des Princes ſes petits-fils.

Les exemples les plus éclatans, les plus familiers, ne leur manquoient pas : Vous y avés ajouté la force de la perſuaſion. Combien de Royaumes, & de differens Peuples, ont déja recueilly le fruit de ces divines ſemences !

La conjoncture, MONSEIGNEUR, *ne pouvoit être plus heureuſe, pour*

attaquer tous les vices, & principalement le Luxe, cette peſte publique, qui a infecté juſqu'au Peuple; & qui combat ſouvent avec la pauvreté, & la miſere.

Mes réflexions contre ce déſordre, ne tombent point ſur ceux qui par leur naiſſance, ou par leur état, ſont obligés de ſoûtenir la ſplendeur de leur rang. Heureux neanmoins s'ils ſçavent, comme vous, MONSEIGNEUR, *que le ſeul*

moyen de s'élever quand on eſt parvenu à la poſſeſſion des Grandeurs, c'eſt d'en ſentir le vuide, d'en joüir avec moderation, & de ne s'y pas abandonner.

Mais ni ces ſentimens ſi nobles, ſi conformes à la droite raiſon, ni tous mes efforts pour inſpirer la modeſtie, ne ſçauroient tenir contre le Luxe, ſi par la protection que vous donnerez à mon Ouvrage, vous ne faites voir à tout le monde, que

vous en adoptés les maximes : avec un ſecours ſi puiſſant, je me flate qu'il ſera reçu favorablement du Public. J'auray du moins la ſatisfaction d'avoir penſé, comme tous les gens de bien, & d'avoir contenté la paſſion que j'ay depuis long-temps, de publier que je ſuis avec un profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble,
& tres-obéiſſant
ſerviteur ***

PREFACE.

AVANT que de proposer mes réfléxions contre le Luxe, il ne sera pas inutile que je prévienne icy les raisons, ou les pretextes, dont on se peut servir pour l'autoriser; en quoy j'executeray ce que m'ont inspiré des personnes d'une grande distinction, & d'une vertu éminente, qui ont crû que cette précaution étoit nécessaire pour mon dessein.

Il y a long-tems que les partisans du Luxe publient

qu'il n'eſt plus queſtion, ni de le blâmer, ni de le corriger. Que nos mœurs, & le penchant que nous avons au changement des modes, & à la magnificence, le rendent deſormais neceſſaire: qu'il a paſſé en coutume: que la raiſon d'Etat, par rapport au bien du Commerce, non ſeulement le favoriſe, mais qu'elle exige preſque qu'on le révére; puiſque par des ouvrages peu importans auſquels il donne cours, il attire les richeſſes Etrangeres dans le Royaume, & qu'il fait ſubſiſter un grand nombre de Sujets, qui ſans cela

ſeroient oiſifs, & inutiles.

C'eſt ainſi que raiſonnent les fauteurs du Luxe. A les entendre, ou c'eſt une maladie inveterée, & de naiſſance, que nul Art ne peut guerir : ou c'eſt un abus néceſſaire; & de ces ſortes d'abus, qu'on eſt obligé de tolerer, & que les Loix mêmes reſpectent, pour ainſi dire, à cauſe de l'utilité publique, qui en revient.

Eſt-il quelqu'un qui ſe puiſſe laiſſer ébloüir par ces fauſſes lueurs ? J'oſe dire de ces raiſonnemens, qu'ils ſont ſemblables à certains tableaux en perſpective faits

pour tromper les yeux, dont les objets qui s'etoient d'abord preſentés, diſparoiſſent à meſure que vous en approchés.

Il ne m'appartient point ni de loüer, ni de cenſurer, le penchant fatal, qui nous porte ſans ceſſe à ſuivre des modes nouvelles. Il peut être pris pour vivacité d'eſprit, goût, politeſſe. Les Etrangers nous en font un crime, qu'ils ſemblent juſtifier eux-mêmes, par le ſoin avec lequel ils s'empreſſent de nous imiter. C'eſt (diſent-ils) une marque évidente de legereté d'eſprit :

c'eſt un déreglement de l'ame, qui ne peut ſe fixer elle-même ; qui eſt toûjours dans l'inſtabilité, dans l'agitation, qui varie ſans ceſſe : c'eſt le Prothée de la Fable.

La ſageſſe eſt ferme dans les partis qu'elle prend ; parce qu'elle n'en prend point qu'avec raiſon.

Nous pourrions peut-être nous défendre de ces reproches ; mais quelle que ſoit cette paſſion de changer, ſoit vice, ſoit vertu, elle ne ſçauroit jamais autoriſer le Luxe.

Qu'il ſoit déterminé, à la bonne heure, que nous pouvons changer de modes :

dans ce changement ſera-t-il permis de rechercher ce qu'il y a de plus riche, de plus faſtueux ? de ſe perdre ? de perdre les autres par ſon exemple ?

Donnons quelque choſe au penchant naturel ; mais n'abandonnons jamais de vuë la raiſon, ni la modeſtie. La Religion, & la bienſeance nous ont poſé, pour ainſi dire, les mêmes bornes. C'eſt là que nôtre orgueil ſe doit briſer. Eſt-il quelque paſſion ſi privilegiée, qui ne doive obéir à la Religion ? Eſt-il quelque habitude ſi inveterée, qui

puiſſe acquerir une preſcription legitime contre la Loy de Dieu. Le Luxe, ce déréglement public, qui s'eſt introduit de nos jours, n'a d'autre appui que nôtre orgueil, qu'il nous eſt expreſſément ordonné de reprimer.

Voyons maintenant s'il a plus de droit de ſe ſoûtenir par la faveur du Commerce.

Mais le Commerce s'eſt maintenu dans tous les tems, ſans le ſecours du Luxe, qui eſt nouveau : les plus importantes Marchandiſes, dont le trafic ſe fait au dedans, & au dehors, ne ſont point

celles dont le Luxe ſe pare. L'on ſçait qu'il affoiblit, & qu'il détruit ſouvent les plus riches matieres, qui ſont l'argent, & l'or. Au dedans, il ravage; il apauvrit les familles. Au dehors, il eſt inutile au commerce. Nos ouvrages les plus exquis, que les Etrangers recherchent avec tant d'empreſſement, & avec tant de raiſon, n'ont pas beſoin, pour ſoutenir leur réputation, que le Peuple donne dans ce Luxe. La prévention des Etrangers en faveur de nos modes, ne ſe forme point ſur le goût du Peuple: elle ſe forme ſur les manieres de

la Cour, & des grands Seigneurs. C'eſt à ceux-là qu'il eſt permis de donner l'exemple aux Etrangers, en ce qui regarde la ſomptuoſité, & la magnificence. Que le faſte ſoit banni de toutes les autres parties de l'Etat ; craindrons-nous qu'il ne ſe trouve plus à la Cour aſſés d'éclat, ni aſſés de grandeur, pour inſpirer aux Etrangers le deſir de l'avoir toûjours pour modele ? Devons-nous craindre même qu'aprés le retranchement du Luxe dans les conditions ordinaires, l'on ne s'éloigne ſi fort de ces manieres fines, & délicates,

dans leſquelles nous avons toûjours excellé, qu'on ne tombe dans une eſpece de ruſticité, qui dégoute les Etrangers de nos modes ? Qui peut jamais concevoir quelque crainte d'un tel événement ? La propreté, & le bon air dans les choſes même les plus communes, ſont inſeparables de nos mœurs. Ce n'eſt point trop préſumer de nôtre induſtrie, (puiſque l'exemple de tous les tems nous en eſt garant,) que d'aſſurer que les Etrangers auront toûjours beſoin de nous, dans ce genre de politeſſe.

Suppoſons neanmoins que

le Luxe faſſe quelque augmentation dans le commerce, & qu'il occupe un grand nombre de Sujets inutiles. Mais comparons en même tems les maux qu'il produit, avec ces foibles avantages.

Les perſonnes les plus éclairées demeurent d'accord, que le peu qu'il a mis dans le Commerce, a fait negliger les Arts les plus importans, & les plus ſolides : il a preſque détruit les plus conſiderables Manufactures : il a dégouté de la culture des terres, & donné du mépris pour cet Art, le premier, & le ſoutien de tous les autres ; chacun ayant couru aprés

ces nouveautés dangereuſes, & cherché par le Luxe, à s'élever au deſſus de ſon état, & au deſſus de ſa fortune. De là cette deſertion preſque generale des ouvriers, & l'abandonnement des Arts auſquels ils étoient appellés; ayant preferé des occupations aiſées, à des emplois laborieux, & difficiles. Retranchez le Luxe, vous rétabliſſés la vertu dans toutes les parties de l'Etat; vous en baniſſés les vices; vous redonnés leur premiere vigueur, & un nouveau luſtre aux Arts ſolides, aux Manufactures les plus importantes. Cette foule d'ouvriers que leur lâcheté

en avoit éloignés, s'empresse-ront pour reprendre leurs ouvrages, & pour s'y rendre parfaits : quand la necessité presse, le travail, & la peine n'ont rien qui rebute ; l'industrie agit ; l'on s'évertuë, pourveu que le gain suive de prés.

Cette matiere peut faire le sujet d'une dissertation importante; mais le peu que nous en disons suffira peut-être, pour montrer que nulle raison ne nous rend le Luxe necessaire : que rien ne le peut justifier : qu'au lieu de favoriser le commerce, soit domestique, soit étranger, l'on peut, avec beaucoup de fondement, le trai-

ter de destructeur du Commerce ; comme il est certainement la ruine d'un nombre infini de familles.

Je n'ay pas crû, que pour le décrier entierement, comme il seroit tres à propos, je dusse rapporter dans ce petit ouvrage, les passages de l'ancien & du nouveau Testament, ni ceux des Peres de l'Eglise, ni même la plûpart des maximes des Philosophes Chrétiens, & Prophanes, qui le condamnent si hautement, & si universellement : l'entreprise m'eût mené trop loin. C'est ici une ébauche, un essai, que quelque plus habile main pourra conduire à sa perfection.

TABLE

DES CHAPITRES

CHAP. I. *DU Luxe en General.* page 1

CHAP. II. *Du Luxe des habits.* 11

CHAP. III. *Du Luxe des Femmes dans leurs parures.* 31

CHAP. IV. *Contre le Luxe des Habits, & des Parures.* 44

CHAP. V. *Sentimens des Anciens contre le Luxe.* 53

CHAP. VI. *Discours de Caton, Consul Romain, fait au Peuple pour soûtenir la Loy Oppienne, contre le Luxe des Femmes.* 61

CHAP. VII. *Discours de Valerius Tribun du Peuple, en*

faveur des Dames Romaines, pour la révocation de la Loy Oppienne. 84

CHAP. VIII. *Des effets funeſtes du Luxe parmi les Romains, & autres Peuples.* 107

CHAP. IX. *Des moyens qu'on a pratiquez anciennement pour reprimer le Luxe.* 116

CHAP. X. *Du Luxe de la Table.* 128

CHAP. XI. *Du Luxe des Equipages.* 156

CHAP. XII. *Reflexions contre le Luxe des Equipages.* 165

CHAP. XIII. *Exemple memorable de moderation contre le Luxe des Equipages.* 172

CHAP. XIV. *Conſeils aux Dames, contre le Luxe.* 179

CHAP. XV. *Du Luxe des Meubles.* 194

CHAP. XVI. *Réflexions contre le Luxe des ameublemens.* 204

CHAP.

CHAP. XVII. *Du Luxe dans l'éducation des Enfans.* 222
CHAP. XVIII. *Du Luxe dans l'éducation des Filles.* 241
CHAP. XIX. *De la Frugalité.* 260
CHAP. XX. *De la Modestie.* 278
CHAP. XXI. *De l'émulation qui eſt parmi les Femmes pour les parures.* 290

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû avec beaucoup de satisfaction, & par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce manuscrit intitulé, *Traité contre le Luxe des hommes & des femmes, & contre le Luxe avec lequel on éleve les enfans de l'un & de l'autre Sexe.* Cet ouvrage, où l'Auteur se cache par modestie, me paroît devoir être tres-utile, & tres agréable au Public. Fait à Paris ce 26. Mars 1705.

LA MARQUE-TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT; notre cher & bien amé M. ***. nous ayant fait exposer, qu'il desireroit donner au public un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Traité contre le Luxe des hommes & des femmes, & contre le Luxe avec lequel on éleve les enfans de l'un & de l'autre Sexe*, s'il nous plaisoit lui

accorder nos lettres de Privilege sur ce nécessaires. Nous avons permis & permettons par ces presentes audit M. *** de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consecutives, à compter du jour de la datte des presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes d'en introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres conformement aux Reglemens de la Librairie ; Et qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, une dans celle de notre Château du Louvre, & une dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de

Pontchartrain, Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë, pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le quatorziéme jour de Decembre, l'an de grace mil sept cent quatre, & de notre Regne le soixante-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil.

MILLAIN.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 318, *page* 426; *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *à Paris ce* 3. *Février* 1705.

P. EMERY, Syndic.

Le droit au present Privilege a esté cedé pour toûjours, à Michel Brunet Libraire, à Paris.

TRAITÉ

TRAITE'
CONTRE LE LUXE DES HOMMES ET DES FEMMES, ET CONTRE LE LUXE

avec lequel on éleve les enfans de l'un & de l'autre Sexe.

CHAPITRE PREMIER.

Du Luxe en General.

PUISQUE tous les états ſont aujourd'hui confondus, & que le faſte, & le Luxe regnent par-

tout avec tant d'audace, il ne ſera peut-être pas inutile de combattre ce deſordre, & de rappeller dans les eſprits le ſouvenir de l'ancienne modeſtie, & de la frugalité de nos Peres.

Ils étoient vifs, galants, ſpirituels, polis, d'un goût fin en toute ſorte de choſes, délicats ſur l'honneur, amateurs des nouveautés, François comme nous : mais ces caracteres qui les diſtinguoient avantageuſement de tous les autres Peuples de la terre, étoient accompagnés de la frugalité, de la modeſtie, d'une ſage & prudente œconomie de leurs biens. Ils avoient le ſecret de joindre le beau à l'utile, le brillant au ſolide ; l'on trouvoit de la grandeur dans leur ſimplicité ; de la nobleſſe dans

leur maniere de vivre unie & reglée : leur diſcernement & leur retenuë éclatoient également en toutes choſes. Ils aimoient à briller moins par leurs habits, & par le faſte, que par leurs mœurs. Si nous nous comparons avec eux, nous trouverons que nous ne ſommes (s'il eſt permis de parler ainſi) qu'oſtentation, que bagatelle, qu'habits, qu'équipages, qu'ameublemens : tout l'homme intelligent, raiſonnable, vertueux, s'eſt diſſipé, s'eſt transformé en ces choſes vaines & exterieures. Nous avons abandonné les ornemens de l'ame pour ceux du corps.

C'étoient les qualitez de l'ame que nos Ancêtres eſtimoient le plus; la droite raiſon, l'équité, la foy, l'amitié,

la temperance, faiſoient comme le principal fonds de leur patrimoine. C'étoient là leurs parures & leurs richeſſes naturelles. L'eſprit, & le cœur ne formoient en eux que des ſentimens moderez, ſages, raiſonnables, oppoſez aux déreglemens d'une vanité ſans bornes : un noble orgueil leur faiſoit mépriſer l'éclat, & les ornemens exterieurs, comme des amuſemens indignes d'eux. Ils ne reconnoiſſoient d'honneur veritable & ſolide, que celui qui vient de la vertu : libres de la tyrannie, de l'ambition, contents chacun de ſon état, ils vivoient tranquilles : pour être heureux il leur ſuffiſoit d'avoir peu, & ce peu étoit facile à acquerir avec un ſoin mediocre.

Mais depuis que le Luxe s'eſt

emparé de nos esprits, & qu'un vain desir de paroître regne parmi nous, toutes les conditions sont confonduës; rien ne suffit à chaque état. L'Artisan veut paroître autant que le Marchand: le Bourgeois s'éleve au dessus du Gentilhomme: celui-ci veut égaler le Marquis, & le Duc & Pair: le Financier surpasse l'Intendant, & s'égale aux Princes en faste & en magnificence.

La plu-part des Femmes ont donné encore un plus grand essor à leur ambition, & à leur vanité. Le titre de Madame, qu'on ne donnoit autrefois qu'aux Reines, aux Imperatrices, & aux femmes du premier ordre, est aujourd'hui usurpé indifferemment par toutes les femmes un peu parées. Il n'y a pas fort long-tems que les

femmes d'Officiers considerables dans la Robe, ou dans l'Epée, se tenoient honorées du titre de Demoiselle : aujourd'hui les femmes des Commis, des Partisans, des Marchands, & des moindres Officiers de Robe, prendroient à injure ce terme d'honneur : toutes sont jalouses qu'on leur donne le titre éminent de Madame.

Leurs états ne sont pas moins confondus par les parures qu'elles se donnent : la Marchande, & la Bourgeoise se parent en Comtesses : les femmes des Financiers sont vétuës en Marquises, & en Duchesses : tout est ainsi perverti par le Luxe.

Pour soutenir cette folle ambition, & cette fureur de paroître au dessus de son état, il n'est point de torture qu'on

ne ſe donne : l'on ſe croit tout permis : la pudeur n'a plus ni retenuë, ni loix. La moindre Bourgeoiſe veut porter des habits, & des parures de Demoiſelle : celle-ci pour ſe donner des airs de diſtinction, ſe pare en Actrice de Theatre. De nos jours elles ont trouvé le ſecret d'employer dans un ſeul habillement de femme, plus d'étoffes qu'il n'en falloit autrefois pour pluſieurs : elles ſe groſſiſſent la taille ſans meſure : elles ſe donnent une vaſte & énorme rondeur par les plis & les replis des habits dont elles ſe chargent : l'or, l'argent, la ſoye, les riches dentelles, les pierreries ; tout eſt épuiſé pour les orner : elles n'en ont jamais aſſez, n'y d'aſſez haut prix.

Ainſi parmi les hommes &

les femmes, il s'en trouve peu qui se mesurent aux regles de leur état : une ambition aveugle & insensée s'est répanduë par tout : l'ancienne modestie est bannie, le vice triomphe, la vertu gemit, le jeu, la débauche regnent avec le Luxe impunément.

C'est une espece de phrenesie dont les accès agitent maintenant presque tous les esprits. Il y a de la temerité sans doute à entreprendre la guerison d'un mal si general, & si violent. Une forte dose de l'Ellebore qui guerit autrefois les filles de Proëtis, ne seroit pas mal employée pour rasseoir les sens, & rappeller la raison égarée de tant de personnes malades. Ce poison fatal a fait de nos jours de si grands progrès, qu'on peut dire qu'il

s'eſt gliſſé juſqu'au cœur, & qu'il a corrompu toute la maſſe du ſang. Quelle apparence qu'on y puiſſe apporter du remede ? Cette gueriſon ſeroit un prodige : c'eſt l'effort d'une vertu celeſte, & toute divine.

Mais l'on doit du ſecours aux malades même deſeſperez : & qu'importe que nous perdions quelques momens pour eſſayer, s'il étoit poſſible, de rompre ce charme funeſte qui conduit tant de gens à leur perte ? Après tout, le ſuccès de nos ſoins, dépend de la volonté des malades : Peut-être que la honte, qui a toûjours un grand pouvoir ſur les ames bien nées, en pourra rappeller quelques-uns à leur devoir : peut-être que cet écrit pourra ſervir de preſervatif à des perſonnes inno-

centes, qui n'ont point encore reſpiré l'air empeſté du Luxe. Ceux même qui vivent dans ce deſordre, ne ſont la plu-part incorrigibles, que parce qu'ils ſe laiſſent entraîner au torrent, ſans faire aucune attention ſur leur état, & ſur leurs devoirs : quelque retour ſur eux-mêmes, par le ſecours de nos reflexions, peut les ramener à la raiſon, & donner un heureux ſuccès à nôtre entrepriſe. Quoi qu'il en arrive, nous ne nous propoſons que leur avantage, le bien public, & l'interêt de toutes les familles. Si quelqu'un en profite, ce ſera pour nous un vrai ſujet de joye : ſi quelqu'un s'en offenſe, il nous fera une extrême injuſtice.

CHAPITRE II.

Du Luxe des Habits.

LA nature nous a mis tous nuds au monde. La pudeur, & la rigueur des saisons contraignirent l'homme à se couvrir : C'est une des premieres peines du peché. Il y a des peuples qui sur ce point sont demeurez dans le premier état de la nature ; qui croient qu'il est honteux d'emprunter des bêtes, de quoi nous parer. Le premier vêtement de l'homme fut de feüilles : l'on mit ensuite la laine en œuvre. Les deux Sexes n'eurent point d'autre vêtement : Le monde a presque vieilli dans cet usage. Les Egyptiens, les Medes, & les autres peuples qui habiterent

des climats plus chauds, trouverent la laine trop pesante & incommode à cause de sa chaleur. Ils eurent l'industrie de travailler le lin. Le ver-à-soye leur fournit de ses propres entrailles une matiere encore plus précieuse : Peu à peu l'Art forma divers ouvrages de toutes ces differentes matieres : L'on y ajoûta la diversité des couleurs : La Religion s'en appropria quelques-unes ; à son imitation l'orgueil en affecta quelques autres. Les états, & les conditions des personnes étant alors distingués, la maniere de se vêtir fut aussi differente. Les Princes & les Rois, eurent pour leurs vêtemens les étoffes de soye, d'or, & d'argent, & les autres marques de leur dignité. Le Peuple n'entre-

prit point alors de s'égaler à ſes Maîtres : Chacun ſe tint dans ſon rang ; l'amour de la vertu retint encore des Nations entieres dans l'uſage des vêtemens les plus ſimples.

L'on regardoit d'abord à Athenes & à Sparte comme un dereglement honteux, le faſte des Perſes, & la bonne chere des Macedoniens. Les Romains avoient en horreur la délicateſſe des Orientaux, dans la maniere de s'habiller & de vivre. Ils traitoient de corruption & de baſſeſſe d'ame tous ces ſoins ſuperflus de parer le corps, qui ont pour principe l'amour dereglé de ſoi-même, ſource feconde de toute ſorte de vices, & de lâchetez.

L'on voyoit des Conſuls Romains ſortant de cette pre-

miere Charge de la Republique, visiter à pié les plus grandes Provinces, sans autres ornemens que les faisceaux qu'on portoit devant eux, pour marque de la suprême puissance dont ils étoient les dépositaires.

Ces Maîtres du monde avoient éprouvé que la grandeur de courage ne se nourrit que dans le travail, & dans le retranchement des voluptez superfluës, qui amolissent le cœur. Un guerrier chez eux n'avoit point de honte de conduire sa charruë dans son champ, & d'y former des sillons pendant la paix. C'étoit de là qu'on tiroit quelquefois des Dictateurs pour Commander les Armées, & gouverner la Republique pendant les guerres les plus perilleuses;

perſuadé qu'on étoit que le merite des Heros ne ſe peut jamais mieux former que dans une vie ſimple & laborieuſe. Auſſi après les batailles, les victoires, & les triomphes, ces grands Capitaines ne faiſoient point de difficulté d'aller retrouver leur champ & leur charruë, pour entretenir leur vertu par le travail, & fuir les amorces de la volupté & de la vaine gloire.

C'eſt anſi que vivoient les anciens Grecs & Romains dans le têms que l'admiration de leur vertu ſe répandit dans toutes les parties du monde. Mais d'abord que le Luxe ſe fût emparé de ces Republiques, on les vit déchoir de ce faîte de gloire, & de puiſſance, comme de leur vertu. Leur valeur paſſa aux Peuples

qu'ils avoient domptez, dont ils devinrent eux-mêmes la proye dans leur moleſſe.

Les François nourris dans les travaux de la guerre, & dans la ſimplicité naturelle des habits, & de la table, firent les progrès merveilleux que l'Hiſtoire nous raconte.

Leurs Rois (hors les cerémonies publiques, ou leur grandeur devoit paroître dans tout ſon éclat) donnoient eux-mêmes à leurs Sujets l'exemple de cette moderation dans la maniere de s'habiller: leurs vêtemens ordinaires n'étoient diſtinguez ni par le prix de la matiere, ni par les ornemens de l'art; ils étoient ſimples, communs, ſans affectation: cette moderation paſſa à leurs ſucceſſeurs; ce qu'en écrit le Sire de Joinville dans la vie du Roy

Roy Saint Loüis, eſt un trait d'Hiſtoire tres-propre à notre ſujet.

Le Roy S. Loüis (dit-il) « étoit un jour de Pentecoſte « à Corbeil, accompagné de « bien trois cens Chevaliers, « où nous étions Mᵉ Robert « de Sorbon & moy. «

C'étoit le celebre Robert de Sorbon, Confeſſeur du Roy S. Loüis, qui fonda la Sçavante & fameuſe école de Theologie à Paris, que tout le monde Chrétien révére, & qu'on a appellée Sorbonne du nom de ſon Fondateur.

La preſence du Roy, des Princes ſes fils, de toute ſa Cour, où ſe trouvoit le Duc de Bretagne, & ce grand nombre de Chevaliers, rendoient l'aſſemblée tres-auguſte.

Le Sire de Joinville, d'une

tres noble & tres ancienne Maiſon, fort conſideré du Roy y parut avec ſes plus beaux habits.

Sorbon prit de là occaſion de le railler ſur ſa parure : Et prenant le manteau de Joinville en preſence du Roy & de » toute la Cour : Ne ſeriez-» vouspas à blâmer (dit-il) ſi » le Roy étant aſſis vous alliez » vous aſſeoir en ſon banc » plus haut que lui ? Joinville » en demeura d'accord.

» Or donc (reprit Sor-» bon) faites-vous bien à blâ-» mer quand vous eſtes plus » noblement & richement vê-» tu que le Roy ? Car vous » vous vêtez de plus fins draps, » plus precieux & plus riches » que le Roy ne fait. Joinvil-le piqué au vif de ce reproche, le repouſſa d'une maniere in-

genieuſe, & qui ne marqua pas moins ſa modeſtie que la vivacité de ſon eſprit. Maître « Robert (dit-il) je ne fais pas « à blâmer ſans l'honneur du « Roy & de vous : car l'habit « que je porte tel que le voyez, « m'ont laiſſé mes pere & me- « re, & ne l'ay point fait faire « de mon autorité : mais au « contraire eſt de vous, dont « vous eſtes bien fort à blâ- « mer ; car vous qui eſtes fils « de villain & de villaine, avez « laiſſé l'habit de vos pere & « mere, & vous eſtes vêtu de « plus fin Camelin que le Roy « n'eſt : Et pour achever de confondre Sorbon, l'habile Courtiſan ajoute. » Lors je pris le pain de ſon ſargot, & de ce- « lui du Roy que je joignis « l'un près de l'autre, & lui « dis : Or regardez ſi j'ay dit «

verité. Sorbon interdit qu'on lui reprochât le même luxe qu'il avoit censuré dans un autre, n'eut rien à repliquer: » Mais le Roy par son extrême » bonté entreprit à défendre » de paroles Maître Robert, » & lui couvrit son hon- » neur de tout son pouvoir, » en montrant la grande hu- » milité qui étoit en lui, & » comme il étoit pitoyable à » chacun.

Ce secours donné si à propos tint en respect les Courtisans malins, toujours prompts à insulter aux malheureux: Mais le Roy qui n'avoit entrepris la défense du Docteur, que pour ne le point abandonner à leurs sanglantes railleries, prit en particulier les Princes ses fils, & Joinville, pour les instruire des motifs qui l'a-

voient porté à prendre ſon parti, afin qu'ils ne cruſſent point que ce fût une approbation du luxe.

Je le vis ſi tres ébahy (leur « dit-il) qu'il avoit aſſez me- « tier que je luy ſecouruſſe ; « nonobſtant que je ne le fiſſe « pas pour Maître Robert dé- « fendre, & ne le croyez-pas « auſſi : car ainſi que dit le Se- « neſchal, on ſe doit vétir bien « honnêtement, afin d'être « mieux aimé de ſa femme, « & auſſi que nôtre Gent vous « en priſera plus : & auſſi (dit « le Sage) que l'on ſe doit vêtir « en telle maniere, & porter « ſelon ſon état, que les pru- « d'hommes du monde ne puiſ- « ſent dire, vous en faites trop : « ny auſſi les jeunes gens vous « en faites trop peu. «

Qui n'admirera la modeſtie

& la ſageſſe qui regnoient alors ? Que dans une Cour guerriere & polie, toute la richeſſe des habits fût bornée au drap, & au camelot : & que la fineſſe de ces étoffes fût regardée comme un Luxe défendu ?

Mais quels traits de ſageſſe ne découvre-t-on point dans les paroles du Saint Roy, qui nous apprennent combien la propreté qu'il approuvoit, devoit être épurée, par les motifs legitimes qu'il vouloit qu'on eût en s'habillant proprement, & ſans faſte, dans quelque condition que l'on fût.

Suivons les Regnes qui ont ſuccedé, nous trouverons que les Rois ne s'écarterent point de cette ſimplicité d'habits, qui fût portée même trop loin par quelques-uns.

Nos Hiſtoriens nous apprennent que Louis XI. étoit toujours vêtu tres ſimplement : Il en fut de même de Louis XII. Ils prirent ſoin de conſerver même ſur le Trône la ſimplicité des habits : Elle étoit comme conſacrée par les exemples des Princes qui les avoient précedez : elle fut commune aux Rois & aux Heros, comme au peuple.

Le Roy François Premier fut plus magnifique. L'Hiſtoire nous apprend que n'étant encore que Duc d'Alençon, il faiſoit des dépenſes exceſſives, & que le Roy Louis XII. qui prenoit un extrême ſoin de ménager ſes Finances, pour pouvoir ſoutenir les grands deſſeins qu'il avoit formez, ſans être à charge à ſes Peuples, avoit accoutumé de dire

en voyant les dissipations du Duc d'Alençon, qu'il regardoit (n'ayant point d'enfans) comme l'heritier présomptif de la Couronne : *Nous avons beau menager : quand Nous ne serons plus, ce grand garçon va tout gâter :* tant il craignoit les effets de ce luxe qui commençoit à paroître dans ce jeune Prince.

Sous ce regne une nouvelle galanterie introduisit à la Cour une magnificence inconnuë : cette contagion ne s'étoit encore guéres répanduë, lorsque le destin du Roy dans la fatale journée de Pavie, fit succeder le deüil aux plaisirs. Alors l'Etat presqu'accablé répara ses pertes par le retranchement du Luxe.

Les Rois qui succederent n'oublierent rien pour l'abolir entierement, comme on le verra

verra dans la ſuite : ils furent des modeles parfaits de modeſtie dans leurs habits.

Les Rois Henry le Grand, & Louis XIII. illuſtres par tant de victoires & de triomphes, prefererent des vêtemens ſimples, commodes & ſans éclat, à tous les vains ornemens qu'on ſe donne aujourd'hui la licence d'uſurper dans les conditions inferieures.

Leur glorieux ſucceſſeur le Grand, l'invincible LOUIS, qui a rempli toute la terre du bruit de ſes vertus & de ſa puiſſance, a eſſayé lui-même de réprimer en partie notre luxe, par divers Reglemens, que notre vanité a ſçû éluder, & qui ſe ſont éclipſez preſque au même inſtant qu'ils ont paru : tant il eſt vrai que le pen-

chant que nous avons pour le faſte eſt preſque inſurmontable.

Mais d'où nous vient cet entêtement d'habits, & de modes ? Cette paſſion inſenſée de vouloir le porter plus beau que nos peres ; eux qui avoient les mêmes biens que nous, la même politeſſe, le même genie, & qui ont neanmoins ſagement préferé l'œconomie, à la diſſipation, & l'éclat des vertus à celui des étoffes ?

Il faut l'avoüer : ils avoient les mœurs moins corrompuës que nous : ils reconnoiſſoient la frugalité parmi les vertus : par elle ils conſervoient leur liberté, & leur repos : par elle ils augmentoient leurs biens, ils élevoient leurs familles, ils s'établiſſoient des fortunes durables, ils aſſuroient à leur

posterité des secours, & des aziles contre la pauvreté.

Nous traitons au contraire cette vertu de bassesse d'ame, & d'avarice : nous appellons la prodigalité ; liberalité, magnificence, grandeur d'ame ; nous érigeons le vice en vertu ; nous faisons une divinité du Luxe ; nous lui sacrifions nos biens, ceux de nos enfans, souvent ceux de nos amis, nôtre liberté, la paix & le repos de notre vie.

Si nous n'avions à vivre qu'un nombre de jours connu ; si le destin vouloit que nous fussions sans femme, sans enfans, sans parens, sans domestiques, sans amis, sans aucune suitte après nous ; cet excès seroit plus pardonnable : mais lorsque nous refléchissons sur l'incertitude où nous sommes de

la durée de notre vie ; ſur le dernier âge, qui en eſt comme l'hiver ; ſur ces années languiſſantes & foibles, ſi chargées de toute ſorte d'infirmitez, ſi remplies de differens beſoins ; lorſque nous penſons aux ſoins, à l'éducation, aux établiſſemens que nous devons à nôtre famille ; à la récompenſe de nos domeſtiques, qui ne s'attachent à nous que pour y trouver quelque ſoulagement contre la rigueur de leur ſort ; lorſque nous jettons les yeux ſur les beſoins de nos amis pauvres, que la fortune a comme livrez entre nos mains, pour nous donner la gloire de les ſoulager : ne ſommes-nous pas veritablement ſtupides, durs, & cruels, de diſſiper folement nôtre ſubſtance & la leur, & de con-

ſumer en peu de jours par de vaines dépenſes d'habits, & de parures, ce qui nous a été donné pour nos beſoins, & pour ſoutenir tant de perſonnes malheureuſes ! N'eſt-ce pas une extrême inhumanité, & une eſpece de vol dont nous nous rendons coupables envers eux, & envers nous-mêmes ?

Que l'on ait de la propreté, nous n'avons garde de la blâmer : c'eſt une vertu, quand elle eſt modeſte ; mais que ſous un prétexte de propreté, l'on recherche tout ce qu'il y a de plus riche, & de plus précieux pour ſe parer, c'eſt ce qui dégenere en Luxe. Ces grandes perruques blondes de ſi haut prix, que nous employons pour paroître blancs, quand la nature nous a faits noirs ; ces

habits couverts de galons d'or & d'argent ; ces broderies magnifiques ; ces dentelles fines apportées des Païs étrangers ; ces bijoux d'une valeur exceſſive ; ces boëttes à montres de pur or, ornées de diamants qui marquent à toutes les heures du jour notre folie, ſeroient bien plus propres à nous confondre qu'à nourrir nôtre orgueil, ſi nous faiſions réflexion que ſouvent ce ſont autant de témoins de nôtre injuſtice, & que certainement ce ſont toûjours des preuves convainquantes de notre vanité.

CAPITRE III.

Du Luxe des Femmes dans leurs parures.

UNE loüange generale & ſans exception ne convient point abſolument ni à l'un ni à l'autre Sexe : le blâme encore moins. Condamner generalement toutes les femmes, ce ſeroit une temerité & une injuſtice inſupportable. Leur Sexe a ſes heroïnes : nous n'attaquons ici que celles qui ſe dévoüent au Luxe : il en eſt un tres grand nombre, qui éclairées par les lumieres d'une raiſon plus épurée, ont abſolument renoncé à cette vanité.

Celles-cy dignes de tous les éloges, qu'on donne à la

vertu, n'ont garde de prendre part à la censure d'une conduite que leurs propres exemples condamnent. Nous blâmons le Luxe dans les habits & dans les parures, & l'on ne peut raisonnablement nous accuser de partialité, si nous soutenons qu'il s'en faut bien qu'en ce genre la folie des hommes n'approche de celle de ces femmes qui mettent toute leur felicité dans cette ostentation : elles sont extrêmes en tout ce qu'elles veulent, & en tout ce qu'elles font.

Quand on les voit gemir sous le poids d'un long & large manteau plissé devant & derriere, enflé par des postiches pour le faire remonter au milieu du dos ; leurs manches apesanties par des plombs

qu'on y met, qui conviendroient beaucoup mieux à la tête de quelques-unes : leurs larges juppes sur lesquelles sont appliquez trois ou quatre rangs de differentes étoffes, les unes sur les autres, en ordre d'amphiteatre ; leurs écharpes longues faites de pieces de raport, plissées en mille manieres, plus diversifiées par leurs couleurs que l'arc-en-Ciel ; leurs queuës traînantes, dont un Laquais se trouve surchargé ; leurs coëffures élevées de trois ou quatre étages : Quand on voit leurs étoffes pesantes & massives d'or & d'argent, leurs larges galons, leurs guipures, franges, broderies, amadis, étoles, barbes, & tout le reste de ces parures, dont les noms bizarres sont même inconnus

aux gens de bon ſens ; il ſemble que ce ſoit une eſpece d'encan, où l'on étale, & où l'on met en vente toute ſorte d'affiquets, & de bagatelles ; on pourroit même aſſez ſouvent compter, à l'égard de quelques-unes, que qui voudroit tout acheter y trouveroit tout à vendre.

Elles n'employent tout cela (dira-t-on) que pour plaire ; mais la nature n'a pas beſoin de ces ornemens, ni de ces ſecours étrangers pour plaire. L'art en diminuë infiniment les graces : Tout eſt ſuſpect dans ces ajuſtemens artificieux: le fard m'a rendu un bon office (diſoit un de nos beaux eſprits *) puiſqu'il m'a empêché de me marier. Convenons que l'artifice eſt le proche voi-

* Gombaud de l'Academie.

ſin de la fraude ; que tant de ſoins pris pour ſe déguiſer, font préſumer naturellement quelques grands défauts dans les perſonnes qui affectent de ſe cacher ſous ces maſques.

Une beauté ſimple, naturelle, ſans fard, ſans affectation, ſans autre ornement qu'une propreté modeſte, a bien plus de grace, pique & enflamme bien plus ſûrement, & bien plus vivement, que celle qui ne fait qu'une vaine montre des beautez qu'elle a achetées.

Le penchant qui nous a été donné pour aimer, ne nous a pas été donné pour aimer des étoffes, des habits, des parures ; les mouvemens du cœur ne nous portent point à ces choſes inanimées : ils nous attachent à l'objet, à la perſonne telle qu'elle eſt en elle-

elle-même. Le cœur prévenu eſt quelque-fois la dupe des yeux ; mais lorſque ſon engagement n'a pour principe que l'artifice & le fard, il revient bien-tôt de ſon erreur. C'eſt un mal paſſager, qui a peu d'éfet, & moins encore de durée ; l'on ſe détrompe, l'on guerit aiſément d'une paſſion ſi mal fondée.

Les moindres attraits que la nature forme ont des charmes bien plus puiſſans, & bien plus durables que tout ce que l'art peut inventer avec beaucoup d'étude, & de précaution : Une beauté médiocre, avec un air propre, modeſte, naturel, porte au cœur des coups inévitables, parcequ'elle eſt dans l'ordre de la nature, qui par elle-même eſt noble, belle, aimable en toutes

choſes. La nature a je ne ſçai quoi de majeſtueux, & d'agréable dans ſes ouvrages les plus negligez. Les bois, les forêts, les prairies, les valons, les ruiſſeaux, les montagnes, les rochers même inacceſſibles forment un aſpect qui nous enchante.

Que ſi la nature toute ſeule, ſans aucun ſecours de l'art, a le pouvoir de nous charmer, & d'exciter en nous de l'admiration, & une eſpece de raviſſement à la vuë des beautez qu'elle répand ſur les choſes inanimées & inſenſibles, qui n'ont nul rapport à nous; quel pouvoir, quelle force n'aura-t-elle point ſur nous par ces graces pures & vives qu'elle répand dans ſes ouvrages animez, & raiſonnables, qui ſont d'eux-mêmes infiniment plus

nobles, plus parfaits, plus excellents: des ouvrages qu'elle a formez à nôtre ressemblance; qu'elle a créés pour nous; en qui elle a mis un rapport si juste, une simpatie si forte, si necessaire avec nous, qu'il y en a bien moins entre l'aimant & le fer, qu'il n'y en a entre nos deux Sexes.

Que les femmes cessent donc de s'imaginer qu'elles doivent plaire par leurs parures, leurs étoffes, leurs atours, & par les modes bizarres qu'elles inventent: qu'elles comptent plu-tôt que ce n'est que par les graces simples & naturelles, & par les qualitez de l'esprit, qu'elles peuvent avoir droit de charmer. Le reste n'est que l'ouvrage de l'imposture, & du mensonge.

Il y a cette difference entre

nous, & les ouvrages inanimez de la nature, que ceux-cy reçoivent ſouvent leur prix de l'art : c'eſt l'art qui les rend plus beaux, plus précieux, plus parfaits : ainſi un champ raboteux & infertile peut par le ſecours de l'art, devenir un parterre agréable & brillant de fleurs : ainſi une maſure peut devenir un Palais enchanté : ainſi un diamant brut & louche, devient clair & éclatant.

L'homme au contraire dans ſa figure naturelle, ne peut rien recevoir d'utile de l'art. Il faut qu'il s'en tienne à ce qu'il a reçû de la nature, ſoit qu'elle lui ait été liberale, ou avare ; rien ne peut ſuppléer à ce qu'elle a laiſſé d'imparfait ; il faut la reſpecter juſques dans ſes propres défauts.

Un homme qui veut ſortir du naturel déplaît ; il ſe rend ridicule, inſupportable : il ne nous eſt permis que de polir & de perfectionner notre eſprit ; de cultiver notre ame par les vertus ; d'en arracher les vices : c'eſt là le ſoin que cette ſage mere nous a laiſſé pour rendre ſon ouvrage parfait ; mais pour nos corps, tout ce que nous pouvons y ajouter eſt inutile : il eſt contre l'ordre de la nature : l'art y perd ſes droits ; il dégenere en affectation, & en vice.

Que la brune ſe mette du blanc, & la pâle du rouge, pour falſifier leur teint : que la vieille plâtre ſes rides avec le talc & la ceruſe ; qu'elle prenne un tour blond pour cacher ſes cheveux blancs ; la nature ſe rit de tous ces efforts inutiles :

inutiles : elle les dément, elle les dévoile, elle les expoſe à la riſée publique: elle ſouffre avec violence que l'on tente de corriger les défauts qu'elle a laiſſez dans ſon ouvrage.

Si elle avoit à les juſtifier, elle en trouveroit de bonnes raiſons dans la Morale ; nous devons préſumer que cette habile & ſage mere ne fait rien ſans deſſein. Des bras trop courts, une jambe foible ou retirée, des yeux louches ou égarez, une bouche trop fenduë, un nez gros & épaté, tout cela déplait encore moins dans ſon naturel, que les efforts que l'on feroit pour ſe contre-faire, & pour dérober ces défauts aux yeux du public.

Rien n'eſt ſi riſible, & ne nous choque davantage, que l'affectation de celles qui

ayant la bouche naturellement grande, s'efforcent ſans ceſſe de la retreſſir, & de la réduire toute la journée à la dimenſion forcée qu'elles lui ont donnée le matin à leur toilette. Celles qui ont les yeux petits, enfoncez, & peu fendus, qui penſent corriger ces défauts en ouvrant les paupieres d'une maniere forcée, qui en découvre tout le blanc, aprêtent à rire aux plus ſerieux : Nous ſouffrons avec chagrin qu'une vieille affecte de paroître jeune.

Ceux au contraire qui ſans ſe mettre en peine de dérober aux yeux leurs défauts naturels, ſe montrent tels qu'ils ſont, ſans affectation, ſans artifice, attirent moins nos cenſures, que notre amitié : Nous nous ſentons portés à

compatir à leurs peines ; nous excuſons leurs défauts, leur humiliation les releve : la nature a gravé en nous un ſentiment qui nous intereſſe dans les maux de nos ſemblables.

Il faut auſſi convenir que ces infirmitez corporelles ſont ſouvent rehauſſées par des dons de l'ame tres excellens : il ſemble que la nature ait pris plaiſir à les réparer avec uſure par des biens d'un ordre ſuperieur : L'on voit de tres-grands cœurs, des vertus heroïques, des eſprits ſublimes dans la plu-part de ceux à qui la naiſſance à refuſé les graces du corps. Rien n'eſt plus faux que ce qu'ont ſoûtenu quelques mauvais plaiſans, qu'il ne peut y avoir une belle ame dans un laid corps : ils ont raiſonné contre les prin-

cipes, & contre l'experience. La fineſſe, ni le prix du diamant ne dépendent point du châton où il eſt enchaſſé. La nature qui s'égaye dans ſes ouvrages y eſt neanmoins équitable : ce qu'elle ôte d'un côté elle le récompenſe d'un autre. La grande beauté eſt rarement accompagnée de beaucoup d'eſprit : La laideur renferme ſouvent un eſprit fin, délicat, pénétrant, ſolide.

CHAPITRE IV.

Contre le Luxe des Habits, & des Parures.

CE que nous venons de dire prouve clairement que ni les ſoins trop affectez que l'on peut prendre pour s'ajuſter, ni le Luxe & la ma-

gnificence des habits, ne ſçauroient être neceſſaires pour plaire ; & qu'au contraire tous ces aprêts, & cet attirail d'ornemens étrangers, offuſquent le merite perſonnel : que tant de précautions font croire qu'il y a de la ſuppoſition, de la tromperie, un deſſein caché de ſurprendre les yeux du monde par de fauſſes lüeurs : la raiſon, & l'experience nous doivent convaincre que c'eſt la nature qui plaît : qu'elle ſeule a droit de plaire : que le trop grand art lui ôte tout ſon prix : qu'elle eſt tellement liée avec la verité, que le moindre déguiſement deshonore ſon ouvrage : qu'une propreté ſimple, modeſte, eſt bien plus dans le goût, & dans l'ordre de la nature que tous ces ornemens

recherchez, ſous leſquels on eſſaye de ſe cacher. Concluons donc que rien n'a droit de charmer que ce qui eſt naturel : que tout ce qui eſt étudié, affecté, artificiel, eſt toûjours ſuſpect, mal aſſuré, trompeur, indigne d'attirer nos cœurs.

Quelle eſt donc cette manie de vouloir donner aux parures, aux étoffes, aux affiquets, plus de merite, plus de dignité, plus d'excellence qu'à la perſonne même ? Quoy l'homme, ce chef-d'œuvre de la Nature, cet ouvrage admirable de la main de Dieu, cette image de la Divinité s'abaiſſera juſqu'à ce point, de donner la préference ſur lui-même, aux ouvrages fragiles de ſes mains ! à des choſes inanimées, terreſtres, purement materielles !

Songez belle, qui que vous ſoyez, que de vouloir briller par l'éclat de l'or, & de l'argent, par les étoffes, par les ajuſtemens, & par le fard, c'eſt vous avilir, c'eſt vous ravaler au deſſous de ces choſes, dont vous témoignez que vous faites plus de cas que de vous-même; puiſque vous croyez que votre ſeule perſonne ne merite point par elle-même d'être honorée, ny aimée ſans ces ſecours étrangers, de qui vous empruntez folement tout votre prix.

Quand cette paſſion pour les ajuſtemens, & pour les parures n'auroit point d'autre effet que de bleſſer les droits de la nature, qui eſt toûjours ſage, ſimple & modeſte, il faudroit éviter d'y tomber: quand elle n'auroit point d'autre principe

que la vanité & l'ambition, nous devrions la fuir comme un vice; mais elle eſt encore plus affreuſe par ſes ſuites funeſtes qui doivent nous en donner encore plus d'horreur.

Le deſir immoderé de ſe parer, & de ſe diſtinguer par l'éclat, & la ſomptuoſité des habits, a toûjours été regardé comme la ſource malheureuſe d'une infinité de maux. C'eſt une peſte qui infecte l'eſprit & le cœur. Cette paſſion produit la moleſſe, la lâcheté, l'oiſiveté, la débauche, le déreglement des mœurs; elle attaque, elle détruit toutes les vertus; parce qu'elle en ſape les fondemens qui ſont l'humilité & la modeſtie.

L'amour propre, qui n'eſt qu'un amour déreglé de ſoi-même, produit cette paſſion funeſte:

funeſte : Il eſt le principe, l'objet, & la fin de ces ſoins immoderez : Et qui peut ignorer que l'amour propre ne ſoit l'origine de tous les vices, & de tous les maux de l'ame.

Cette paſſion de ſe parer produit même l'irreligion : c'eſt une eſpece d'idolâtrie, un culte ſuperſtitieux que ceux qui ſe parent ainſi, ſe rendent à eux-mêmes ; dans lequel ils ſont les ſacrificateurs, les victimes & l'idole tout enſemble. C'eſt une eſpece d'apoſtaſie des ſaintes Loix du Baptême, où nous avons renoncé à toutes les pompes du monde.

Nous voyons en effet que ceux qui vivent dans ces excès, vivent dans l'impieté ; qu'ils ſemblent diſputer à Dieu l'Etre Souverain, & immortel,

les hommages qui lui ſont dûs, juſques dans ſes Temples, & devant ſes Autels.

Rien n'eſt plus oppoſé aux regles, & à l'eſprit de la Religion que ce déreglement; mais rien n'eſt encore plus oppoſé au bien, & à la fortune des familles : la meilleure ſubſtance, la plus aſſurée, la plus neceſſaire ſe diſſipe, ſe perd dans ces foles vanitez.

Ce poiſon ſe gliſſe des peres, & des meres aux enfans, dont on nourrit l'ambition, le Luxe, la moleſſe, l'oiſiveté, par ce faſte criminel.

Ce mal eſt contagieux : ſa malignité ne ſe renferme point dans une ſeule famille, elle ſe répand dans le public : ce venin empoiſonne le cœur par les yeux : il irrite dans les autres l'amour propre : il reveil-

le l'ambition dans les ames les plus ſimples : il pervertit les plus innocentes.

De là vient cette confuſion generale dans toutes les conditions : de là, la fuite du travail, l'amour déréglé des plaiſirs, le débordement des mœurs, que nous voyons maintenant à la honte de notre ſiecle.

Ceux à qui la fortune a refuſé aſſez de bien, pour porter ces états de diſtinction, & pour ſe donner ces vains ornemens, ne craignent point de tout faire, & de tout tenter, pour trouver de quoy ſoutenir leur Luxe : l'on voit ſortir de cette malheureuſe ſource, la prodigalité, & la diſſipation des biens ; les faillites, & les banqueroutes ; & ce qui intereſſe encore plus les

mœurs, la perte de la pudicité, & de l'honneur.

Un homme en cet état ne craindra point de s'emparer injuſtement du bien d'autrui par toute ſorte de voyes : Une femme, une fille, à qui le mari, ou le pere ne fourniront point de quoi contenter cette fole paſſion de vanité, n'auront pas de honte, de ſacrifier leur pudeur, & de s'abandonner au vice, pour avoir des parures aux dépens de leur réputation : à quels excès le Luxe ne conduit-il point ; puiſque pour le ſatisfaire, l'on ſe porte ainſi à violer toutes les loix, à perdre ſa conſcience, & ſon honneur, à ſe couvrir & ſa famille, d'une honte éternelle !

CHAPITRE V.

Sentimens des Anciens contre le Luxe.

UN ſage Romain qui vivoit ſous les Empereurs, diſoit que le Luxe des habits & de la table, étoit une preuve certaine de la maladie périlleuſe d'un Etat : parce qu'en effet rien ne marque tant la corruption generale des mœurs, que ces ſortes de déréglemens publics.

Un Philoſophe Athenien, revenant de Sparte à Athenes, étant interrogé d'où il venoit : Je viens (dit-il) de « voir des hommes, & je viens « voir des femmes. Il vouloit « par cette piquante raillerie

leur faire sentir la difference qu'il y avoit entre les Spartiates vêtus grossierement, nourris dans des travaux continuels, & les Atheniens, qui par la propreté trop affectée de leurs habits, & par la molesse de leur vie effeminée, ressembloient plu-tôt à des femmes lâches, & sans cœur, qu'à des hommes vertueux; ce qui fut le présage de la perte qu'ils firent avec le tems, de l'empire qu'ils avoient acquis dans la Grece.

Anciennement il n'y avoit point eû de Loy somptuaire à Rome, pour regler le Luxe, & la dépense des femmes : La prosperité de la Republique avoit fait negliger les excès, où elles pouvoient être tombées.

Mais lorsque Rome se vit

épuisée par les guerres d'Afrique, & d'Italie ; qu'Annibal eût fait trembler le Capitole, & gemir tant de familles, par de sanglantes victoires, où le sang Romain le plus pur avoit été répandu ; que l'on ne vit plus d'autres ressources, pour entretenir les Troupes qui restoient à l'Etat, & pour en lever de nouvelles, que le patrimoine des particuliers, l'on eut recours alors au retranchement des choses superfluës: chacun s'empressa de soûtenir de ses propres biens le salut, & la gloire de la Patrie : ce fût une conspiration generale de désintéressement, & de désapropriation. Chacun portoit au Tresor public tout ce qu'il avoit de plus précieux, & gardoit à regret ce qu'il étoit obligé de retenir pour ses be-

ſoins : l'honneur étoit à ſe laiſſer le moins ; la honte à garder le plus : Et comme l'affliction, & le peril ramenent l'eſprit aux réfléxions, à la raiſon, & à la ſageſſe ; l'on s'aperçût alors, qu'une grande partie des biens des familles, s'étoit tournée en ornemens inutiles des femmes, & en Luxe, & que c'étoit là l'une des principales cauſes de la diſette publique. C'eſt pourquoi pour prévenir un ſemblable deſordre, & mettre un frein à la vanité, Caius Oppius Tribun du peuple propoſa une Loy, par laquelle le Public pouvoit être extrêmement ſoulagé, & les biens des familles conſiderablement augmentez.

Cette Loy ordonnoit que les femmes ne pourroient porter de l'or, & de l'argent, au

delà de la valeur d'une demi once ; ny être vêtuës de couleur ; ny aller par la ville sur des Chars, comme elles avoient acoutumé ; ny sortir de la ville, si ce n'est à l'occasion des Sacrifices publics ; ny s'en éloigner plus loin d'un mille.

Cette Loy fut reçuë avec un aplaudissement general de tous les ordres ; un retour de modestie inspiré par l'amour de la Patrie, éteignit dans tous les cœurs en un même jour, tous les sentimens de vanité : loin de murmurer contre la Loy, les Dames Romaines en firent éclater leur joye : les plus illustres furent les plus promptes à obéïr : les ornemens, & les couleurs dont elles avoient acoutumé de se parer, les équipages, & les promenades, tout fut immo-

lé au salut de la Patrie : ce ne fut qu'une conspiration generale de modestie : un renoncement public aux parures ; une même maniere de se vêtir, également simple, & modeste.

Mais lorsque le peril fût passé, que la Republique fût devenuë encore plus opulente qu'elle n'avoit été, par une longue Paix, & par des conquêtes nouvelles ; l'ambition alors s'étant reveillée, 'on vit les Dames Romaines s'assembler, & former des projets, pour demander l'abolition de cette Loy. Les Magistrats, & le Senat obsedez de toutes parts, ne se crurent presque plus en sureté dans leurs propres maisons. L'on étoit menacé d'une sedition generale des femmes, d'autant plus

dangereuſe, que chacun avoit chez ſoy les complices de cet attentat. Le parti des Dames étoit appuyé par Lucius Valerius Tribun du peuple : Marcus Porcius Cato conſul, d'une vertu vraiment Romaine, ſoutenoit celui de la Loy. Le Peuple fut convoqué pour décider une queſtion ſi importante, qui (quelque évenement qu'elle eût) pouvoit avoir des ſuites perilleuſes pour l'Etat.

Il me prend envie de rapporter ici ce qui fut plaidé de part, & d'autre dans une cauſe ſi celebre : mon ſujet m'y convie : que pourrois-je dire de meilleur que ce qu'ont dit deux des plus éloquens hommes de l'Antiquité ?

L'Hiſtoire Romaine, qui a pris ſoin de nous conſerver ces monumens de leur éloquence,

nous a voulu faire entrevoir l'origine de la décadence de ce grand Empire, cauſée par le Luxe. Qu'on me permette donc de rapporter ici en nôtre langue, ce que Tite-Live en a laiſſé dans la leur ; & qu'on admire dans ces diſcours, combien les mœurs des ſages Romains dans les ténebres du Paganiſme, étoient plus pures, & plus reglées que les nôtres au milieu des lumieres de l'Evangile.

CHAPITRE VI.

Discours de Caton, Consul Romain, fait au Peuple pour soûtenir la Loy Oppienne, contre le Luxe des Femmes.

MESSIEURS,

Si chacun de Nous avoit « pris soin, de conserver les « droits, & l'autorité qu'il a « sur sa propre femme, elles « nous feroient aujourd'hui « toutes ensemble moins de « peine : après avoir pris sur « nous un empire absolu dans « nos Maisons, maintenant « elles foulent aux pieds nô- « tre liberté en Public. «

Nous avons manqué de « résolution, pour leur résister «

» à chacune en particulier ;
» unies toutes enſemble, elles
» nous impriment aujourd'hui
» de la crainte.
» J'avois regardé comme une
» fable, ce qu'on nous conte
» d'une certaine Iſle, où par
» une conſpiration generale,
» les femmes tuérent tous les
» hommes, ſans en laiſſer écha-
» per un ſeul.
» Par qui que ce ſoit que ſe
» forment les complots, les
» cabales, les conſpirations,
» il y a toûjours beaucoup à
» craindre.
» J'aurois de la peine (pour
» moy) à réſoudre ſur ce que
» nous voyons aujourd'hui,
» quel eſt le plus pernicieux,
» ou la choſe en ſoy, ou l'e-
» xemple : L'un nous regarde
» comme Conſuls, avec les au-
» tres Magiſtrats ; l'autre vous

touche, Meſſieurs, parce- «
que c'eſt à vous, qui devez «
donner vos ſuffrages, à ju- «
ger ſi ce que l'on vous de- «
mande, eſt avantageux à la «
Republique. «

Ce tumulte general des «
femmes, ſoit qu'elles l'exci- «
tent de leur propre mouve- «
ment, ou par vôtre inſtiga- «
tion, Fundanus & Valerius, «
intereſſe ſans doute la vigi- «
lance des Magiſtrats. «

Je ne ſçay qui en doit por- «
ter plu-tôt la honte, ou vous «
Tribuns, ou Nous qui ſom- «
mes Conſuls. C'eſt vous, ſi «
vous les avez amenées pour «
exciter une ſédition popu- »
laire : c'eſt Nous, ſi elles «
prétendent (comme fit au- «
trefois le Peuple) nous for- «
cer par leur révolte à rece- «
voir des loix. «

» Je vous avoüe que j'ay rou-
» gi, lorſqu'il m'a fallu tra-
» verſer, il y a un moment,
» cette foule de femmes, pour
» me rendre en cette Aſſem-
» blée. Que ſi la pudeur, & l'air
» noble, & majeſtueux de quel-
» ques-unes, plu-tôt que la
» conſideration de leur nom-
» bre, ne m'eût retenu, dans
» la crainte que j'ay eu de leur
» faire trop de peine, ſi un Con-
» ſul Romain les reprenoit pu-
» bliquement, je leur aurois
» dit : Quelle eſt donc cette
» nouvelle maniere de ſortir
» de vos maiſons ? De paroître
» en Public ? D'occuper les
» ruës & les carrefours ? D'a-
» peller des hommes ? Ne pou-
» viez-vous point faire chacu-
» ne vos ſollicitations chez-
» vous ? Croyez-vous d'être
» plus belles, & plus engageant-
tes

tes en public, que dans vos « maisons ? Et de plaire davan- « tage aux maris des autres, « qu'à vos propres maris. «

Mais vous ne deviez pas « même dans vos maisons (si « vous vous fussiez contenuës « dans les bornes que la pu- « deur prescrit à votre Sexe) « vous mêler de sçavoir quel- « les Loix on devoit ici pro- « poser, ou abroger. «

Nos Ancêtres n'ont point « voulu que les femmes pus- « sent rien faire, même dans « leurs propres affaires, sans « être autorisées : Ils ont or- « donné qu'elles fussent sous « la puissance de leurs peres, « de leurs freres, de leurs ma- « ris. Mais nous (s'il plait aux « Dieux) nous souffrirons « qu'elles usurpent le gouver- « nement de la Republique ? «

» qu'elles entrent avec nous
» dans le Senat, & dans les
» déliberations publiques.
» Que font-elles autre cho-
» se aujourd'hui dans les ruës,
» & dans les Places publiques,
» si ce n'est que les unes solli-
» tent ouvertement, pour ex-
» torquer vos suffrages, & vous
» porter à recevoir ce que les
» Tribuns ont proposé : & les
» autres soutiennent, qu'il faut
» abroger la loy Oppienne.
» Donnez, Messieurs, un
» frein à cette humeur impe-
» rieuse, & emportée, à ces
» esprits indomptez.
» Esperez-vous qu'elles se
» moderereont, si vous-mêmes
» ne les retenez. C'est peu
» qu'elles souffrent avec pei-
» ne ce que la Coutume, ou
» les Loix leur ont imposé :
» elles veulent avoir une pleine

liberté, ou pour mieux dire, une entiere licence de faire toutes choſes : Et que n'entreprendront-elles point ſi aujourd'hui elles remportent l'avantage qu'elles ſe propoſent ?

Rappellez toutes les Loix qui les concernent, par où nos Ancêtres ont comme enchaîné la licence effrenée des femmes, & les ont réduites ſous l'autorité de leurs maris : à peine avec ce frein pouvez-vous encore les retenir : Que ſera-ce ſi vous ſouffrez qu'elles uſurpent, qu'elles extorquent toutes choſes ; qu'elles s'égalent enfin à leurs maris ? Croyez-vous de pouvoir les ſupporter alors ? Dés que vous leur accorderez une égalité entre-vous, & elles, vous les

» verrez bientôt uſurper ſur
» vous une autorité abſoluë.
» Mais (dira-t-on) elles
» n'ont d'autre deſſein, que
» d'empêcher qu'on n'ordon-
» ne quelque choſe de nouveau
» contr'elles. C'eſt pour évi-
» ter qu'on ne leur faſſe une
» injure, & non point pour
» obtenir quelque grace nou-
» velle, qu'elles font ces ſolli-
» citations.
» Ce n'eſt point là, Meſſieurs,
» leur deſſein; elles demandent
» que vous aboliſſiez une Loy;
» & une Loy reçuë publique-
» ment; établie par vos ſuf-
» frages; ratifiée par une exe-
» cution pleine, & entiere de
» tant d'années; ou plu-tôt
» elles demandent, qu'en ſu-
» primant cette Loy, vous
» abrogiez toutes les autres.
» Il n'y a point de Loy qui

puiſſe être agréable, & « commode également à tout « le monde ; l'on y cherche « qu'elle convienne au plus « grand nombre ; & ſur tout « qu'elle apporte quelque uti- « lité : Si elle fait de la peine « à quelqu'un en particulier, « lui ſera-t-il permis de la ren- « verſer, de la détruire ! «

Que ſerviroit, que tout le « peuple aſſemblé eût établi « des Loix, ſi ceux contre « qui elles auroient été faites, « avoient encore la liberté de « les faire révoquer. «

Mais je veux ſçavoir par « quel motif les femmes ſor- « tent ainſi en public, toutes « troublées, & qu'à peine elles « s'abſtiennent d'entrer dans « cette Aſſemblée. «

Eſt-ce pour demander « qu'on délivre leurs peres, «

» leurs maris, leurs enfans,
» leurs freres, de la captivité
» où Annibal les retient ? Ce
» malheur eſt bien éloigné de
» la Republique (Et faſſe le
» Ciel qu'il le ſoit pour toû-
» jours) Mais lorſqu'il arriva,
» vous ne voulûtes point écou-
» ter les ſuplications des fem-
» mes, toutes juſtes, toutes
» ſaintes qu'elles paroiſſoient.
» Si ce n'eſt point l'amour,
» & le zele pour leurs parens,
» c'eſt peut-être quelque mo-
» tif de Religion qui les aſſem-
» ble ? Peut-être qu'elles vont
» recevoir la Déeſſe Cybele,
» mere des Dieux, qu'on nous
» apporte du Mont-Peſſin en
» Phrigie ?
» Quel prétexte honnête
» donnez-vous là à cette ſé-
» dition de femmes ? Nous

* Idæa.

voulons (diſent-elles) briller d'or, & de pourpre : Nous voulons dans des chars magnifiques nous faire promener tous les jours par la ville, & triompher publiquement, pour avoir forcé, arraché, vaincu vos ſuffrages, & renverſé la loy Oppienne : Nous voulons qu'il n'y ait plus de bornes à notre dépenſe, ny à notre cupidité.

Vous m'avez entendu pluſieurs fois blâmer la ſomptuoſité, non ſeulement des Particuliers, mais encore des Magiſtrats : Je vous ay ſouvent repreſenté que notre Republique étoit diverſement attaquée par deux vices oppoſez, l'avarice, & le Luxe ; ces peſtes qui ont renverſé les plus grands Empires.

» Mais depuis que la Repu-
» blique devient de jour en
» jour plus floriſſante ; qu'elle
» étend ſes bornes ; que nous
» avons pénétré dans la Grece,
» & dans l'Aſie, où regnent
» toute ſorte de voluptez, &
» de délices ; que nous ma-
» nions déja les Treſors des
» Rois, j'ay encore plus d'hor-
» reur de ces vices : & je crains
» avec raiſon que ces richeſſes
» ne nous ayent plu-tôt pris,
» que nous elles.
» Ces magnificences qu'on
» nous a apportées de Siracu-
» ſe, ſeront un jour (croyez-
» moy) funeſtes à Rome.
» J'entends déja trop de gens
» louer, & admirer les orne-
» mens de Corinthe, & d'A-
» thenes, & ſe moquer de la
» terre cuite avec laquelle nos
» Dieux ſont faits. J'aime
mieux

mieux (moy) ces Dieux tels « qu'ils ſont, qui nous ont été « favorables : & ils le ſeront « toûjours comme je l'eſpere, « ſi nous les laiſſons dans les « lieux où nous les avons pla- « cez. «

Du tems de nos peres, « Pirrhus eſſaya par Cineas « ſon Ambaſſadeur, de cor- « rompre l'eſprit non ſeule- « ment des hommes, mais en- « core des Dames Romaines, « par des preſens magnifiques « dont il étoit chargé. «

La Loy Oppia n'étoit point « encore renduë pour fixer la « dépenſe, & le Luxe des fem- « mes : aucune cependant ne « voulut recevoir ces preſens. «

Quelle croyez-vous qu'en « fut la raiſon ? La même qui « avoit empêché juſques-là « nos Ancêtres de faire aucu- «

» ne Loy contre le Luxe. Il
» n'y avoit point eu d'assez
» grand excès qui eût merité
» d'être reprimé ; car comme
» les maladies doivent paroî-
» tre avant qu'on y applique
» les remedes ; de même les
» Loix ne viennent qu'après
» les abus qu'elles doivent
» corriger.

» Qu'est-ce qui a provoqué
» la Loy Licinia, qui a fixé
» les possessions des particu-
» liers à cinq cens arpens, si
» ce n'est l'avidité de quel-
» ques-uns, qui vouloient
» étendre sans bornes leurs
» Domaines ?

» Qu'est-ce qui a donné lieu
» à la Loy Cincia, qui a dé-
» fendu de recevoir des pre-
» sens, si ce n'est l'abus qu'on
» en faisoit, qui rendoit déja le
» Peuple tributaire du Senat.

C'eſt pourquoy il ne faut « pas s'étonner ſi juſques-là il « n'y avoit eu aucune Loy qui « eût fixé l'exceſſive dépenſe « des femmes, puiſqu'elles- « mêmes refuſoient l'or & la « Pourpre qu'on leur offroit « gratuitement. «

Mais ſi Cineas venoit au- « jourd'hui dans les ruës de « Rome avec ſes preſens, com- « bien de femmes ne trouve- « roit-il pas, qui certainement « ne les refuſeroient point ? «

Je ne puis pour moy con- « cevoir la cupidité de quel- « ques-unes, ny la cauſe, & « le motif de cette cupidité : « car que ce qui eſt défendu « à l'une ſoit permis à l'autre, « je conçois qu'il y peut avoir « pour celle-là quelque honte, « & quelque ſujet de dépit. « Mais puiſque la maniere de «

» vous vétir eſt égale pour
» toutes ſans diſtinction, pour-
» quoy appréhendez-vous
» chacune en particulier qu'on
» ne vous remarque, & qu'on
» ne vous mépriſe?
» J'avouë qu'il eſt déſagréa-
» ble de paſſer pour avare ou
» pour pauvre; mais la Loy
» vous a ôté le prétexte même
» de craindre ny l'un ny l'au-
» tre de ces reproches, puiſque
» c'eſt elle qui vous défend
» d'avoir ce que vous n'avez
» point.
» C'eſt (dira celle qui eſt
» riche) cette égalité mê-
» me que je ne puis ſouffrir:
» Pourquoy ayant les richeſſes
» que j'ay, ne paroîtrai-je
» point parée d'or, & de pour-
» pre? Pourquoy voulez-vous
» cacher la pauvreté des au-
» tres ſous ce voile de la Loy,

& laiſſer croire que ſans cette défenſe elles ſeroient en état de porter, ce que pourtant elles ne ſçauroient avoir par leur peu de bien, & par leur propre indigence.

Voulez-vous, Meſſieurs, faire naître ces querelles entre vos femmes : & que les riches ayent ce qu'aucune des autres ne ſçauroit avoir. Faudra-t-il que les pauvres pour ne pas tomber dans le mépris, faſſent beaucoup plus qu'elles ne peuvent pour paroître ſans confuſion. Si les femmes ont honte de ce qui ne leur en doit point faire, aſſurez-vous que bientôt elles n'en auront point de ce qui devroit juſtement leur en donner.

Celle qui aura de l'argent

» ne ceſſera point d'acheter de
» quoi ſe parer : celle qui n'au-
» ra point d'argent, ne ceſſera
» point de perſecuter ſon mari
» pour en arracher : mais mal-
» heur au mari qui en accor-
» dera, comme à celui qui en
» refuſera ; lorſqu'ils verront
» que les femmes des autres
» auront des habits plus ri-
» ches, que ceux qu'ils ſe ſe-
» ront efforcez de donner
» aux leurs.

» Aujourd'hui elles prient
» des hommes étrangers ; &
» qui plus eſt, elles leur de-
» mandent leurs ſuffrages, que
» quelques-uns leur accordent
» pour une nouvelle loy ; iné-
» xorables qu'elles ſont, &
» cruelles contre vous, contre
» vos biens, contre vos en-
» fans.

» Dés que la Loy qu'elles ſe

propoſent de faire abolir « aura ceſſé de donner des « bornes au Luxe de votre « femme, n'eſperez plus de « pouvoir vous-même lui en « donner jamais. «

Ne croyez pas que les cho- « ſes en demeurent au point « où elles étoient, avant qu'il « y eût une Loy. Il y a bien « moins à craindre d'un mé- « chant homme avant qu'il ait « été accuſé, que quand il a « été abſous après une accuſa- « tion. C'eſt ainſi que le Luxe, « s'il n'eût jamais été atta- « qué, eût été moins formi- « dable, qu'il ne le ſera main- « tenant, lorſqu'il s'échapera « comme une bête feroce, « irritée par les liens même où « l'on l'avoit retenuë. N'en- « treprenons donc point, Meſ- « ſieurs, d'abroger, ny de don- «

» ner aucune atteinte à la Loy
» Oppienne : c'eſt mon avis.
» Je prie les Dieux de favo-
» riſer ce que vous allez déli-
» berer ſur une affaire ſi im-
» portante.

Qui ne s'étonnera pas des efforts que fait Caton, pour éloigner le Luxe, & lui fermer, pour ainſi dire, la porte de la Republique, quoique juſques-là l'on n'en eût veu aucun mauvais effet parmi les Romains ? Cet homme ſage, & pénétrant, n'ignoroit pas que les plus grands maux, ont ſouvent des commencemens foibles, & preſqu'imperceptibles ; mais qu'on ne néglige jamais impunément : que le plus ſûr c'eſt de les prévenir ; c'eſt d'en détruire juſqu'à la racine.

L'ancienne modeſtie des Ro-

mains, n'étoit pas pour lui un sûr garant de l'avenir. Une juste défiance lui faisoit préferer l'état present à un état incertain, & perilleux : Il connoissoit l'aveugle inconstance du peuple toûjours variable.

Mais Valerius, son adversaire, plus jeune, plus présomptueux, en jugeoit tout autrement : La fierté Romaine, cette austerité de vertu qui regnoit parmi les Citoyens, lui persuadoit que des esprits si jaloux de la gloire, étoient incapables de se laisser corrompre, & amolir par le Luxe. Il présumoit trop du cœur humain.

Sur ces idées trompeuses, ce Tribun entreprit de soûtenir la proposition qu'il avoit faite, pour la révocation de la Loy Oppia : Et quoy qu'en

cela il prît le mauvais parti, comme on le verra dans la ſuite ; je me ſuis pourtant engagé à rapporter ſon diſcours, pour ne lui point dérober le merite de ſon éloquence : mais bien plus encore, pour montrer combien ce qu'il demandoit en faveur des Dames Romaines, étoit éloigné de l'excès où l'on voit que le Luxe ſe porte aujourd'hui.

Que l'on faſſe attention aux perſonnes pour qui Valerius parloit ; & à ce qu'il demandoit pour elles.

C'étoient des Heroïnes, qui dans des tems malheureux de la Republique, s'étoient chargées, pour ainſi dire, du dueil public ; renonçant genereuſement à toute ſorte de parures, dans ces tems déplorables : Des Romaines qui avoient

pleuré les pertes, & les malheurs de leur Patrie, & qui pour la soutenir dans ses besoins, avoient porté au Tresor public tout ce qu'elles avoient de précieux. Leur Orateur ne demandoit pour elles, après des preuves si éclatantes de leur zele, que la liberté de s'habiller chacune suivant son état, & son rang; dans les mêmes bornes de modestie dont on avoüoit qu'elles n'étoient jamais sorties.

Que peut-on trouver dans ces circonstances qui ne condamne lorgueil, & le Luxe de nos Dames. Et neanmoins l'éloquence de Valerius, ne laissa pas d'être funeste en cette occasion à la Republique, par le succès qu'elle eut pour la révocation d'une Loy qui avoit banni le Luxe; ce qui fut com-

me le signal auquel tous les vices s'introduisirent dans cette grande Ville, qui en fut inondée, & enfin détruite.

CAPITRE VII.

Discours de Valerius Tribun du Peuple, en faveur des Dames Romaines, pour la révocation de la Loy Oppia.

MESSIEURS,

» S'il ne se fût presenté icy » que des Particuliers pour » vous persuader, ou pour » vous dissuader d'approuver » la Loy que nous vous avons » proposée, j'aurois attendu » dans le silence vos suffrages; » convaincu que j'étois, qu'on » en avoit assez dit de part &

d'autre ſur cette matiere. «

Mais puiſque Caton, cet « homme illuſtre par tant de « vertus, & par la charge de « Conſul, qu'il remplit tres- « dignement, ne s'eſt pas con- « tenté de combattre nôtre « propoſition par ſon autori- « té (qui toute ſeule ſans qu'il « eût parlé, eût été d'un grand « poids) mais encore par un « diſcours long & éloquent; « il eſt neceſſaire que j'y ré- « ponde en peu de paroles. «

Il s'eſt beaucoup plus éten- « du ſur la néceſſité de regler « la dépenſe des femmes, que « ſur les inconveniens de la « Loy que nous vous propo- « ſons: Et comme il a voulu « laiſſer en doute, ſi les Dames « Romaines ont fait de leur « propre mouvement, ce qu'il « a blâmé, ou ſi c'eſt par nô- «

» tre conſeil ; je défendrai la
» choſe en ſoy, ſans me mettre
» en peine de nous juſtifier
» d'un fait, qu'il a jetté au ha-
» zard dans ſon diſcours, plu-
» tôt qu'à deſſein de nous en
» accuſer veritablement.

» Les ſollicitations publi-
» ques que nos Dames vous
» ont faites, pour obtenir qu'u-
» ne Loy renduë contr'elles
» pendant la guerre, dans des
» tems malheureux, ſoit ré-
» voquée, maintenant que
» nous jouiſſons d'une Paix
» profonde, que la Republi-
» que eſt floriſſante, & heu-
» reuſe, ont été traitées par
» Caton, d'attroupement, de
» ſédition, & quelquefois de
» révolte.

» Voilà de grands mots, que
» l'éloquence recherche pour
» agrandir ſon ſujet. Je ſçay

ceux-là, & d'autres encore; «
& perſonne de nous n'igno- «
re auſſi, que Caton ne ſoit «
un Orateur non ſeulement «
vehement, mais encore quel- «
quefois dur, quoique d'ail- «
leurs il ſoit d'un naturel «
doux, & moderé. «

Car enfin, qu'ont fait de «
nouveau les Dames Romai- «
nes, lorſqu'elles ſont venuës «
en grand nombre en public, «
vous ſolliciter pour une cau- «
ſe commune, qui les intereſ- «
ſe toutes également? N'ont- «
elles juſques-icy jamais paru «
en public? «

Je retorqueray contre «
vous, Caton, l'antiquité «
même que vous nous avez «
citée. Ecoutez combien de «
fois les femmes en ont uſé «
de même, & toûjours pour «
le bien public. «

» Premierement, ſous le re-
» gne de Romulus, après que
» les Sabins ſe furent rendus
» maîtres du Capitole, lorſ-
» qu'on en fût venu aux mains
» dans la Place publique, les
» femmes ne ſe jetterent-elles
» pas dans la mêlée, entre les
» deux Partis, & ne firent-
» elles pas ceſſer le combat ?
» Après que les Rois eurent
» été chaſſez de la Ville, lorſ-
» que les Troupes des Volſques
» ſous le Commandement de
» Coriolanus Marcius, furent
» venuës camper à cinq mille
» de Rome, les Dames Romai-
» nes ne détournerent-elles
» pas cet orage, qui eût in-
» failliblement détruit la Vil-
» le ?
» Lorſque les Gaulois ſe fu-
» rent emparez de Rome, ne
» porterent-elles pas d'un com-
mun

mun consentement dans le « Tresor public, tout l'or « dont on eut besoin pour ra- « cheter la Ville du pillage, « & de l'incendie. «

Dans la derniere guerre, « (pour laisser là les anciens « exemples) le Tresor public « n'a-t-il pas reçû un secours « considerable des Veuves, qui « ont fourni l'argent dont on « a eu besoin ? Et lorsqu'il a « falu appeller des Dieux nou- « veaux pour nous proteger, « lorsque tout étoit dans le « plus grand péril ; les Dames « ne sont-elles pas allées au « bord de la Mer, pour y re- « cevoir la Déesse Cybele, me- « re des Dieux ? «

Ce n'est pas icy la même « chose (direz-vous ?) Je ne « prétens pas aussi vous prou- « ver que ce soit la même cho- «

» ſe : c'eſt aſſez que je vous
» prouve que ce qu'elles font
» aujourd'hui, de paroître en
» public, n'eſt point nouveau,
» comme vous les en accuſez.
» Mais ſi perſonne n'a dé-
» ſaprouvé ce qu'elles ont
» fait dans des occaſions où
» les hommes, & les femmes
» avoient tous enſemble un
» égal interêt, devons-nous
» nous étonner que dans une
» affaire qui les concerne tou-
» tes perſonnellement, elles
» ayent fait la même choſe ?
» Mais encore, qu'ont-elles
» fait ? Il faut certainement
» que nous ayons les oreilles
» bien orgueilleuſes, & bien
» cruelles, de nous fâcher des
» ſupplications qui nous ſont
» faites par des Dames rem-
» plies de vertu ; lorſque les
» Maîtres mêmes ne ſe fâchent

point des prieres qui leur « ſont faites par leurs Eſcla- « ves. «

Je viens maintenant à la « cauſe : Caton l'a diviſée en « deux parties : car il a ſoute- « nu d'un ton de colere qu'on « ne doit jamais révoquer au- « cune Loy : moins encore une « Loy faite pour regler la dé- « penſe, & le Luxe des fem- « mes. «

Ainſi la premiere partie « regarde la conſervation des « Loix en general : L'autre, « qui convient à cette extrê- « me rigidité de mœurs qu'on « voit dans Caton, eſt contre « le Luxe. C'eſt pourquoy ſi « je ne vous faiſois pas con- « noître, Meſſieurs, ce qu'il « y a de captieux dans l'une, « & dans l'autre propoſition, « il y auroit du peril que vous «

» ne tombaſſiez dans quelque
» erreur.
» Pour moy, j'avoüe, que
» comme les Loix qui n'ont
» point été faites pour un cer-
» tain tems, mais pour être
» éternelles, à cauſe de leur
» utilité perpetuelle, ne doi-
» vent point être abrogées;
» ſi ce n'eſt que par l'uſage,
» on y ait reconnu quelque
» grand inconvenient, ou que
» certain changement dans la
» Republique les ait renduës
» inutiles; auſſi je croy que
» celles qui ont été faites pour
» de certaines occaſions par-
» ticulieres, ſont, pour ainſi
» dire, des Loix mortelles, que
» la difference même des tems
» peut changer.
» Souvent la guerre détruit
» celles que l'on avoit faites
» durant la paix: & la paix

celles qu'on avoit faites pendant la guerre.

C'eſt ainſi que le Pilote gouverne diverſement ſon Vaiſſeau, dans la tempête, & dans le calme.

Les Loix étant ainſi differentes par leur nature, voyons maintenant de quelle eſpece eſt celle que nous vous propoſons d'abroger.

Eſt-ce une ancienne Loy Roïale, née avec la Republique ? ou (ce qui tient le ſecond rang) une Loy faite par les Decemvirs, qui furent créés pour établir nos Loix ? Une Loy écrite dans les douze Tables ? Une Loy ſans laquelle nos Ancêtres n'ayant pas crû que l'honneur du Sexe pût être en ſureté, nous ayons lieu de craindre d'abroger avec elle

» la pudeur, & la vertu des
» femmes
» Mais qui ne ſçait que cet-
» te Loy eſt nouvelle ? Quelle
» a été faite ſous le Conſulat
» de Quintus Fabius, & de
» Titus Sempronius, il n'y a
» que vingt ans.
» Puis donc qu'avant qu'elle
» fût renduë, les Dames Ro-
» maines ſe ſont conduites
» pendant un ſi long-tems,
» d'une maniere irreprocha-
» ble, où eſt enfin le peril
» qu'on veut nous faire crain-
» dre, qu'elles ne tombent
» dans des excès, ſi cette Loy
» eſt abrogée ?
» Si elle avoit été faite pour
» arrêter le déreglement des
» femmes, il y auroit à crain-
» dre qu'étant revoquée, elle
» ne ranimât leur licence.
» Mais ſa datte marque aſſez

pourquoy elle a été faite. «
Annibal au milieu de l'I- «
talie, avoit remporté une «
ſanglante victoire à la jour- «
née de Cannes : il étoit maî- «
tre de Tarente, d'Arpos, de «
Capouë ; l'on s'attendoit à «
tous momens de le voir arri- «
ver avec ſon armée victo- «
rieuſe aux portes de Rome : «
nos Alliez nous avoient «
abandonnez : nous n'avions «
ny recruës pour rétablir no- «
tre Armée de terre, qu'il «
avoit taillée en pieces, ny «
troupes de Mer pour dé- «
fendre notre Flote : le Tre- «
ſor public étoit entierement «
épuiſé : l'on achetoit à cre- «
dit des Eſclaves pour les «
enrôler ; l'on promettoit à «
leurs maîtres de leur en «
payer le prix après la guer- «
re : des Partiſans offrirent «

» de faire les avances de l'ar-
» gent, du bled, & des autres
» choſes neceſſaires pour ſoû-
» tenir la guerre; à condition
» d'en être rembourſez dans
» la Paix : cependant chacun
» fut obligé de fournir le nom-
» bre d'Eſclaves qui lui fut
» impoſé, ſuivant les dénom-
» bremens qui furent faits des
» Citoyens, pour rendre com-
» plets les Equipages de nos
» Vaiſſeaux.

» Chacun apportoit en pu-
» blic tout l'or, & tout l'ar-
» gent qu'il poſſedoit, à l'imi-
» tation des Senateurs, qui les
» premiers nous en donnerent
» l'exemple : Les veuves, les
» pupilles, porterent au Tre-
» ſor public leur argent comp-
» tant; il nous fut défendu à
» chacun, de garder chez ſoy
» au-delà d'une certaine va-
leur

leur d'or, & d'argent en « œuvre, ou en eſpeces, ny « d'autres monnoyes. «

Croyez-vous que dans des « conjonctures ſi triſtes, les « Dames Romaines ſe ſoient ſi « fort occupées de leurs ajuſte- « mens, & de leurs parures, « que pour réprimer leurs ex- « cès, la Loy Oppia ait été « néceſſaire; lorſque dans ce « même temps le Senat infor- « mé que le ſacrifice des Cerés « avoit été interrompu, à cau- « ſe des pleurs, & de l'extrê- « me affliction où toutes les « femmes s'étoient plongées, « après de ſi grands malheurs; « il fut obligé d'ordonner « que ce deüil general finiroit « après trente jours. «

Y a-t-il quelqu'un de « nous qui ne voye que ce fût « la diſette, & la miſere pu- «

» blique, où l'on se trouva ré-
» duit alors (parce que tout
» l'argent des Particuliers de-
» voit être employé aux né-
» cessitez publiques) qui dicte-
» rent cette Loy, pour durer
» autant de tems que dureroit
» la cause pour laquelle elle
» avoit été écrite.

» Car s'il étoit vrai que ce
» que le Senat résolut alors,
» & que le Peuple ordonna,
» par rapport à ces tems mal-
» heureux, dût être d'une
» éternelle durée; pour quoy
» rendons-nous aux Parti-
» culiers l'argent qu'ils nous
» fournirent alors? Pourquoy
» donnons-nous à Ferme les
» revenus publics pour un cer-
» tain prix? Pourquoy n'ache-
» te-t-on plus des Esclaves
» pour les enrôler? Pourquoy
» les Particuliers ne fourni-

ſent ils plus des rameurs « pour les Chiourmes, comme « nous fîmes alors ? «

Tous les ordres, tous les « hommes jouïront avec plai- « ſir du retour de la paix, du « bonheur de la Republique, « & de l'état floriſſant, où elle « eſt maintenant ; & nos fem- « mes ſeront les ſeules qui ne « recevront aucun fruit de la « paix, & de la tranquillité « publique! «

Les maris dans la Magiſtra- « ture, & dans le Sacerdoce, « porteront des Robes bor- « dées de pourpre, nos en- « fans auront la même préro- « gative : Nous donnerons aux « Magiſtrats de nos Colonies, « des Villes qui ont le droit de « Bourgeoiſie, & aux moin- « dres Officiers de Village, le « droit de porter dans Rome «

» la Robe bordée de pourpre,
» & non seulement de la por-
» ter pendant leur vie, mais
» encore après leur mort, &
» que leurs corps soient ense-
» velis avec cet ornement; &
» nous défendrons à nos fem-
» mes l'usage de la pourpre!
» Pendant qu'il vous sera per-
» mis, à vous mary, d'avoir de
» la pourpre sur la couverture
» même dont vous vous servez
» la nuit, vous empêcherez
» que votre femme n'en ait
» une robe! Et vous voudrez
» (qu'il me soit permis de le
» dire) que votre cheval soit
» plus richement enharnaché,
» que votre femme ne sera
» vétuë.

» Mais l'on perd sur la pour-
» pre, parce qu'elle s'use à la
» porter? Cette objection est
» injuste; J'y vois pourtant

un motif d'épargne, quoique « sordide. Mais l'uſage de l'or, « où l'on ne perd que la façon, « pourquoi aurez-vous la du- « reté de l'interdire aux fem- « mes, puiſque c'eſt plu-tôt « un ſecours preſent dans les « néceſſitez publiques, & par- « ticulieres, comme vous ve- « nez de l'éprouver ! »

Il n'y avoit point (dit-on) « d'émulation, ni de jalouſie « entre les femmes, pour toutes « ces choſes, parce qu'il leur « étoit également défendu « d'en porter. «

Mais toutes enſemble ont « une vraïe douleur, & un « juſte dépit, de voir que tou- « tes les femmes des Alliez du « peuple Romain ont l'avan- « tage de pouvoir porter ces « ornemens, qu'on leur a in- « terdits à elles ſeules. «

» Elles voïent dans Rome
» ces Dames étrangeres, bril-
» lantes d'or & de pourpre,
» ſe faire porter par la ville,
» pendant qu'elles vont à pié :
» comme ſi la grandeur du
» peuple Romain étoit dans
» ces Villes alliées, & non
» point dans Rome.
» Il n'y a point d'homme
» parmi-nous, qui ne fût cho-
» qué de cette difference :
» comment des femmes qui ſe
» fâchent aiſément pour les
» moindres choſes, la pour-
» roient-elles ſupporter tran-
» quillement.
» Elles ne peuvent point
» aſpirer aux Magiſtratures,
» au Sacerdoce, aux honneurs
» militaires, aux pompes du
» triomphe, au partage des
» dépoüilles des ennemis vain-
» cus.

La propreté, l'ajuſtement, « les parures, ce ſont là les « honneurs, & l'ambition des « femmes ; ce ſont là tous leurs « plaiſirs, & toute leur gloire : « c'eſt ce que nos Ancêtres « ont appellé le monde, ou « l'ornement des femmes, « comme l'aſſemblage de tout « ce qu'elles connoiſſent, de « tout ce qu'elles deſirent. «

Qu'eſt-ce qu'elles quittent « dans le deüil, ſi ce n'eſt l'or, « & la pourpre ? Que reprennent elles après le deüil, « dans les actions de graces, « dans les Prieres publiques, « ſi ce n'eſt leurs parures les « plus riches, & les plus magnifiques ? «

Craignez-vous qu'après « que la Loy Oppia aura été « révoquée, vous n'ayez plus « la liberté de défendre (s'il «

» vous en prenoit en vie) rien
» de ce qu'elle a défendu ? Que
» vos filles, vos femmes, vos
» sœurs soient moins soumises
» à quelques-uns de vous ?

» Jamais les femmes ne peu-
» vent secoüer le joug où elles
» sont nées, qu'en perdant
» leurs proches : & elles dé-
» testent la liberté que la vi-
» duité, ou la perte de leurs
» parens leur peuvent faire re-
» couvrer.

» Quant à leurs ornemens,
» elles aiment mieux en cela
» dépendre de vous, que de la
» Loy. Vous devez plûtôt
» les tenir dans une douce dé-
» pendance, & sous votre tu-
» telle, que dans la servitude,
» & préferer les doux noms de
» peres, ou d'époux, à celui de
» maîtres.

» Caton les a traitées fort

durement, lorſqu'il les a « accuſées de ſédition, & de « révolte. «

N'eſt-il pas bien à craindre, Meſſieurs, qu'elles n'aillent aujourd'hui s'emparer « du Mont-ſacré, ou de l'Aventin, comme fit autrefois « le peuple irrité. «

Mais leur foibleſſe doit « recevoir ſans murmure, tout « ce que vous jugerez à propos d'ordonner. Souvenez-« vous pourtant, que plus vous « avez de pouvoir, plus vous « en devez uſer moderément. «

Après que cette affaire eût été ainſi agitée de part & d'autre, il ne fût pris aucune réſolution ce jour-là.

Suivant l'avis de Caton, c'étoit ſapper les fondemens de la Republique, que d'ouvrir la porte au Luxe : l'autre

parti avoit des prétextes plausibles. L'on ne pouvoit être trop circonspect sur une matiere si délicate, qui de part & d'autre pouvoit avoir de grandes consequences ; les esprits du Senat, & du peuple étoient diversement partagez. Mais les femmes, qui voyoient le succès de leur entrepriſe douteux, s'étant assemblées le lendemain en plus grand nombre dans la Place publique, furent en foule assieger les portes de ceux des Tribuns qui s'opposoient à leur demande : ce qu'elles ne cesserent point de faire, jusqu'à ce qu'elles les eûrent obligez à renoncer à l'opposition qu'ils y avoient formée. Après quoy l'on ne douta plus que toutes les Tribus ne consentissent à la révocation de la Loy Op-

pienne. Elle fut en effet abrogée vingt ans après qu'elle eût été publiée ; & les suites firent connoître que l'oracle de Caton, fondé sur un juste présentiment de l'avenir, n'étoit que trop vrai ; puisqu'il a été accompli dans son tems par la destruction entiere de la Republique Romaine, le plus puissant Empire qui ait jamais été.

CHAPITRE VIII.

Des effets funestes du Luxe parmi les Romains, & autres Peuples.

QUICONQUE aura quelque connoissance de l'Histoire de la Republique Romaine, sera forcé de convenir que sa perte n'a été causée que

par le Luxe, qui fit tomber peu à peu ce Peuple, d'ailleurs tres sage, & tres moderé, dans une espece de démence, & dans tous les excès qui ont enfin produit cette étrange révolution.

De là l'on vit naître d'abord les jalousies, & les dissentions intestines dans la Republique.

Les uns après avoir dissipé des biens immenses dans le Luxe, & dans toute sorte de déreglemens, ne trouverent point d'autre ressource pour recouvrer de nouveaux Tresors, ou pour éviter les persecutions de leurs creanciers, que de broüiller les esprits, & de former des cabales, & des partis pour opprimer la liberté publique, dans l'esperance de s'emparer des richesses de l'Etat, & des Particuliers. De

là les conſpirations de Catilina, des Gracchus, de Clodius, & de leurs ſemblables ; tous gens perdus par le Luxe, dont les attentats commencerent à ébranler les fondemens de la Republique : Et comme ces deſordres croiſſent rapidement, lorſque les premieres bornes ſont renverſées ; l'on vit bientôt de nouvelles cabales de quelques-uns, qui pouſſez par un deſir déreglé de regner, s'éforcerent d'uſuper l'autorité Souveraine.

Marius, & Sylla ſe la diſputerent les armes à la main : ce dernier, qui demeura vainqueur, ſe rendit ſi formidable par les proſcriptions, & par le maſſacre de ſes Concitoyens, que ſuivant le témoignage de Ciceron, perſonne ne put retenir ni ſes biens, ni ſa vie

que par la permiſſion de ce nouveau Tyran.

Cæſar, & Pompée, animez de la même ambition, armérent les Romains contre les Romains, ſous prétexte de la liberté ; mais en effet pour l'opprimer.

Auguſte enfin, & Antoine, après que la fortune eut balancé quelque tems le ſort de leurs armes, déciderent ce fameux differend par une ſanglante bataille, qui livra la Republique au pouvoir, & ſous la domination du premier.

C'eſt ainſi que le Luxe conduit peu à peu, & comme par degrez aux entrepriſes les plus hardies, & à l'oppreſſion de la Patrie.

C'eſt de ce vice, comme de la fatale boëte de Pandore,

que ſont ſortis tous les maux qui ont deſolé la terre ; c'eſt de là qu'ont pris leur origine, ces funeſtes paroles, *le tien, & le mien* ! Et ces autres dont l'eſprit malin ſe ſervit pour ſéduire nôtre commune Mere : *Vous ſerez comme des Dieux* ; étrange tentation pour une femme !

Par tout où le Luxe s'eſt introduit, l'on a vû à ſa ſuite la trahiſon, la violence, le ſacrilége.

Les Peuples les plus belliqueux, & les plus formidables, après avoir maintenu leur puiſſance par la frugalité, l'ont perduë par le Luxe.

Ainſi les Aſſyriens amolis par le Luxe, furent vaincus par les Perſes, accoutumez à une vie ſobre, & laborieuſe ; mais ceux-cy étant corrompus

par les délices, furent la proye des Grecs, qui mépriſerent les troupes innombrables des Perſes, qui s'oppoſoient à eux, les regardant comme des femmes.

La Grece frugale conſerva l'Empire autant de tems que le Luxe, & les délices en furent bannis : mais lorſque par une vie molle, & effeminée les Grecs eurent dégéneré de leur ancienne vertu, ils furent aſſervis par les Romains: Ceux-cy déchus de leur premiere auſterité de vie, après qu'ils furent tombez dans la ſervitude, devinrent enfin dans la ſuite des tems, la conquête, & la fable des Nations.

Ils n'ont connu la neceſſité des Loix ſomptuaires, qu'ils avoient abrogées, que quand il n'étoit plus tems de les rappeller.

peller. Le Luxe avoit pris un ſi grand aſcendant ſur les eſprits, que connoiſſant le mal, il ne fut pas poſſible aux plus ſages d'y appliquer le remede.

N'eut-il pas été plus avantageux à ce Peuple, qu'il ſe fût contenu dans les bornes des premieres Loix; ou ſi l'on vouloit les étendre, qu'on eût du moins donné des limites à l'ambition. Mais après lui avoir laiſſé un champ libre, pendant une longue ſuite d'années, Rome aveuglée par le Luxe, n'auroit point voulu, même dans ſa déroute, recouvrer ſa grandeur par un moyen, qui n'étoit plus de ſon goût: tant il eſt vrai que quand on a abandonné les bonnes maximes, & que le vice à pris racine, pendant un long-tems, l'on n'en ſçauroit plus revenir.

Si la Loy Oppienne pour moderer la dépenſe, & le Luxe des femmes, nous paroît trop ſevere ; c'eſt parce que nous ſommes dans une habitude contraire.

Il n'y a guére plus de cent ans que nos meres en obſervoient encore de plus rigoureuſes par pure bienſéance, & par le ſeul amour de la modeſtie.

Mais ſi leur moderation nous paroît trop élevée, pour les eſprits de notre ſiecle, fixons du moins nôtre ambition à quelque point ; reglons la ſuivant notre état, nos biens, & nos beſoins.

Si nous pouvons parvenir à cette regle, que de biens pour nos familles ! Que de bonheur pour le Public ! Combien de banqueroutes évitées pour les

particuliers, & pour les Marchands, qui ont la fureur de vouloir vendre à credit, pour nourrir le Luxe des dissipateurs, quoique souvent incertains de leur payement.

Combien de vertus chancelantes se trouveroient affermies par la modestie!

Le Public a droit de veiller sur la conduite des particuliers, dans la mauvaise administration de leurs biens. Le Public consiste dans les Particuliers, qui le composent; les biens, & les richesses de ceux-cy, font le bien, le patrimoine, & la richesse de l'Etat; c'est pour cela que les Loix Romaines, & celles de France, ont étably plusieurs regles, pour reprimer par l'autorité publique la licence des dissipateurs; parceque leur

pauvreté retombe sur l'Etat : C'est une espece de Police necessaire : l'on a déja essayé plusieurs fois de réprimer le Luxe des habits, & toujours en vain : la severité du Magistrat y pourroit être justement employée ; mais le meilleur seroit que chacun voulût se corriger à la vuë des maux que produit le Luxe.

CHAPITRE IX.

Des moyens qu'on a pratiquez anciennement pour reprimer le Luxe.

TOUS les Politiques ont pris un extrême soin de bannir le Luxe de leurs Etats, quoique peu d'entr'eux y ayent reüssi entierement.

Zaleucus, Legislateur des

Locriens en trouva le ſecret dans ſon Païs, d'une maniere fort ingenieuſe, tant à l'égard des hommes, que des femmes.

Ces belles Grecques affectoient des parures galantes, & faſtueuſes: elles ne paroiſſoient point en public, qu'avec une eſpece de cortege de ſuivantes. On les voyoit avec cet équipage pompeux aller par la Ville, & aux promenades publiques; même à la Campagne. Les hommes n'étoient guéres plus raiſonnables. Dans les Etats voiſins, l'on puniſſoit ce faſte d'une amende, qui bien loin de corriger les coupables, leur donnoit plus de ſureté pour faillir.

Zaleucus pour réprimer ce déreglement, prit une route toute oppoſée: il ordonna

qu'aucune femme de condition libre, ne pourroit se faire accompagner par la Ville par plus d'une suivante, si ce n'est qu'elle fût yvre : que les femmes ne pourroient point sortir de nuit de la ville, si ce n'est lorsqu'elles iroient chercher leurs galants, pour quelque commerce des-honnête : qu'elles ne pourroient porter des dorures, ny des broderies sur leurs habits, si ce n'est lorsqu'elles auroient résolu de se prostituer.

Quant aux hommes, il défendit qu'aucun ne portât des pierreries, ny des étoffes de Milet (qui étoient alors les plus précieuses) si ce n'est quand ils iroient dans des lieux infames, pour y commettre des actions honteuses.

Ainsi la liberté de faillir ne

fut point ôtée ; mais la honte & l'infamie y étant attachées, perſonne ne fut aſſez ennemi de ſa réputation, pour vouloir s'expoſer à la perdre ; aucune femme ne voulut paſſer, ni pour yvre, ni pour impudique : nul homme ne fut aſſez impudent pour vouloir paſſer pour infame, & pour débauché public ; une honte ſalutaire réprima dans un ſeul jour tout ce Luxe d'habits, de dorures, de pierreries, & d'équipages ; l'on vit regner la modeſtie au lieu de la licence ; la vertu s'établir, & reprendre la place du vice, & des mœurs corrompuës qui accompagnent neceſſairement le Luxe. L'on ne pouvoit par une plus ſage, ny plus douce loy, corriger plus efficacement cette diſſolution publique.

Des Loix plus rigoureuſes auroient eû moins d'effet. L'on donne ſouvent à la honte, ce que l'on refuſeroit à l'autorité, & au devoir.

C'eſt pour cela peut-être, que les Ordonnances de nos Rois pour la réformation du Luxe, ont eu peu d'execution, parcequ'elles ne contiennent que des peines pecuniaires, ou des confiſcations des choſes défenduës, dont la perte n'emporte point d'infamie.

Il n'y a preſque aucun de nos Rois, qui n'ait défendu le Luxe : l'on en trouve des Ordonnances dés le regne de Philippe le Bel, de l'année 1294. Charles VIII. défendit par une Ordonnance du 7. Décembre 1485 à tous ſes Sujets de porter aucuns draps d'or, d'argent, & de ſoye en robes ou

ou en doublures, à peine de confiscation & d'amende ; si ce n'est aux Gentilshommes, qui auroient deux mille livres de revenu, à qui il permit de porter seulement du drap de soye.

Mais ceux-cy craignant qu'on ne voulût entrer par là dans le secret de leurs affaires, & s'en prévaloir dans les besoins de l'Etat, aimerent mieux renoncer à cette prérogative, que de prouver qu'ils avoient le revenu porté par cette Ordonnance.

Celle de Charles IX. donnée après les Etats d'Orleans, est fameuse : Elle porte qu'entre les plaintes qu'il avoit reçuës des Etats du Royaume assemblez, l'on s'y étoit particulierement récrié contre le Luxe des habits, comme l'une

des principales cauſes de la ruine de l'Etat, & des Particuliers; qu'à l'envy les uns des autres, ſans avoir égard à leurs conditions, à leurs qualitez, à leurs facultez, ni à la raiſon, tous couroient par une funeſte émulation, après ces ſuperfluitez.

Qu'il arrivoit de là qu'on y conſumoit le plus clair, & le plus comptant de ſon bien: que d'autres qui n'étoient point en état de payer les Marchands, achetoient beaucoup plus cherement à credit: ce qui étoit ſuivi de la ſaiſie de leurs biens, & de la ruine de leurs familles.

Qu'on étoit obligé de tranſporter hors du Royaume l'argent comptant, pour faire venir des Païs Etrangers ces Marchandiſes précieuſes, ce qui

affoibliſſoit en même-tems les Finances du Royaume.

Sur ces grands motifs, l'on fit un ſage Reglement, qui étant compris dans l'une des plus conſiderables Ordonnances que nous ayons, doit paſſer pour une Loy fondamentale du Royaume; mais en même tems des plus negligées.

Il défend de porter des habits de ſoye, même aux Preſidens, aux Maîtres des Requêtes (excepté ceux qui ſeroient à la ſuite du Roy) aux Conſeillers des Cours Souveraines, & du Conſeil; & à leurs femmes, & filles, à qui pour toute prérogative, il fut permis ſeulement d'avoir des devants de cottes de ſoye, des manchons, & des doublures de manches, ſans toutefois aucun enrichiſſement. En même tems

toutes dorures leur furent défenduës, excepté pendant la premiere année de leur mariage, neanmoins ſans émail.

Quant aux femmes des Marchands, & autres de pareille qualité, les perles, & les dorures leur furent entierement interdites, ſi ce n'eſt en patenôtres, & en bracelets.

Après ce Reglement, l'un de nos Auteurs rapporte, que les étoffes de ſoye furent ſi univerſellement abandonnées, & tomberent dans un ſi vil prix, qu'il n'y eut plus que les Medecins, les Chirurgiens, & les Apoticaires qui oſaſſent en porter; ce que le Magiſtrat ne leur envia point, parce que cette cathegorie de gens affectoient alors de la ſingularité. autant dans leurs habits,

que dans les termes bizarres de leur Art.

Que ſont devenuës de ſi ſages Loix ! Leurs motifs durent toûjours : ce n'eſt plus la Loy Oppienne, faite pour une occaſion particuliere, & que Valerius traitoit de Loy paſſagere, & mortelle : c'eſt une Ordonnance dictée par les Etats du Royaume aſſemblez, reçuë, publiée, executée : une Loy immortelle, puiſque ſes motifs, & ſon utilité durent toûjours. Eſt-ce aſſez qu'elle ſoit dans les Regiſtres des Cours, & dans nos Livres ? Que ſervent les meilleures Loix, ſi elles ne ſont executées ? C'eſt le propre du Luxe de mépriſer les Loix : de tromper la vigilance, & le zele des Magiſtrats. C'eſt un torrent que nulle digue ne peut arrêter : Il faut

une autorité ſuprême pour le renfermer dans ſes anciennes bornes.

LOUIS le Grand, dont le Regne glorieux a été une ſuite continuelle de miracles, pourroit ſeul vaincre ce monſtre, après avoir triomphé du duel, & de l'Hereſie ; mais ſa gloire, & ſes proſperitez qui lui ont ſuſcité tant d'ennemis, exigent maintenant de lui d'autres ſoins. Les Armées nombreuſes qu'il tient loin de nos Frontieres, pour la ſureté de ſes Peuples, & de ſes Alliez, occupent tous ſes momens : ſeul il diſpoſe, il réſout, il ordonne tout ce qui eſt neceſſaire à nôtre repos, & par terre, & par mer. Au milieu de tant de ſoins ſi differens, ſi importans, ſi continuels, il n'eſt pas poſſible que ce grand genie, quel-

que vaſte qu'il ſoit, veille à un point particulier de Police, tel qu'eſt la réformation du Luxe.

Mais lorſque ſes Ennemis vaincus, & laſſez de leur injuſtice, auront encore reçû la Paix de ſes mains, ſuivant ſa coutume; l'on doit eſperer que ſa haute pieté rapellera du Ciel la modeſtie, avec la Paix: que ſa profonde ſageſſe éclairée d'en-haut, bannira de ſes Etats le Luxe des habits, comme la principale cauſe de la dépravation des mœurs, de l'irreligion, & de la ruine de ſes Sujets; qu'une ſage rétenuë prenant alors la place du faſte, & de l'orgueil, nous fera trouver dans une juſte œconomie de nos biens, de quoi réparer les incommoditez que la guerre peut nous avoir apportées.

CHAPITRE X.

Du Luxe de la Table.

LA profusion, & la somptuosité, qui regnent aujourd'hui dans les repas ordinaires, sont les excès que nous nous proposons de combatre icy.

Il n'y a rien qui marque davantage la corruption de nos mœurs, que ces festins magnifiques, où la volupté s'insinuë dans l'ame par tous les sens ; où tout ce qui peut flater le goût, est accompagné de tout ce qui peut enchanter les autres sens, & assaisonné des charmes de la compagnie, & de la liberté.

Rien sans doute ne marque davantage le Luxe, & l'orgueil

qui nous dominent, que l'appareil de ces repas.

L'on voit dans une Salle magnifiquement ornée, un buffet ſuperbe, qui s'éleve en trophée, chargé d'une prodigieuſe quantité de vaiſſelle d'argent, & de vermeil; toutes les pieces en ſont d'un travail exquis: L'Art y ſurpaſſe la matiere: la plu-part ne ſont là que pour les yeux: le Maître les étale par orgueil; les ſpectateurs les admirent par flaterie.

Aux côtez du ſomptueux Buffet, ſont les Cuvettes d'argent, & de porcelaine, où nagent dans la glace les vins exquis, & les liqueurs de toutes ſortes.

Le couvert mis ſur la table, eſt également propre, & magnique: l'ordre, le bon goût

y regnent de toutes parts : une foule de valets se presentent pour servir.

A la vuë de ces grands préparatifs, l'on diroit qu'on va renouveller les Sacrifices du Dieu Bacchus, & celebrer ses bacanales.

Est-on à table, ce nombreux cortege de Valets entre en action pour servir, s'embarrassant souvent les uns les autres par leur multitude inutile.

Les Services se succedent sans nombre : tous également somptueux, délicats, abondans.

Après le premier, l'on ne sçauroit plus rien servir pour l'appetit, ny pour le besoin : ce qu'on y ajoute n'est que pour le Luxe, l'intemperance, le déreglement.

A voir cette multitude de toute ſorte de mets, leur délicateſſe, la magnificence des ſervices, qui ne diroit que c'eſt là plu-tôt des feſtins de Princes, & de Rois, que des repas de Particuliers.

Qu'il eſt perilleux pour un Etat, que des Sujets ſe donnent cette licence!

Les plus ſages politiques ont obſervé, que la ruine des Etats les plus floriſſans, a commencé par l'amour déreglé, & la recherche des délices: que cette paſſion a conduit à la bonne chere, & aux excès de la table: que ceux-cy ont produit l'injuſtice, & la violence; n'étant pas poſſible de fournir à ces dépenſes exceſſives, par des voies legitimes: & qu'enfin l'injuſtice, & la violence ont renverſé les fondemens des Republiques.

C'eſt pourquoi les plus ſages ont établi pour maxime dans le gouvernement des Peuples, que jamais la vigilance, & la ſeverité des Magiſtrats n'étoient plus neceſſaires, que lorſque ces déreglemens paroiſſoient en public, & qu'on ne pouvoit apporter trop d'attention, ni trop de fermeté pour réprimer de ſi dangereux excès, par où la ſubſtance des familles, & les biens des Sujets ſont diſſipez, le courage amoli, les corps affoiblis, & la vertu entierement détruite.

Les Licurgues, & les Catons, avoient declaré une guerre ouverte à ces deſordres : Ils ne ceſſoient de repeter, que cette peſte devoit être bannie d'un Etat bien policé : qu'il y falloit apporter des remedes violens, & extrêmes, s'il en

étoit besoin : que c'est un vice general, qui produit tous les autres vices.

Ils nous ont donné pour maxime, de conserver une juste moderation dans les dépenses de la table.

Ils ont souvent repeté, que nous devions vivre dans une sage œconomie de nos biens, autant éloignez du faste, que de la profusion : que c'étoit le plus sûr moyen de conserver les biens des familles, la vertu, & la force d'un Etat.

Les hommes ne conçoivent point (disoit le celebre Orateur Romain) quel revenu c'est, & quelle richesse que l'épargne. C'est une ressource toûjours prompte, toûjours assurée, pour les besoins publics, & particuliers.

Tout abonde à qui sçait mé-

nager le peu qu'il a ; rien ne ſuffit, à qui ne veut point borner ſa dépenſe.

Ces ſortes de gens qui mettent leur gloire à tout dévorer, à paroître magnifiques dans des tables ſomptueuſes, qu'ils tiennent pour flater leur orgueil, & pour s'attirer des panegyriſtes de leurs vices, tombent ordinairement dans l'indigence, dans la miſere, & dans le mépris : ce qui n'eſt qu'une juſte punition de leur intemperance, & de leur vanité; cette peine étant juſtement duë à l'abus qu'ils ont fait des dons de la fortune ; & par rapport à eux, ce n'eſt pas là un mal : Ce qui a fait dire à un de nos beaux eſprits ; plût à Dieu que les riches, qui n'uſent pas bien de leurs richeſſes, tombent dans la pauvre-

té ; afin qu'au moins ils ceſſent d'être foux, & qu'ils apprennent à vivre.

Mais ce qui intereſſe le Public, c'eſt leur exemple contagieux : c'eſt qu'ils entrainent malheureuſement dans leur ruine leurs familles, leurs parens, leurs concitoyens : par où leur deſordre devient un mal general, qui intereſſe toutes les parties de l'Etat, la vigilance des Magiſtrats, l'autorité des Loix, le repos des Peuples.

L'on raconte d'Alphonſe Roy d'Arragon, qu'un homme de qualité, qui avoit diſſipé avec ſon bien, celui de ſes creanciers, pour ſoutenir les foles dépenſes de ſa table, lui ayant été preſenté, il ſupplia ce Prince de lui accorder pour toute grace un ſauf-conduit

pour ſa perſonne, en conſideration de ſa naiſſance : Je le ferois (dit le Roy) ſi vous aviez employé vos biens pour la gloire de vôtre Patrie, pour mon ſervice, ou pour le ſoulagement de vos proches ; mais puiſque vous avez conſumé vos biens en feſtins, il eſt bien juſte que votre corps paye la bonne chere qu'il a faite, & que vos creanciers, qui n'y ont point eû de part, s'en vengent ſur lui.

L'on rapporte que Platon vit un jour, à la porte d'un Logis, un jeune homme de bonne mine, qui ayant eû beaucoup de bien, l'avoit diſſipé en feſtins, & en bonne chere ; & qui n'oſant entrer, mangeoit aſſis un morceau de pain ſec, qu'il trempoit quelque fois dans de l'eau. Jamais (lui dit Platon)

Platon) tu n'eusses ainsi soupé, si tu avois toûjours dîné avec la même moderation.

Les traits de raillerie les plus piquants, sont justement dûs à la vanité, & à l'orgueil de ces gens de bonne chere.

Les Romains qui par l'austerité de leur vertu, & par leur frugalité, autant que par leur valeur, étoient parvenus à l'Empire du monde, regarderent d'abord les délices de la table, comme l'écueil de leur grandeur.

C'est pour cela qu'il y eût des Loix somptuaires, pour regler les dépenses de la table, qui les réduisoient à si peu de chose, que nous croirions mourir de faim, si nous étions obligez à les observer.

Le tems qui amena parmi eux les grands repas, & le

Luxe de la table, fut celui de la décadence de leur Empire.

La bonne chere fut le tombeau de la grandeur Romaine. Caton l'avoit prévû, lorſqu'il diſoit, qu'il étoit impoſſible qu'un Etat où l'on achetoit plus un poiſſon, qu'un bœuf, pût long-tems ſubſiſter.

Alors les Romains amolis, & corrompus par le ſéjour, & par les délices de l'Aſie, ayant perdu leur ancienne frugalité, qui leur ſervoit de rempart contre les vices, ne chercherent plus que les plaiſirs du goût, & la volupté de la table: leur gourmandiſe irritée, & mal ſatisfaite des mets d'Italie, alloit chercher dans l'Affrique, dans l'Aſie, & dans les lieux de l'Europe les plus reculez, de quoi ſe contenter: la chair, & le poiſſon

qui se trouvoient facilement chez eux, étoient peu estimez : il falloit des morceaux apportez des extremitez de la terre, pour contenter leur imagination blessée, & leur Luxe, qui passa bientôt des Grands, au Peuple.

Alors par les delices de la table, ils briguerent les Charges publiques : l'on ne devenoit plus Tribun, Censeur, Consul, que par cette voye : l'on donnoit les suffrages à la qualité, & à la quantité de mets plus rares, & d'une plus grande dépense : il en falloit beaucoup pour assouvir, & pour contenter l'appetit délicat de vingt-deux mille Citoyens, assis dans un même repas : à peine l'Univers suffisoit-il pour satisfaire tant de voluptueux.

Ce fut dans ce tems-là que Luculle ayant dit à son maître d'Hôtel, qu'il vouloit souper seul, il trouva mauvais qu'on ne lui servît que quarante plats : & que cet Officier, qu'il maltraittoit de paroles pour le retranchement qu'il avoit fait à son service, lui ayant répondu qu'il n'avoit pas crû qu'il en dût servir davantage, puisqu'il n'y avoit personne, (personne repartit brusquement le Maître) ne sçavois-tu pas que Luculle devoit aujourd'hui souper chez Luculle.

L'extravagance du Luxe alla si loin dans ce genre, qu'on faisoit fondre des perles d'un prix inestimable, pour les rendre potables ; non, sans doute, pour plaire au goût par une boisson si insipide, mais pour satisfaire au déreglement de

l'ame, qui lorſqu'elle ſort des bornes de la temperence, perd bientôt de vuë celles de la raiſon.

Rien n'eſt plus memorable dans l'Hiſtoire, que les folies outrées d'Antoine, & de Cleopatre, ſur ce genre de Luxe de perles fonduës, pour les faire boire à cet amant voluptueux, & grand amateur des feſtins: quelques autres débauchez de ce tems-là, en ont uſé de même, pendant que Rome plongée dans une honteuſe volupté, forgeoit elle-même les chaînes qui devoient l'aſſervir.

Ces exemples ont toûjours fait craindre aux vrais Politiques, les ſuites funeſtes de cette ſorte de Luxe. Nos Rois s'y ſont fortement oppoſez en divers temps.

Le Roy Charles IX. en don-

na une Ordonnance expreſſe le 20. Janvier 1563.

L'Article neuviéme de cette Ordonnance, contient une exhortation vive & preſſante, » aux Peres de famille, & aux » chefs d'Hôtels, de ſe regler » eux-mêmes, & d'obſerver » dans leurs maiſons la fruga- » lité, & la modeſtie, en ré- » tranchant toute ſuperfluité » au vivre, & habillemens » d'eux, leurs femmes, enfans, » ſerviteurs, & domeſtiques.

Quel bonheur pour notre ſiecle, ſi une ſi ſage Ordonnance pouvoit revivre, & reprendre ſa premiere vigueur parmi-nous.

L'Article trente, porte des défenſes expreſſes de ſe faire ſervir dans les nôces, feſtins, ou tables privées, à plus de trois ſervices.

Il entre même dans le détail du petit nombre de plats, ou se doivent réduire ces services.

Il ajoute, qu'il n'y pourra avoir qu'une sorte de viande en chaque plat : & que les viandes n'y pourront être doubles.

Je me dispenserai de raporter les termes de ce Reglement: Une si grande moderation confondroit trop la vanité, & la profusion de nos donneurs de fêtes, & de cadeaux en piramides.

Cette Ordonnance se termine, par les peines qu'encourront ceux qui y contreviendront : ce sont des amendes rigoureuses.

Et pour ôter toute esperance d'impunité aux infracteurs de cette Loy, il est enjoint aux

Officiers de Juſtice de chaque lieu, de tenir la main à l'execution de toutes ſes diſpoſitions, ſous peine d'amende, & de privation de leurs Offices, que le Prince permet aux dénonciateurs de pourſuivre devant ſa propre perſonne, de peur que les autres Juges n'euſſent trop d'égards, & trop d'indulgence pour les coupables.

Le Roy Louis XIII. de glorieuſe memoire, rénouvella cette Loy ſi digne de ſa moderation, & de ſon attention au bien de ſes Peuples.

Son Edit du mois de Juillet 1629, regle de la même maniere le nombre, & la qualité des ſervices : Il porte encore plus loin ſa précaution, pour fixer la dépenſe des feſtins, qu'il réduit à une ſomme modique:

Les

Les peines y ſont augmentées contre les infracteurs, & étenduës même aux Traiteurs, qui en cas de déſobéiſſance, ſont condamnez avec rigueur à des amendes conſiderables, & à la confiſcation des meubles qui auront ſervi à ces repas.

De ſi ſages Ordonnances, reçuës, publiées, executées dans leur tems, n'ont jamais été revoquées : le Luxe s'eſt donné la licence de les abolir : elles groſſiſſent inutilement nos Livres, & les Regiſtres des Cours, où elles ont été Enregiſtrées : le reſpect qu'on devroit conſerver pour de ſi bonnes Loix eſt enſevely avec elles dans les dépôts publics : nos déreglemens ſont montez juſqu'à ce point, que le Magiſtrat n'oſeroit plus ſe ſervir de

l'autorité de cette Ordonnance pour réprimer nôtre conduite, ny s'élever contre une corruption si génerale de nos mœurs.

Que l'on considere toutes nos Villes, nos Bourgs, & les moindres Villages; tout y est occupé, tout y est remply d'ouvriers pour la bouche.

Il semble que nous ayons réduit tous les Arts à celui de la bonne chere, & des ragoûts. Ce sont là les manufactures que nous élevons, les Sciences que nous cultivons, les découvertes que nous faisons avec le plus de soin, & d'empressement.

Que l'on ne s'étonne donc plus, si ayant abandonné la maniere de vivre simple, & frugale de nos peres, nous avons aussi dégeneré de leurs vertus.

Qu'on ne s'étonne point encore, ſi au lieu de la ſanté ferme, & robuſte, & de la longue vie, dont ils joüiſſoient par leur temperence, & par leur ſobrieté, nous voyons aujourd'hui tant de perſonnes foibles, languiſſantes, malades, accablées de fievres, de goutes, & d'une infinité d'autres maux, qui trenchent nos jours à la fleur de l'âge, ou qui nous ayant laiſſé échaper dans ce tems de vigueur, redoublent aux approches de la vieilleſſe, où nous ſommes à charge aux autres, & à nous-mêmes.

La cauſe la plus generale des maladies, qui nous travaillent, c'eſt la bonne chere, qui nous engage dans les excès du boire, & du manger.

L'Art des Medecins ſeroit preſque inutile au monde, ſi

nous avions la précaution d'éviter la multitude, & la diverſité des viandes, & des boiſſons, qui accablent l'eſtomac, qui dérangent ſa faculté naturelle, & l'empêchent de faire une bonne coction.

Cette chaleur ne ſçauroit réſiſter à l'excès de tant d'alimens : elle eſt bornée, & nos déreglemens ne le ſont point : elle eſt éteinte, avant qu'elle puiſſe agir.

De là viennent les laſſitudes, les langueurs, les fiévres, & la mort : ſi nous conſervons la vie, ce n'eſt que pour la trainer malheureuſement parmi une infinité de maux, qui nous la rendent non ſeulement inſipide, mais onereuſe, & preſque inſupportable.

Comment ſe garantir de ces excès dans de grands repas,

où la multitude, la diverſité, la délicateſſe des viandes, irritent ſans ceſſe l'appetit ? où l'on mange également, & ce qui échauffe, & ce qui refroidit : des choſes qui ont des qualitez oppoſées d'Alkalis, & d'Acides : qui ſe combattent, qui par des contraires attaquent, & détruiſent la nature.

Tous ces ragouts, ces changemens de viandes, propres à irriter l'appetit, & à nous provoquer à manger, & à boire au delà de nos beſoins, à quoi nous portent-ils, qu'à une repletion dangereuſe, qui acable l'eſtomac, où cette multitude d'alimens eſt plu-tôt corrompuë que digerée, & ſe tourne plu-tôt en pourriture, qu'en chile, en ſang, & en nourriture.

Gardez-vous (diſoit Socrate)

de ces viandes, & de ces boiſſons qui reveillent l'appetit, & qui excitent ceux qui n'ont ni faim, ni ſoif, à boire, & à manger.

La ſanté qui eſt le plus précieux bien de la vie, & le fondement de tous les autres, ne ſe maintient qu'avec peu, par la ſobrieté, & la temperence.

Rien n'étoit plus frequent parmi les Payens, que les Sacrifices qu'ils faiſoient à leurs faux Dieux, pour demander la ſanté; mais Diogene le Philoſophe s'indignoit contr'eux, de ce qu'en demandant un bien ſi rare, ces cérémonies ſuperſtitieuſes ne ſe terminoient ordinairement que par des repas, où ils ſe gorgoient de viandes, & de boiſſon; & par ces excès, plus puiſſans que leurs Dieux, ils s'oppo-

ſoient ainſi eux-mêmes au bien qu'ils demandoient.

L'Auteur de la Nature, qui a donné à l'homme un empire abſolu ſur les animaux, & ſur tout ce que la terre produit, pour en ſuſtenter ſa vie, y a mis deux regles : L'une eſt la temperence ; l'autre la ſobrieté.

Celle-là modere le plaiſir ; celle-cy la quantité du boire, & du manger.

Violer l'une, ou l'autre de ces regles, c'eſt agir contre l'intention, & contre l'ordre du premier Etre : c'eſt abuſer de ſes dons, & s'en rendre indigne.

La temperence en general regle toutes les affections de l'homme ; en ſorte que la raiſon demeure toûjours la maîtreſſe. Elle n'exclut point en-

tierement les plaiſirs : mais par une juſte proportion, elle défend d'en prendre trop. C'eſt un milieu entre deux extrêmes : entre la privation, & l'excès ; elle veut auſſi qu'on ſe conforme à la bienſéance, & aux Loix.

L'homme temperant n'eſt point inſenſible : mais il réſiſte à ſes appetits déréglez : il obſerve ſur tout le tems, le lieu, les perſonnes ; mais de tous les plaiſirs que l'homme temperant ſe permet, il n'en eſt point contre qui il ſoit plus en garde, que celui de la table.

Il ſçait que le boire, & le manger lui ſont neceſſaires pour conſerver ſa vie, & maintenir ſa ſanté, qui eſt le fondement de tous les biens d'icy-bas ; mais il ſçait auſſi que

cette fonction eſt commune à l'homme, & aux bêtes.

Il ne s'y abandonne point comme elles : il ne ſe confond point avec les plus vils animaux : il releve cette action par la raiſon. Il n'ignore pas que la fin du manger, & du boire, n'eſt point la volupté ; mais l'ordre de la Providence, qui nous a tous aſſujetis à ce beſoin.

Que ſi l'Auteur de la Nature a répandu des délices dans ces biens, l'homme temperant ne borne point ſa raiſon à gouter ces délices ; mais il rémonte ſagement juſqu'à la ſource de ces bienfaits : il en reſpecte l'Auteur ; il adore la main bienfaiſante qui lui fait part de ſes biens : il en joüit avec retenuë : il en craint l'abus.

La ſobrieté lui apprend à ſe contenter du neceſſaire : elle lui défend la profuſion, & la prodigalité. Il ſe regarde comme un œconome, à qui il n'eſt point permis de diſſiper le bien de ſon maître ; qui doit le ménager, & en rendre un compte exact. Les moindres abus le rendent coupable d'ingratitude, & d'infidelité.

Celui qui a un plus grand manîment des biens de la Providence, en doit rendre un plus grand compte. Perſonne n'en eſt exempt. Ils ne nous ſont point donnez pour les prodiguer, mais pour en faire un uſage reglé, & legitime. La prodigalité, l'intemperance ſont des vices : l'œconomie, la ſobrieté ſont des vertus.

L'orgueil, l'oſtentation, la profuſion qui regnent dans les

grands repas, font plusieurs vicieux. C'est une débauche: ce n'est point une vie reglée, ni raisonnable.

Tous ces voluptueux connoissent peu la vertu, & la Religion: ils suivent les traces des Antoines, des Sardanapales: c'est là leur Secte. Celle des Socrates, des Platons, celle des Sages du Christianisme leur est inconnuë: leur esprit abruti par ces voluptez, a renoncé à la Doctrine, & aux délices celestes. La verité n'a point pour eux d'attraits, ni de charmes: Ils ne levent jamais les yeux pour la regarder: semblables à de vils animaux, ils sont toûjours courbez vers la terre: ils ne songent qu'à satisfaire leurs passions brutales, & dans l'ardeur de les rassasier ils péris-

ſent par leur gourmandiſe.

Que s'il leur arrive pendant leurs excès, un renverſement de fortune : ſi ces richeſſes dont ils abuſent, leur ſont otées par un juſte châtiment de Dieu, alors vous les verrez auſſi mépriſez, & abandonnez de ceux à qui ils prodiguent maintenant leurs biens, qu'ils en ont été ſuivis, & applaudis.

CHAPITRE XI.

Du Luxe des Equipages.

DE tous les excès où nous voyons que le Luxe eſt monté, il n'en eſt point de plus inſupportable, que ce grand nombre d'équipages, dont nous voyons les maiſons remplies, & les ruës embarraſſées.

Si la commodité en étoit

ſeule le motif, l'on pourroit en quelque ſorte excuſer cet uſage, par la liberté que chacun a de ſe donner les commoditez de la vie: encore faudroit-il ſe regler chacun ſuivant ſon état, ſon rang, & ſes beſoins.

Mais c'eſt la ſeule vanité que l'on prend pour regle dans cet uſage. Une multitude d'Officiers, & de Valets; pluſieurs Carroſſes; un grand nombre de Chevaux; tout cela peut convenir à un grand Seigneur, à qui il ſied bien de ſoutenir ſon rang, & ſa grandeur par ce faſte. Mais que des Particuliers ſe donnent la licence de contrefaire les grands Seigneurs; d'avoir un tas de Valets inutiles, qu'on entretient dans l'oiſiveté, & dans le vice; d'avoir

plusieurs Carrosses magnifiques de Ville, & de Campagne; des Chevaux de main d'un grand prix, & plusieurs attelages; que des gens de basse naissance, qui ont fait quelque profit dans le Commerce, dans les Emplois, ou dans les affaires, élevent d'abord des Equipages somptueux, & se donnent des airs de Grandeur; c'est un abus insupportable.

La prosperité renverse l'esprit, sur tout aux gens médiocres : pour peu qu'ils se sentent de bien, ils deviennent fiers, & insolens : ils veulent se distinguer de leurs semblables, & se mouler sur les gens de Cour.

Les uns ont à peine quitté la Livrée qu'ils portoient; les autres secoüé la poussiere dont ils étoient couverts dans

leur negoce, qu'on les voit mettre ſur pié un équipage magnifique, d'où ils bravent le public.

Combien ne voyons-nous pas de ces avortons de la fortune, qui ont carroſſe pour Monſieur, carroſſe pour Madame: ou celle qui peu auparavant, le balay à la main, nettoyoit le devant d'une porte, paroît pompeuſement ornée d'un air de Marquiſe, regardant à peine, & avec mépris ſes anciens Maîtres.

Dans cette élevation de fortune, d'abord l'on invente une livrée nouvelle, qui diſtingue autant par ſa richeſſe, que par ſa ſingularité; un Portier farouche, qui en eſt vêtu, occupe la porte de la maiſon, pour en rendre l'accès difficile, & faire acheter les viſi-

tes, qu'on eſt forcé de rendre à ſon Maître.

Le mari, & la femme ont chacun leurs domeſtiques à part, & leurs officiers : ce ſont deux maiſons, deux familles. L'équipage du mari ſent ſon homme aiſé : celui de la femme le diſpute en magnificence avec ceux des Ducheſſes, & par le nombre, & la haute taille des Laquais, & par leurs parures.

Il faut avouër que l'orgueil eſt un dangereux poiſon, & qu'il eſt difficile de s'en garantir dans la fortune.

Il attaque d'abord le jugement : il fait perdre la connoiſſance de ſoi-même, & la raiſon : c'eſt une eſpece d'ivreſſe, qui produit l'oubli de ſoy, le mépris des autres, la haine des Loix.

Il

Il ſemble qu'on pourroit dépeindre l'orgueil de cette ſorte ; c'eſt une Idole monſtrueuſe, qui porte ſa tête au deſſus des nuës : elle n'a qu'un œil pour ſe regarder ; ſon élevation lui dérobe tous les autres objets : elle eſt placée ſur un char de clainquant, traîné par quatre genies ; qui ſont, la paſſion de dominer, l'amour des louanges, le dédain des autres, le mépris des Loix. Les quatre rouës de ce char, ſont la vanité, la préſomption, la legereté d'eſprit, l'oſtentation. Le guide, c'eſt l'amour propre. L'Idole à la tête d'une matiere fragile, & pleine de vent : la poitrine d'airain, les jambes d'argile : elle eſt toûjours prête à ſe renverſer, à ſe briſer au moindre choc.

Tel eſt l'état de ceux qui

vivent dans le Luxe, & dans l'orgueil : ils ſont vains, préſomptueux, durs, ſans conduite, ſans raiſon.

Mais ce fantôme d'orgueil, & de Luxe s'évanouit aiſément ; il ſe diſſipe ſouvent de lui-même : quelquefois après avoir tenu pendant quelque tems en reſpect ſes ſpectateurs, ce coloſſe agité tombe avec éclat, & rentre dans ſon neant.

Il n'y a point d'orgueil heureux, ni durable C'eſt l'objet de l'averſion de tous les hommes : chacun le heurte : il révolte tous les eſprits. Un orgueilleux a contre lui ceux qui ſont dans ſa dépendence, & ceux qui n'en ſont point. Son propre domeſtique le deteſte, ſes flatteurs le trahiſſent.

Quelle eſt donc cette manie, qui vous porte à vouloir bril-

ler pardeſſus les autres ? à vous élever par l'éclat d'un équipage, & par le nombre de vos domeſtiques ? Dés que vous voulez vous diſtinguer, il ſe forme contre vous une conſpiration générale de toutes les langues, pour vous déchirer. L'envie anime tous les eſprits pour vous abaiſſer, & pour vous perdre.

Le Ciel s'irrite contre les têtes orgueilleuſes, il ordonne ſouvent leur chute par des coups imprevus.

Vous perdez ainſi le fruit de votre Luxe parmi les hommes ; & vous vous attirez la colere du Ciel, qui reſiſte aux ſuperbes.

Dés que vous paroiſſez dans ce pompeux équipage, vous excitez la curioſité des ſpectateurs. L'on s'informe, l'on

veut pénétrer votre origine ; votre naiſſance ; vos premiers emplois ; l'on épluche toute votre vie ; l'on ſuit tous les degrez par où vous avez paſſé pour monter ſi haut. L'on vous fait impitoyablement votre procès, & ſouvent ſur des avis ſuſpects, peut-être faux, l'on vous condamne ; l'on vous impute des injuſtices, des rapines, des pillages, dont peut-être vous étes innocent ; mais que votre orgueil, & votre Luxe, avec le penchant qu'on a de croire le mal plûtôt que le bien, rendent croyables ; tant on eſt porté à humilier ceux qui s'élevent témerairement.

CHAPITRE XII.

Reflexions contre le Luxe des Equipages.

REVENEZ donc de ce faſte, qui eſt ſi odieux au monde, ſi fatal, & ſi dangereux pour vous même.

Apprenez à vous connoître : c'eſt une ſcience difficile, mais c'eſt un conſeil divin. C'eſt le fondement de la ſageſſe. Les Anciens l'avoient gravé ſur la porte du fameux Temple d'Apollon. Les veritables Sages ont toûjours préferé cette ſcience à toutes les autres.

Ælien rapporte, que le Philoſophe Simonides ayant été invité à un repas, où Pauſanias fameux Capitaine Grec

avoit été auſſi invité ; celui-cy pria Simonides de leur expliquer quelque choſe des preceptes de la Philoſophie. Car on joignoit ainſi tres ſagement à table l'utile, & le ſerieux, avec l'agréable : en quoy l'on étoit bien éloigné de nos mœurs ; puiſque tout l'entretien de nos repas, ne roulle ordinairement que ſur des puerilitez, & des bagatelles.

A cette demande, le Philoſophe répondit, ſouviens toy que tu es homme : Pauſanias fit alors peu d'attention à ce précepte, enivré qu'il étoit de la faveur qu'il avoit acquiſe auprès du Roy de Perſe, dont il ſe flatoit d'épouſer la fille, pour récompenſe de la liberté qu'il avoit ſecrettement procurée aux Priſon-

niers Sujets, & proches parens de ce Prince, à qui d'ailleurs il avoit revelé des secrets importans, pour assujettir à sa domination toute la Grece. Mais la fortune ayant changé, & se voyant tombé du faîte de la gloire, où ses fausses esperances l'avoient élevé; convaincu de trahison par ses Concitoyens; réduit à chercher un azile dans un Temple, dont on mura les portes, afin qu'il ne pût s'échaper; accablé de faim, & de misere; frappé de l'impression de la mort, qu'il ne pouvoit éviter; alors se ressouvenant du conseil du Philosophe, ô sage Simonides (disoit-il) que vos paroles étoient divines! Qu'elles renfermoient de grands secrets! Toute mon infortune n'est venuë que du peu d'attention,

que j'ay donné à un si excellent précepte, dans le tems que je devois, & que j'en pouvois profiter. Une mort funeste fut le fruit de cet oubli.

Vous qui vous abandonnez aujourd'hui au Luxe, & à l'ambition de paroître, attendez-vous, que quelque malheureuse catastrophe vous ramene à la raison, & à la sagesse ?

Attendez-vous qu'on vous dépouille de votre bien : que la fortune vous frappe de quelque coup mortel, pour vous faire rentrer en vous-même ?

Sera-t-il tems alors de faire ces réflexions judicieuses, que l'adversité produit, & qu'elle rend inutiles.

Combien d'exemples, qui sont même de nos jours, & de vôtre connoissance, ne devroient

vroient-ils pas vous rappeller à la modeſtie ?

Combien de perſonnes riches de naiſſance ; combien de nouveaux venus, ne ſont-ils pas tombez dans la derniere miſere, par les déreglemens du Luxe ! Leur chûte a fait autant de bruit que leur élevation. Ce ſont des avertiſſemens tres ſerieux pour vous, qui les imitez dans leur faſte, & dans leur dépenſe.

Lorſque la Providence vous a donné des biens au deſſus de votre premier état, & au delà de ce que votre origine devoit naturellement vous en promettre ; vous devez en uſer ſagement, & pratiquer en vers les autres, ce que la Providence a pratiqué en vers vous.

Il n'y a point d'ingratitude plus énorme, que celle d'em-

ployer contre ſon bienfaiteur, les bienfaits mêmes qu'on a reçus de lui.

Dieu a fait pleuvoir ſur votre champ une pluye d'or miraculeuſe, tandis que vos pareils ſont reſtez dans la ſechereſſe, dans la pauvreté, & dans l'indigence. Vous ſervirez-vous de ces treſors qui ſont des dons de Dieu, pour lui declarer la guerre par votre orgueil, & par votre Luxe, qui l'offenſent, & qui font murmurer, quoi qu'injuſtement, les pauvres contre ſa Providence!

Ainſi les Titans de la Fable, oſerent tourner contre le Ciel les forces qu'ils en avoient reçuës; mais leur chûte, & leur ſupplice, montrent à tous leurs pareils, les châtimens qu'ils doivent craindre.

L'orgueil, & le Luxe, provoquent la colere du Ciel : vous sortez de votre état : la magnificence de votre train n'est que pour vous attirer les loüanges, & les applaudissemens des hommes : pour flatter votre vanité ; pour faire ostentation de vos richesses ; ce sont de vrais desordres dans l'esprit de la Religion.

Mais (direz-vous) un homme qui par son travail, ou par son bonheur, aura acquis legitimement de grands biens, n'aura-t-il pas le droit de se donner les commoditez de la vie, pour lui, sa femme, & ses enfans ?

L'on n'en peut douter ; mais observez-y deux regles ; la necessité, & la modestie. Donnez-vous, & aux vôtres le necessaire ; mais modeste, sans

Luxe, ſans oſtentation, ſans orgueil.

Sur tout n'oubliez jamais votre premier état, afin qu'il vous ſerve de frein contre la vanité; & qu'il vous excite à reconnoître les graces que vous avez reçuës de la Providence, pour en uſer dans l'ordre qu'elle vous a preſcrit.

CHAPITRE XIII.

Exemple memorable de moderation contre le Luxe des Equipages.

L'ON rapporte du favori d'un Roy de Perſe, qu'ayant été élevé au miniſtere, & à la plus haute fortune par les bienfaits de ce Prince; il ſe retiroit ſouvent dans une chambre ſecrette de ſa maiſon, pour rentrer en lui-même,

& réflechir ſur ſa conduite, & ſur ſes devoirs.

Un Domeſtique perfide, qui crut que ce lieu renfermoit de grands treſors, en donna un faux avis au Roy. La faveur n'a point de plus dangereux ennemi, que le bruit de ſes richeſſes. D'abord le Roy entre dans des ſoupçons violens contre ſon Miniſtre; il diſſimule; il va ſans bruit ſurprendre ce favory dans ſa maiſon, ſous prétexte de viſite d'honneur: on le reçoit avec le reſpect qui lui eſt dû; des preſens lui ſont offerts ſuivant la coutume du Païs, quoique peu magnifiques; mais tels que l'occaſion imprévuë le pouvoit permettre. Il viſite la maiſon; il en admire la ſimplicité, il en louë la diſpoſition, & le bon

ordre. Il arrive à la porte de la chambre, que le dénonciateur lui avoit désignée ; il demande qu'on l'ouvre : son Ministre se jettant à ses pieds, Non, SIRE, j'espere (dit-il) de vos bontez, que ce lieu ne sera point ouvert, parcequ'il renferme mon tresor : à ces paroles le soupçon, & l'avidité du Prince augmentent, il ordonne d'un ton de Maître, qu'on en ouvre la porte ; il est obéi : il entre ; il promene sa vuë dans ce lieu desert ; il n'y découvre que des haillons, une panetiere, une houlette ; ancien équipage de son Ministre favory, dans le tems qu'il étoit Berger, & que le Roy l'ayant trouvé à la chasse, le fit venir à la Cour.

A ce spectacle le Roy s'arrête : le favory se prosterne

de nouveau devant lui : De tous les biens (dit-il) & de tous les honneurs que je poſſede, SIRE, par les bontez de votre Majeſté, c'eſt icy le ſeul que je l'oſe ſupplier de me laiſſer : c'eſt à la vuë de ces témoins de ma premiere pauvreté, que je rappelle tous les jours dans ma memoire, ce que je dois à votre magnificence : que je renouvelle ſans ceſſe le zele, l'amour, & la fidelité qui ſont dûs à vos bienfaits, & à la confiance dont vous m'avez honoré : C'eſt par là que je m'éforce de remplir les devoirs que tant de graces m'impoſent : que je m'applique de tout mon pouvoir à ſoulager les malheureux, à rendre exactement la Juſtice, à ne faire tort à perſonne ; c'eſt là que j'apprens

à vivre dans la moderation, qui convient à un homme, qui tient tout de la fortune : c'eſt dans cet état enfin, que je deſire depuis long-tems de rentrer, s'il plaît à votre Majeſté de me le permettre ; ce que je la ſupplie de faire, avec toute l'inſtance poſſible.

Il ſeroit difficile d'exprimer ce qui ſurprit davantage le Roy, ou la modeſtie de ce ſage Courtiſan, ou ſon déſintereſſement : les ſoupçons injuſtes du Roy furent diſſipez : il redoubla pour ce digne favory ſon eſtime, ſa confiance, ſes bienfaits.

N'eſt-ce pas là le modele d'une ſageſſe conſommée dans un homme de fortune ? Combien de leçons excellentes ! Ce rare eſprit s'étoit précautionné contre l'orgueil, que les

grands emplois font naître. Il ſçavoit qu'il eſt plus difficile de ſupporter la bonne, que la mauvaiſe fortune : que celle-là diſſipe, & renverſe l'eſprit ; que celle-cy rappelle l'ame toute à ſoy, pour ſe fortifier contre l'adverſité.

Déſabuſé, ennuyé de toutes les vanitez du Luxe, ce Courtiſan ne ſoupiroit qu'après la retraite : il ne deſiroit que de pouvoir rentrer dans un état éloigné du faſte, pour y gouter une vie tranquille : Et vous cherchez au contraire à ſortir de votre état, à vous embarraſſer d'un train ; & pour ſoutenir ce Luxe, vous perdez votre repos, & le tems le plus précieux de votre vie.

Si vous avez aſſez de bien, ne vous refuſez point une voiture commode ; mais modeſte ;

que tout en vous ne reſpire que la ſageſſe ; que toute votre conduite marque votre moderation ; fuyez l'oſtentation, & la vanité, qui eſt une eſpece de ver malin, qui ronge, qui corrompt les meilleures actions, & qui rend criminelles celles qui ſont de ſoy indifferentes. Vous devez plu-tôt retrancher quelque choſe de votre train, que de l'augmenter ſans neceſſité. Le grand nombre de Valets ne ſert qu'à faire plus de faineants, & plus de vicieux.

CHAPITRE XIV.

Conſeils aux Dames, contre le Luxe.

QUE les femmes prennent ce même eſprit de moderation. Inſpirez-le à la votre : Si elle a de la raiſon, elle ſçaura mieux que vous regler votre Domeſtique, & ſe regler elle-même : ſi elle a trop d'ambition, ne craignez point d'uſer de votre autorité pour la contenir dans de juſtes bornes.

Combien en voyons-nous, qui par leur orgueil font un tort irreparable à leurs maris, à leurs enfans, à elles-mêmes. C'eſt peu qu'un mari ſoit moderé, ſi ſa femme par ſon Luxe ſe rend odieuſe, & ſi elle lui

attire des disgraces, dont l'effet rétombe sur elle, & sur sa famille.

C'est à la femme, de quelque condition qu'elle soit, à regler son Domestique, à y établir l'œconomie ; c'est la femme qui enrichit, ou qui détruit sa maison.

La femme prudente, soigneuse, vigilante, y apporte l'abondance ; l'imprudente, la négligeante, l'indolente, y produit la disette, & la pauvreté.

Une femme habile, sçait faire beaucoup de peu, par son œconomie ; elles sont merveilleusement industrieuses pour le bien, comme pour le mal.

Leur esprit vif, actif, appliqué au détail du menage, en prévoit les besoins, & y pourvoit. Tout y abonde, rien n'y est prodigué.

La ſage mere de famille a devant ſes yeux toutes les ſaiſons : elle pourvoit à ce qu'il faut pour chacune, dans les tems propres.

Sous ſes yeux tout eſt dans l'ordre : chacun eſt attentif à ſes devoirs dans cette eſpece de Republique, tout y proſpere ?

Mais ces avantages ſont le fruit d'une grande application : C'eſt la récompenſe des travaux des femmes heroïques.

Le Luxe détruit tout cela : Quand une femme ne ſonge qu'à ſa perſonne, qu'à briller, qu'à contenter ſa vanité, elle mépriſe ſes devoirs les plus eſſentiels. Occupée de ſes parures, de ſes plaiſirs, de ſon équipage, tout le reſte lui devient indifferent : tout de-

meure dans l'oubli ; tout eſt abandonné au pillage, & à l'inſolence du Domeſtique : tout eſt bientôt diſſipé.

Le ſommeil, ou la toilette conſomment toute la matinée. Les viſites inutiles, & le jeu, emportent tout le reſte du tems, juſqu'à minuit, & quelquefois bien au delà.

Au ſortir du dîné, la Dame ſuperbement vétuë, dans un Carroſſe magnifique, va ſe faire voir avec ſon train, & chercher à paſſer agréablement le tems. Les parties de jeu, de promenade, de Comedie, ou d'Opera, ſe ſuccedent les unes aux autres. Tout eſt rempli par ces amuſemens inutiles ; il n'y a pas un ſeul moment de reſte pour les ſoins Domeſtiques.

Les attraits de cette vie

molle, & voluptueuſe, éloignent infiniment l'eſprit des ſoins du domeſtique.

Ce n'eſt point à de telles femmes toûjours errantes, que leurs familles ſeront jamais redevables de leur établiſſement. C'eſt un cahos, un déſordre perpetuel, que les maiſons, où de telles avanturieres habitent.

La fortune veut qu'on reſpecte davantage ſes dons. Les biens ſont difficiles à amaſſer: plus difficiles à conſerver.

Il y a un partage de ſoins à faire, dans le gouvernement d'une famille. Le mari doit veiller aux affaires du dehors: la femme doit être attentive à celles du dedans. Celui-là travaille pour acquerir: celle-cy pour conſerver.

L'homme eſt deſtiné à remplir

les emplois, & les Charges publiques, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre. Le propre de la femme, c'eſt de gouverner l'interieur de ſa maiſon, & de regler ſon Domeſtique.

C'eſt une merveille de voir les éloges que toutes les Nations ont donnés aux Femmes Illuſtres, qui ont habilement & vertueuſement conduit leurs familles : les Poëtes, les Hiſtoriens, les Orateurs, ſe ſont épuiſez pour nous en conſacrer la memoire.

Mais rien n'eſt ſi admirable, que ce que nous en liſons dans les ſaints Livres, où l'Eſprit Divin ſe rend lui-même le Panegyriſte de ces Heroïnes.

La femme prudente (dit-il) eſt un don de Dieu : C'eſt une pierre précieuſe, qui vient des extremitez de la terre. Elle eſt

la gloire, & la couronne de son époux.

Ces paroles Divines nous font concevoir, que la femme forte est d'un prix inestimable : qu'elle est au dessus de toutes les choses de la terre : qu'elle est, pour ainsi dire, au nombre des intelligences celestes.

Mais quelle est donc cette femme forte, si hautement celebrée par l'Esprit Saint ? Quel en est le caractere, qui la distingue si fort des autres femmes ? Le voicy suivant les paroles de l'Esprit Saint :

Elle se leve de grand ma- «
tin pour distribuer aux Va- «
lets, & aux servantes de sa «
maison, les provisions qui «
leur sont necessaires : elle fait «
des amas de laine, & de lin «
pour travailler aux ouvrages «

» de ſes mains. Elle eſt ſem-
» blable à un Vaiſſeau mar-
» chand, qui apporte de loin
» toutes les choſes néceſſaires.
» Elle voit un champ, elle l'a-
» chete de ſes épargnes : elle
» s'arme de force, & de vertu
» pour agir dans ſa maiſon.
» Elle prend des ciſeaux pour
» couper la toile, ou le drap
» qu'elle a faits, & le fuſeau
» pour filer de nouveaux ou-
» vrages. Elle a ſoin de don-
» ner à ſes Domeſtiques de
» doubles habits contre les
» rigueurs de l'hiver : elle a
» l'œil ſans ceſſe ouvert pour
» obſerver les démarches de ſa
» famille : Elle ne mange point
» ſon pain dans loiſiveté ; elle
» étend ſes mains ſur les Pau-
» vres : ſon vêtement repre-
» ſente ſa force, & ſa propre-
» té. Elle pratique toutes ces

vertus, & remplit tous ces « devoirs ſans bruit, & ſans « trouble : Elle n'ouvre la « bouche, qu'avec ſageſſe, & « avec douceur; la beauté, & « la bonne grace ſont trom- « peuſes ; mais la femme qui « craint le Seigneur, c'eſt celle « que ſes bonnes œuvres ren- « dent digne de louanges. «

Voilà les éloges de la femme Forte : Voilà ce qui fait les Heroïnes.

Ce ne ſont (direz-vous) que des actions tres aiſées, & tres communes ; il eſt vrai : mais puiſqu'on vous a tracé un chemin ſi facile à la gloire, comment avez-vous ſi peu de raiſon que de ne le pas ſuivre. Pourquoi fuyez-vous votre maiſon, & votre domeſtique, qui doit faire votre principal, & même votre unique ſoin,

pour vous livrer aveuglement à la vanité, au jeu, aux plaisirs ? Pourquoi aimez-vous mieux avoir dans le monde la réputation de joüeuse, & de dissipatrice, que la gloire qu'on donne aux femmes vertueuses, qui s'occupent chez elles du soin de leur Domestique.

Si vous rappelliez un moment votre raison dissipée, & pervertie par les compagnies, & par les mauvais exemples, vous trouveriez qu'il y a un plaisir plus solide à vous attacher chez vous aux soins de votre famille, qu'à courir chez les autres, d'où vous ne sortez presque jamais sans quelque sujet de dépit, & sans quelque chagrin.

A quoy se passent les conversations ordinaires dans ces visites ? N'est-ce pas à gloser

ſur tout le monde ? A faire, & à entendre mille mauvais contes, ſur toutes ſortes de perſonnes ?

Vous ne ſerez pas ſortie du lieu, où l'on a ſi cruellement cenſuré les autres, que l'on vous mettra vous même ſur le tapis, ſi déja l'on ne l'a fait en votre preſence.

Vous ſerez critiquée d'une cruelle maniere : vos airs, vos habits, vos diſcours, votre eſprit, vos actions, vont être tournez en ridicule. L'on va vous déchifrer d'une étrange ſorte. Vos propres amies, s'il y en a quelques-unes, ſeront les premieres à vous déchirer. Vos intrigues, vos foibleſſes, ſi vous en avez, ſeront développées : autant de bouches, autant de langues pour les publier, & pour les augmenter,

pour ruiner votre réputation. Je vous défie de sortir jamais de ces Compagnies, sans y recevoir quelque trait piquant de raillerie, ou de médisance, qui est tout le fruit que vous en devez attendre.

Une femme qui se tient chez elle, qui s'y occupe de soins utiles, est à l'abry des mauvaises plaisanteries, & des mauvais discours. L'on ne pourroit vous blâmer que de votre retraitte : elle ôte toute autre prise à vos envieux ; & c'est déja un assez grand bien qu'elle vous produit : mais celles qui voudroient vous blâmer, sont forcées dans l'ame de vous en estimer davantage.

En effet, c'est une preuve d'un vrai merite, & d'un esprit solide de sçavoir se contenter de soy.

Ceux qui ſe fuyent, qui ſont toûjours hors d'eux-mêmes, qui ſe déplaiſent ſi quelqu'un ne les décharge de la fatigue qu'ils ont de ſe voir, & de s'entretenir eux-mêmes, montrent peu d'eſprit, & peu de jugement. Y-a-t-il au monde de plus grande marque de petiteſſe de genie, de legereté, de ſterilité d'eſprit, que cette foibleſſe ?

Une occupation reglée chez ſoy prévient cet ennui : à peine aurez vous pris la conduite de votre maiſon, que vous y trouverez un amuſement utile, & agréable : les jours couleront doucement : vous connoîtrez alors par experience, que le tems eſt court, à qui ſçait le mettre à profit ; qu'il eſt plus ſûr, plus honnête, plus utile d'être chez vous,

que de chercher à vous désennuyer chez les autres aux dépens de votre réputation, & de votre bien.

Souvenez-vous encore que nous ſommes comptables de la conduite de nos enfans, & de nos domeſtiques; & que ſur tout nous leur devons à tous de bons exemples.

Mais quels ſoins leur peut donner celui, ou celle qui court ſans ceſſe de plaiſir en plaiſir, & de viſite en viſite? quel exemple leur peut donner votre vanité, votre Luxe, qui ne les porte au libertinage, & à la corruption des mœurs? N'eſt-il pas à craindre qu'ils ne ſe croyent tout permis, puiſque vous agiſſez comme s'il n'y avoit rien qui vous fût défendu?

Plus votre Luxe eſt grand, plus

plus votre faute augmente : les Domeſtiques de l'un & de l'autre Sexe, qui ſont la plûpart gens inutiles, & faineans, ſe forment ſur votre modele. Ils vivent comme vous dans l'oiſiveté, dans la moleſſe, ſans ordre, ſans regle, ſans Religion. Votre maiſon deviendra bientôt la retraite de toutes ſortes de vices, & de vicieux.

La réputation d'une femme dont la vie eſt ſi peu reglée, eſt une choſe fort ambiguë dans le monde. Les perſonnes raiſonnables craignent ſon commerce : celles qui ſont moïns attachées à la vertu, ſe perdent en voulant imiter ſa conduite ; elle eſt ainſi chargée de ſon iniquité, & de celle des autres, qu'elle attire dans le précipice, & dans le deſordre par ſes mauvais exemples.

Rien n'eſt plus capable de corrompre les mœurs, que le Luxe; plus il brille, plus il eſt contagieux. L'exemple d'un ſeul eſt capable de déregler toute une Ville. Votre train, votre faſte, peuvent cauſer la perte de pluſieurs familles, dont vous porterez un jour la peine, puiſque vous en ſerez coupable.

CHAPITRE XV.

Du Luxe des Meubles.

C'EST dans ce genre qu'on peut dire, que le Luxe n'a point de bornes : l'on ne ſçauroit le fixer ; jamais l'on n'a vû tant de modes, ni tant de magnificence, qu'on en voit de nôtre tems dans les meubles. Tout ce qu'il y a de plus

curieux, de plus beau, de plus riche ne satisfait point le Luxe en ce genre : il aspire continuellement à des choses nouvelles, plus rares, plus inconnuës.

Il occupe tous les Arts de ses desseins : les Sciences lui sont tributaires ; il employe leurs connoissances, & leurs découvertes pour perfectionner ses idées toujours nouvelles, toujours plus magnifiques.

Tous les Païs, tous les climats peuvent à peine fournir de quoy remplir ses projets. L'or, l'argent, tous les tresors de la terre, & des eaux, les couleurs, la lumiere, les ombres, tout lui est propre.

Il range, il applique, il change, il diversifie toutes ces diverses matieres ; il leur donne mille differentes formes ;

il les assortit, il les lie, il les sépare ; & par l'ordre, & la disposition qu'il leur donne, il leur imprime un air de grandeur, & de magnificence capable de surprendre les yeux, & l'esprit des personnes les plus insensibles.

C'est par là, qu'il nous enchante, & qu'il est parvenu à l'excès où nous le voyons.

L'Histoire nous apprend de certains Peuples, qu'ayant eû des commencemens foibles, & obscurs, ils sont neanmoins parvenus après quelques siecles, au suprême degré de puissance : nôtre Luxe dans les ameublemens, n'a pas eu besoin d'un si long-tems pour s'élever, ni pour faire le même progrès.

On la vû naître il n'y a pas cinquante ans : il étoit, pour

ainſi dire, encore dans ſon berceau, il n'y a que trente ans : on l'a veu croître depuis de jour en jour ; il s'eſt fortifié, il s'eſt affermi, & dans ce peu d'intervalle il a preſque aſſujetti tous les eſprits, toutes les conditions ; il s'eſt fait une domination univerſelle, d'autant plus durable, que ceux qu'il a aſſujetis ſont ſes plus zélez protecteurs.

Nos Ancêtres parmi les autres vertus, qui les ont rendus recommandables, avoient conſervé une grande ſimplicité, & une parfaite modeſtie dans leurs ameublemens.

Ils en avoient peu ; ce qu'ils en avoient étoit peu précieux : le neceſſaire leur paroiſſoit encore trop ; ils avoient le ſecret de s'en rétrancher beaucoup ; ils ſe privoient non

ſeulement de leurs commoditez, mais encore d'une grande partie de leurs beſoins, pour maintenir cette ſage frugalité, qu'ils préferoient à ces ameublemens ſuperflus.

Ils nous avoient laiſſé en partage parmi leurs autres biens, cet eſprit de frugalité, & d'œconomie; nous ſommes, pour ainſi dire, nez dans le ſein de ces vertus: Il a été un tems que nous avons ſuivi leurs traces, & que la curioſité des ameublemens faiſoit le dernier de nos ſoins.

Contents pour la plû-part des meubles dont nous avions herité de nos peres, il ne nous venoit point en penſée d'en rechercher de plus magnifiques. Tout au plus le néceſſaire nous paroiſſoit l'unique choſe à déſirer. Nous nous

diſputions encore ce néceſſaire, & nous apprenions ſouvent à nous en paſſer à leur exemple.

Il n'étoit point queſtion juſques là, ni du curieux, ni du magnifique ; alors nous n'en avions pas même encore l'idée, bien loin d'en concevoir le deſir.

Nous regardions la ſomptuoſité des meubles comme l'appanage des Rois, & des Princes, ou des perſonnes du premier rang. Nôtre ſageſſe nous défendoit alors de nous égaler à eux. Nous étions timides, ou du moins fort retenus ſur cette dépenſe, qui nous paroiſſoit ſuperfluë, & inutile.

Une Tapiſſerie ſimple, un lit garni proprement, avec ſes rideaux, & ſes cantonnie-

res de bonne étoffe de laine ; une table, quelques chaises à bas dossier, couvertes de même ; une glace de Venise pour miroir d'un pié, ou deux de hauteur ; un feu orné de globes de cuivre, faisoient alors les ameublemens des Officiers, des gens de consideration.

S'il y avoit dans la maison (ce qui étoit rare) un lit de vieux velours, de satin, ou d'ancienne broderie, c'étoit pour la Chambre de parade, & de cérémonie, destinée à recevoir les personnes de distinction. C'étoit là ce qui bornoit alors nôtre ambition, comme nos besoins, pour les meubles d'appartement.

Mais les choses ont bien changé de face. L'on a d'abord reformé l'ancienne Architecture pour se donner de

vaſtes appartemens, & un grand plainpié. On leur a donné un grand exhauſſement, & toutes ſortes d'ornemens d'Architecture : l'on a ouvert les fenêtres depuis le plancher d'en haut, juſqu'à celui d'en bas ; l'on a conſtruit des appartemens doubles ; l'on a voulu en avoir de grands, & de petits, pour l'hyver, & pour l'Eté, pour le jour, & pour la nuit.

Le logement ainſi diſpoſé par l'Architecte ; le Menuiſier, le Sculpteur, le Doreur, le Peintre, ont eſté appellez ſucceſſivement, pour y employer toutes les fineſſes de leur Art.

Ce n'eſt encore là qu'une partie de la dépenſe ; il a falu ſonger aux meubles, & à des meubles proportionnez à la

grandeur, & à la magnificence des logemens.

C'eſt icy où le Luxe a triomphé, où il a déployé toutes ſes grandes idées, tous ſes rafinemens de goût, de modes nouvelles, de magnificence; il a donné du mépris, de l'averſion pour tout ce qui eſt commun; les anciens meubles qui faiſoient l'ornement des appartemens de nos peres, & des nôtres, n'ont plus été regardez, que comme de vieux haillons, indignes de paroître: ce qui avoit ſeulement dix années de ſervice, n'a pû trouver grace; il a été condamné, banni; l'on a voulu que tout brillât d'une beauté nouvelle.

A ces Meubles anciens, ſimples, modeſtes, dont la frugalité de nos peres ſe conten-

toit ; l'on a substitué des ameublemens somptueux, d'un prix inestimable. L'on en a pris pour toutes les saisons ; les velours, les damas, les étoffes les plus riches, ne sont point assez magnifiques, si elles ne sont brochées, ou brodées d'or ou d'argent : il faut les relever encore de franges, de galons, de festons, d'autres ornemens plus riches, que les étoffes mêmes : les hautelices relevées d'or, & d'argent, les grands miroirs de nouvelle fabrique, les jaspes, les marbres, les lustres, les canapez, & une infinité d'autres parures pompeuses, embelissent ces lieux faits exprès pour y étaler le Luxe, & l'orgueil dans toute sa magnificence.

CHAPITRE XVI.

Réflexions contre le Luxe des ameublemens.

QUAND je fais réflexion ſur l'origine de ce déreglement, il me ſouvient que des particuliers d'une naiſſance obſcure, qui rempliſſoient des Emplois tres lucratifs, ſe donnerent les premiers cette licence. Ils avoient amaſſé de l'or, & de l'argent en abondance : l'aſſiduité ſervile que leurs Maîtres exigeoient d'eux ne leur permettoit point d'aquerir des terres, dont ils n'auroient point eu la liberté de joüir ; d'ailleurs ils ſe croyoient obligez à garder de certains dehors, afin que l'éclat de leurs richeſſes ne nuiſit

point à leur fourtune. Leur vanité les porta à ſe donner en ſecret des meubles ſuperbes : cette magnificence en flattant leur orgueil, leur tenoit lieu de divertiſſemens ; elle leur attiroit encore de la conſideration parmi leurs parens, leurs amis, & dans leur domeſtique.

Juſques là c'étoit un miſtere connû de peu de monde : il eût été périlleux que ce Luxe eut paru aux yeux de leurs maîtres, qui avoient conſervé encore les impreſſions de l'ancienne frugalité, & qui mettoient parmi les bonnes qualitez de leurs Officiers, ſur tout la modeſtie, & la rétenuë.

Mais les richeſſes de cette ſorte de gens croiſſant à l'infini, peu à peu cette premiere

pudeur se dissipa : l'envie de briller au dehors ne se pût long-tems contenir ; peu résisterent à cette tentation violente ; & si nous en exceptons deux ou trois, qui ont toujours conservé une parfaite moderation dans une grande abondance ; les autres s'étudierent presque tous, par une fatale émulation, à faire éclater leurs richesses, & leur Luxe, par la magnificence de leurs ameublemens.

Nos Ministres qui se portérent le plus à procurer à ces sortes de gens, des biens immenses, étoient à la verité deux grands hommes ; l'un dans le Département de la Guerre ; l'autre dans les Finances. Chacun a excellé dans son genre. Ils servoient un grand Roy, puissant, liberal,

magnifique, qui formoit des desseins importans ; dont l'execution demandoit sur tout de la fidelité, du secret, de la diligence.

La multitude, & l'importance des affaires dont ils étoient chargez, les obligeoit à tenir à leur suite, ou dans leur dépendance en divers lieux, un grand nombre de personnes de confiance ; qu'on ne pouvoit attacher bien sûrement à leur devoir, que par des graces continuelles, qui sont les liens les plus forts, pour engager les hommes à agir.

La gloire du Prince, & l'interêt de l'Etat, ayant rendu ces liberalitez necessaires, ceux qui étoient dans ces emplois, comme leurs Maîtres, furent comblez de toutes

ſortes de bienfaits du Prince.

Il s'éleva ainſi en peu de tems des fortunes immenſes : Il y eût un grand nombre de Commis, d'Entrepreneurs, d'Ouvriers, de Valets même, qui devinrent bientôt plus riches, que ne l'avoient été les Miniſtres des ſiecles paſſez.

Cette nouveauté étoit odieuſe, & ſuſpecte à pluſieurs ; mais le Peuple qui aime l'éclat, & qui y avoit le plus d'interêt, devint bientôt l'admirateur de ces richeſſes.

Que l'on me permette de rapporter ſur ce ſujet les paroles de Monſieur le Tellier, l'un des plus ſages hommes, & des plus éclairez de nôtre ſiecle : il y avoit quelques années, que par la permiſſion du Roy il avoit remis ſa Charge de

de Secretaire d'Etat de la Guerre, au Marquis de Louvois ſon fils ; qui s'étant formé ſous la main du Roy, devint dans la ſuite l'un des plus célebres Miniſtres, que la France ait jamais eûs. Le Roy avoit cependant rétenu Monſieur le Tellier dans ſon Conſeil, comme Miniſtre : Et certainement il en avoit toutes les grandes parties ; un eſprit délié, étendu, pénétrant, un excellent jugement, une prudence achevée, perfectionnée par une longue experience dans des tems tres-difficiles ; ce qui portoit le Roy à le diſtinguer, & à l'honorer d'une confiance particuliere : Auſſi fut-il enfin élevé à la Charge de Chancelier, Garde des Sceaux de France, qu'il a tres-dignement remplie.

L'on vint un jour rapporter à ce grand homme, que l'un des Commis, qu'il avoit laiſſez au Marquis de Louvois, avoit des ameublemens magnifiques, & un Carroſſe ſuperbement attelé. Il en parût indigné : D'où vient donc (dit-il) une ſi grande inſolence ? à peine de mon tems avoient-ils une méchante tente, & de quoy ſe faire voiturer en charrette.

Ce rare génie, qui avoit accoutumé de ſoutenir le zele, & le travail de ſes ſubalternes avec des récompenſes médiocres, ne pouvoit comprendre que celui-cy eut déja en ſi peu de tems, ſept cens mille livres de biens, qu'on lui attribuoit, ny qu'il eut la témérité de le faire paroître par ce faſte ſi nouveau.

Mais le Luxe avoit en peu de temps renverſé les anciennes bornes de la modeſtie: Et comme le vice, & la vertu ſe communiquent aiſément par l'exemple, le Luxe, & la paſſion d'avoir de riches ameublemens, paſſa bientôt des ſubalternes aux ſuperieurs; qui ayant encore de plus grandes richeſſes pour fournir à cette dépenſe, la porterent infiniment plus loin: S'étant trouvé parmi eux des eſprits d'un goût ſi exquis, & d'une délicateſſe ſi merveilleuſe en ce genre; que quelque tort qu'ils ayent fait à nos mœurs, qu'ils ont achevé de corrompre, nous ne ſçaurions nous empêcher d'admirer leur diſcernement, & leur genie.

Quelques uns d'eux ont laiſſé après leur mort, la va-

leur de plusieurs millions de livres de ces vanitez exquises. La vente qui en a été faite publiquement par leurs heritiers, plus sages qu'eux en ce point, a allumé, pour ainsi dire, le flambeau fatal du Luxe, qui a embrasé tout le monde : il n'y a point de famille, où cette flame funeste n'ait pénetré ; chacun surpris de la richesse, & de la beauté de ces meubles, s'est formé un goût nouveau, & a conçû de violens desirs d'en avoir de semblables.

Ce desordre s'est accrû ensuite par l'orgueil des Partisans, qui ayant acquis des biens immenses, n'ont plus rien ménagé ; ils n'ont trouvé rien d'assez beau, d'assez superbe, pour orner les palais qu'ils habitent. Les étoffes

d'or, & d'argent les plus nouvelles, les plus rares, les plus précieuſes, compoſent leurs ameublemens ordinaires : ils en ont pour toutes les ſaiſons : les Tableaux, les Dorures, les Miroirs d'une grandeur extraordinaire, les Luſtres, les Cabinets de la Chine ; toutes les raretez que l'Orient, & que l'Occident produiſent, ſe trouvent raſſemblées dans ces appartemens ſuperbes.

Le Bourgeois même s'eſt laiſſé entraîner à ce torrent. Il a trouvé du dégoût dans les meubles dont il ſe paroit autrefois : il en a recherché de plus riches : chacun s'eſt éloigné de la ſimplicité ancienne : l'on a eu honte de garder en cela quelque retenuë : l'on s'eſt fait une eſpece de devoir d'abandonner les traces des

Anciens, pour suivre le Luxe, & l'orgueil des Modernes.

S'il nous étoit possible dans cet égarement presque general, d'entrer en raisonnement avec nous-mêmes, nous trouverions dans cette conduite de quoy nous confondre.

Ce faste est un témoignage public de nôtre vanité. Nous cherchons en vain à la couvrir sous les noms de propreté, & de commodité. La propreté ne veut que des choses simples; elle ne demande que de la netteté, & de l'arrangement. La commodité n'exige que des choses médiocres, & de peu de valeur; les plus communes sont les plus commodes. Dort-on mieux dans une chambre dorée, ou dans un lit de velours brodé d'or, que dans un lieu simplement

tapiſſé, & dans un lit de ſerge?

Ce n'eſt donc point la ſeule propreté, ou la ſeule commodité, qui nous font prendre des meubles précieux. C'eſt l'orgueil, qui eſt de ſoy un vice déteſté de Dieu, & des hommes.

Vous cherchez par le faſte à vous élever au deſſus de vous-même, & au deſſus des autres. Vous voulez vous attirer des applaudiſſemens, & des loüanges; ces choſes brillantes, & magnifiques, ne ſervent qu'à nourrir votre vaine gloire, funeſte poiſon qui corrompt toutes les vertus.

Qu'on vous loüe, qu'on vous applaudiſſe ſur vos ameublemens; c'eſt vous loüer, c'eſt vous applaudir ſur une folie, ſur une diſſipation, ſur un déreglement d'eſprit, & de conduite.

Les loüanges qui ne ſont point fondées ſur quelque ſujet raiſonnable, bien loin de faire honneur à celui qui les reçoit, lui font injure. Elles le rendent mépriſable: loüer le vice, s'eſt ſe déclarer vicieux; mais ce n'eſt point rendre le vice honorable.

Votre paſſion pour les riches ameublemens, vous donne mille ſoins, dont vous pouriez être exempt, ſi vous étiez aſſez moderé pour vous contenter des meubles communs: pourquoy cherchez-vous à vous embarraſſer de tant de choſes inutiles, qui ne vous peuvent faire ni plus grand, ni plus eſtimable, ni meilleur?

L'amour des ſuperfluitez, marque un eſprit ſuperficiel, qui a degrands vuides. L'on eſt ce que l'on aime; ſi vous

vous aimez des bagatelles, des folies, vous ne pouvez être ni ſolide, ni ſage.

L'honneur, la réputation, l'eſtime publique, ne dépendent point de la magnificence des meubles : l'homme ne conſiſte point dans ces vanitez. Les vertus de l'ame, la probité, la fidelité, la juſtice, la magnanimité, l'humanité, la continence, ſont les treſors qui rendent l'homme veritablement grand, & reſpectable.

L'on peut tromper par le faſte quelques eſprits groſſiers, qui mettent tout le mérite d'un homme dans l'éclat exterieur ; mais quel avantage pouvez-vous tirer de l'erreur de ces foibles eſprits, qui n'ont aucun diſcernement, & dont les opinions ne

ſont d'aucun poids dans le monde.

Les perſonnes raiſonnables ſçavent, que le prix de l'homme, conſiſte dans l'homme même. Ils le conſiderent en lui-même, dépoüillé de tout l'éclat exterieur qui lui peut venir des Charges, ou des richeſſes. C'eſt dans cet état qu'ils le jugent eſtimable, ou mépriſable, par rapport à ſes vertus, ou à ſes vices, qui ſont la juſte regle, & la meſure de l'eſtime publique.

Lorſque vous comptez donc ſur le faſte, & ſur la magnificence de vos ameublemens, pour vous donner de la réputation dans le monde, vous vous trompez groſſierement; puiſque ce n'eſt point par là, qu'on doit juger favorablement de vous: au contraire,

votre Luxe excite l'envie contre vous : pour un flateur qui vous applaudit, il se trouvera cent critiques, qui par des censures justes, ou malignes, feront leurs efforts pour vous ôter l'honneur, que vos bonnes actions pourroient d'ailleurs meriter.

La médisance s'attache rarement sur les personnes modestes : elle se déchaîne toujours contre ceux qui cherchent à s'élever au dessus des autres. Une sage rétenuë n'a point d'ennemis à craindre : la vanité a tout le monde pour ennemi.

Les plus sages Philosophes ont mépriſé le faste des meubles : ils l'ont évité comme un embarras de la vie. Diogene ne s'étoit reservé qu'un tonneau vuide, & une tasse.

Celui-là lui ſervoit de retraite, pour ſe garantir des injures de l'air dans les ſaiſons. Il jetta ſa taſſe comme inutile, lorſqu'il eut vû un enfant, qui buvoit dans le creux de ſa main.

C'eſt (direz-vous) un trop grand détachement des beſoins, & des commoditez de la vie. Tout le monde n'eſt point obligé d'être Philoſophe juſqu'à ce point. Mais donnons du moins des bornes à nôtre cupidité; ſuivons la neceſſité, & la bienſeance pour regle. Donnez vous tous vos beſoins, & tout ce qui convient à votre état: mais ne confondez pas le magnifique avec le commode; ni le ſuperbe, avec le neceſſaire. Il y a un milieu entre la privation abſoluë, & la ſuperfluité: ce

milieu c'eſt la médiocrité ; c'eſt avoir peu, & propre, ſans oſtentation, ſans excès.

O ſainte, & heureuſe médiocrité ! Si les hommes connoiſſoient ton prix ! S'ils avoient gouté une fois les douceurs, & le repos que tu donnes ! S'ils ſçavoient les richeſſes infinies qu'on trouve dans ta poſſeſſion ! Qu'ils ſeroient honteux de t'avoir abandonnée ! Que tu ſerois cherie, ſuivie, reverée ! Que le Luxe ſeroit déteſté, mépriſé, abandonné ! Tu es la ſource du repos de la vie : le port aſſuré d'où le Sage voit ſans riſque les tempêtes, & les naufrages. Tu es le temple où naiſſent, & où croiſſent toutes les vertus. Sans toy il n'eſt point de vraye ſageſſe, ni de temperance, ni de juſtice,

ni de pieté : avec toy tous les dons de l'ame croiſſent, fructifient, & ſe conſervent.

Heureux ceux à qui l'amour de la médiocrité a ſçû apprendre, qu'on trouve tout en elle, & que l'exceſſif, le ſuperflu, le magnifique, ne ſont que déreglement d'eſprit, que folie, qu'intemperance, & diſſolution, que de bonnes Loix devroient ſeverement reprimer.

CHAPITRE XVII.

Du Luxe dans l'éducation des Enfans.

NOUS avons déja dit, que le Luxe eſt une eſpece de contagion, qui ſe communique, & qui ſe répand aiſément par la ſeule force de

l'exemple : qu'il paſſe ainſi des peres & des meres aux enfans. Mais ce n'eſt point par cette voye ſeule, que l'on corrompt aujourd'hui l'eſprit, & le cœur de la jeuneſſe. Il y a dans l'éducation qu'on leur donne, tant d'autres manieres, par où l'on fait couler dans leurs ames ce poiſon mortel, que ces jeunes plantes en étant abreuvées, & nourries dés l'enfance, il n'eſt pas ſurprenant, qu'elles en conſervent l'impreſſion, tout le tems de leur vie.

Toutes les paſſions qu'on tolere dans la jeuneſſe, ſe fortifient avec l'âge : il n'eſt pas ſi facile qu'on le croit, de les réprimer, même dans cette premiere ſaiſon : il y faut apporter une tres-grande attention, & des ſoins infatigables.

L'erreur commune des peres & des meres (peut-être même de ceux qui ſont chargez de l'éducation de la jeuneſſe) c'eſt de donner toute leur application aux progrés que les enfans font dans les Lettres, & dans les autres exercices, où l'on les employe. Quand on ſe croit aſſuré de ce point, l'on eſt content; l'on n'exige rien de plus.

C'eſt de toutes les erreurs la plus groſſiere, & la plus dangereuſe : c'eſt abandonner la fin pour les moyens : c'eſt quitter l'objet principal, pour s'arrêter à des circonſtances ſuperfluës, indifferentes, quelquefois dangereuſes; ou qui ne produiſent par elles-mêmes aucun bien.

La fin qu'on doit ſe propoſer dans l'éducation des En-

fans, c'eſt de les former à la vertu ; d'arracher de leur ame les vices, & les défauts avec leſquels nous naiſſons tous, par la corruption commune de la nature humaine.

Toutes les ſemences des vices, & des vertus, ſont dans cette terre neuve : c'eſt la culture, c'eſt la main d'un habile ouvrier, qui la diſpoſe à produire des vertus, plutôt que des vices.

Combien de ſoins, quelle extrême attention ne faut-il pas avoir, pour défricher ce champ inculte ! pour démêler le bon grain, du mauvais ! Toute la prudence, toute la pénétration d'un eſprit ſolide y ſont néceſſaires, avec un travail continuel, infatigable.

Il s'agit proprement de for-

mer l'homme, dans cet âge tendre.

L'Auteur de la Nature, qui nous a créez avec un corps, & une ame raiſonnable, nous a mis au monde au milieu de nos ennemis, qui ſont les paſſions, pour exercer nôtre liberté, & nôtre patience.

L'éducation, les ſoins qu'on donne à la jeuneſſe, ne ſont ordonnez, que pour fortifier l'homme contre ces ennemis, contre les vices qui l'accompagnent dans ſa naiſſance.

Nous ne naiſſons point pour être ſçavans; pour bien danſer, chanter, joüer des inſtrumens, ou pour manier adroitement un cheval, ou des armes.

Tous ces exercices ſont étrangers à la fin que le Createur s'eſt propoſée dans nôtre naiſſance, & à la fin

que nous devons nous proposer nous-mêmes dans notre vie.

Les uns peuvent étendre nos connoissances, & former nôtre raison ; les autres servir à nous donner de la politesse ; à rendre nos mœurs plus douces, & nos corps plus agiles, & plus sains.

Ce sont des suites de l'éducation, qui ont leur merite, quand elles sont dirigées par la droite raison, & par la vertu, qui en est la fin principale.

Mais combien voit-on de peres, & de meres qui sont assez imprudens, pour mettre dans ces choses étrangeres, la fin unique de l'éducation de leurs Enfans ; & qui s'informeront, s'ils ont profité dans ces arts, plutôt qu'ils

ne s'informeront s'ils ſont devenus plus raiſonnables, meilleurs, & plus vertueux.

C'eſt l'aveuglement de notre ſiecle, de donner tout aux choſes exterieures ; c'eſt la preuve parfaite de la dépravation de nos mœurs, cauſée par le Luxe.

Ceux qui ſont prépoſez pour élever la jeuneſſe, tombent ſouvent eux-mêmes dans ce défaut : ils voyent que les peres, & les meres, ou ceux qui tiennent leur place, ne ſe mettent en peine que de l'avancement des enfans dans ces exercices exterieurs : C'eſt à cela qu'ils tâchent de les pouſſer de tout leur pouvoir, par l'intereſt qu'ils ont de plaire aux parens, dont ils attendent des récompenſes.

Ainſi au lieu de former les

eſprits à la vertu, & aux actions loüables; au lieu d'en déraciner les vices, & d'en regler les paſſions, encore foibles, & moins difficiles à vaincre; on les tourne uniquement aux Sciences, & à l'amour des exercices agréables, qui, ſans la vertu, dégenerent en Luxe, & en déreglement des mœurs.

Par là (l'oſerai-je dire) les peres & les meres deviennent en quelque ſorte les corrupteurs, & les homicides de leurs enfans; lors qu'au lieu de leur procurer la vertu, qui eſt la vie de l'ame, ils les plongent inſenſiblement dans les déſordres du Luxe, & du vice qui en eſt inſéparable.

Puiſque les peres & les meres ſont aujourd'hui en poſſeſſion d'abandonner à des étrangers

l'éducation de leurs enfans, matiere ſi délicate, & ſi eſſentielle tout enſemble ; qu'ils choiſiſſent du moins les perſonnes, & les lieux où leurs enfans ſoient le plus à l'abry contre la corruption des mœurs, & contre les pernicieux exemples du Luxe.

Dans leurs affaires d'interêt, ſoit qu'il s'agiſſe d'acquerir, ou de conſerver quelque bien de la moindre importance, ils ſont tout yeux, pour ainſi dire; ils raiſonnent ; ils conſultent ; ils agiſſent avec la derniere circonſpection : Et lorſqu'il s'agit de l'éducation de leurs enfans, ils ſont ſouvent aveugles, ſtupides, inſenſibles.

Quoy ! vous êtes pere ; & quand il faut garantir vos enfans de la corruption générale du ſiecle, vous n'aurez ni

lumieres, ni mouvement ! Qu'ils ſoient bien pour le corps ; l'état de leur ame, la culture de leur eſprit, leurs mœurs, ne vous toucheront point ! Leurs talens naturels, & exterieurs, leur bon air, les ſoins qu'ils prennent à s'ajuſter, à ſe parer ſeront applaudis ; les dons de l'ame, les ſemences de la vertu, qui commencent à paroître dans cet âge tendre, & qui doivent être cultivées ſur toutes choſes, ne ſeront comptées pour rien ; on les négligera, on les mépriſera !

Tout tourne la jeuneſſe du côté du Luxe, rien ne la porte du côté de la vertu. Je veux (dites-vous) faire une honnête dépenſe pour mes enfans, & leur donner dés l'enfance des habits, & des ajuſtemens

propres, & magnifiques ; pour leur apprendre à ſe ſentir, à ſoûtenir leur naiſſance, & le rang où je les deſtine. Connoiſſez votre erreur : ce que vous faites ne manque jamais de leur inſpirer l'orgueil, & la vanité. Ne vous imaginez pas que dans cet âge tendre, les paſſions n'agiſſent point : c'eſt combattre l'experience, & tous les raiſonnemens des Philoſophes ; qui nous apprennent, que comme les ſens ſont alors infiniment plus ſubtils, plus déliez, auſſi les ſenſations ſont plus vives dans cet âge. Obſervez-les bien, vous trouverez que ſoit inſtinct, ſoit raiſon, les enfans profitent de tout, pour arriver où leurs deſirs les portent.

L'on veut leur élever le cœur, & l'eſprit : ce deſſein eſt juſte,

& néceſſaire ; mais la modeſtie, la probité, l'amour de la verité, & de la vertu, ne ſont-ce pas là les grands ſentimens qu'on doit leur imprimer, avec une extrême horreur du vice ? Eſt-il quelque choſe de plus grand, de plus relevé que de leur apprendre, que c'eſt par les vertus, qu'on ſoutient ſon rang, ſa naiſſance, & qu'on aſſure ſon honneur, & ſon ſalut.

Qui pourra jamais leur inſpirer la fuite du Luxe, de l'intemperance, de la vanité, ſi l'horreur qu'on doit leur donner de ces vices, n'eſt ſoûtenuë par la modeſtie des habits, & par une judicieuſe frugalité.

L'on met auprès d'eux des valets, qui ſouvent s'employent moins à les ſervir,

qu'à fomenter leurs paſſions. L'ignorance de ces ſortes de gens, leur peu d'éducation, & quelquefois leurs déreglemens les rendent plus dangereux, qu'utiles auprès de la jeuneſſe. Dans la maiſon, autant de domeſtiques, autant de flateurs; qui ruinent d'une ſeule parole tout le fruit des plus excellentes leçons : loin de bannir cette peſte, les parens l'autoriſent : ils veulent même que tout plie, que tout obéiſſe à leurs enfans. Ce ſont leurs Idoles.

Veut-on qu'ils aillent aux promenades, à des viſites, aux prieres publiques, un carroſſe eſt toujours prêt, avec un eſpece de cortege, pour les mener comme en triomphe.

Quelles foibleſſes des peres & des meres, qui ne conçoi-

vent pas que dans cet âge tendre, tout ce qui n'inſpire point aux enfans la modeſtie, & la ſimplicité, leur donne neceſſairement de l'orgueil : que c'eſt le premier défaut de l'homme, qu'il porte avec ſoy dans ſa naiſſance avec le peché ; & qu'on doit donner principalement aux enfans du ſecours contre ce vice, par la pratique de ſes contraires, l'humilité, & la modeſtie.

Mais quelle erreur de ne pas connoître, qu'il eſt tres à propos que les jeunes gens ſe ſervent eux-mêmes, autant qu'il ſe peut ; qu'ils ne commandent à perſonne, & qu'ils apprennent plutôt à obéir : qu'ils aillent à pié, quand ils le peuvent, puiſque cet exercice leur eſt ſalutaire : Qu'on

rétranche cette pompe, & ces vaines cérémonies qu'on fait pour les recevoir ; puiſqu'elles ne ſervent qu'à leur corrompre l'eſprit, à leur donner de la vanité, & un ridicule entêtement de leur rang, & de leur qualité.

Mais (dira quelqu'un) ſi l'on les éleve ainſi dans l'humilité, & dans la ſimplicité, c'eſt leur ôter le cœur ; c'eſt leur inſpirer des ſentimens bas, indignes d'eux, incapables de les porter aux grandes choſes ?

J'appelle icy à témoin toute l'Antiquité, tous les Heros Sacrez, & Prophanes, les Perſonnages les plus célebres dans tous les Etats, pour vous convaincre qu'une éducation ſimple, ſans faſte, ſans moleſſe, mêlée de travail, & de

peine, eſt le chemin de la gloire.

Cirus, Alexandre, Annibal, Scipion, Cæſar, tant de guerriers, dont les noms ſont gravez dans la mémoire des hommes, n'ont point tenu d'autre route, pour s'élever à une renommée qui vivra autant que le monde.

Sans aller chercher des exemples dans les Hiſtoires étrangeres, & dans des tems ſi éloignez; qui ne ſçait que le Roy Henry IV. que nous révérons comme l'un de nos plus grands Heros, fût élevé durement dans ſon enfance, comme ſon Hiſtoire en fait foy? Le Connétable du Gueſclin, les Maréchaux de Faber, de Baſſompierre, le Vicomte de Turenne, le grand Condé lui-même, les plus célebres de nos grands

Capitaines, n'ont point été élevez dans le Luxe, & dans la moleſſe ; leur premier âge s'eſt paſſé dans le travail, & dans l'exercice d'une vertu auſtere.

Dans l'état Eccleſiaſtique, dans la Magiſtrature, dans la Politique, & le Gouvernement des Etats, dans les belles Lettres ; tous ceux qui ont le plus brillé, qui ont remply le monde entier de leur reputation, n'ont été élevez que dans le ſein du travail, & de la modeſtie ; pourquoy ne voulez-vous pas que vos enfans ſuivent la même route, pour monter à la même gloire?

Le chemin de la vertu, que quelques-uns ont dépeint comme épineux, rude, & ſemé de difficultez, s'aplanit,

& devient facile par cette ſage ſimplicité, compagne de la modeſtie.

L'orgueil, & la vanité donnent d'étranges foibles aux hommes. Un orgueilleux ſe renferme tout en lui-même: il rapporte tout à ſoy: il ne ſçauroit ni obéir, ni commander: il eſt ignorant, ſuperficiel, plein de fauſſes idées: il ſe craint, il craint les autres; l'amour propre qui le domine, & qui l'aveugle, le rend incapable de réuſſir dans tous les états, où vous le puiſſiez placer.

D'ailleurs, la ſimplicité, la modeſtie, dans laquelle nous ſoutenons qu'il faut élever la jeuneſſe, n'ont rien de bas, rien de vil: les ſentimens en ſont purs, nobles, élevez au deſſus du commun, conformes

à la raiſon, & à la nature.

Sous des habits ſimples, mais propres, avec une maniere de vivre commune, reglée, ſans affectation; il eſt aiſé de diſpoſer la jeuneſſe à des ſentimens de vertu : dans une conduite, où le Luxe, & la moleſſe regnent, il eſt preſqu'impoſſible que le venin de la vanité n'empoiſonne les ſemences des plus hautes vertus.

Il faut abaiſſer l'orgueil des jeunes gens, qui les peut perdre; & élever leurs ſentimens qu'on doit toujours tourner à la vertu : il faut donner plus à l'eſprit, qu'au corps; à la verité, qu'à la vanité.

Dans les Ecoles, tout ne tend qu'à leur donner de l'émulation. C'eſt un ſecret merveilleux pour exciter la jeuneſſe

neſſe au travail, & à l'application qu'elle doit donner aux Lettres, & aux autres exercices. C'eſt une émulation vertueuſe ; mais il faut leur apprendre à la ſoûtenir ſans orgueil. Loüez leurs bonnes actions, ne loüez jamais leurs perſonnes ; qu'une noble ambition les porte à bien faire par l'amour de la vertu : qu'elle leur inſpire une honte ſalutaire de ſe laiſſer ſurmonter dans le bien, par leurs ſemblables.

CHAPITRE XVIII.

Du Luxe dans l'éducation des Filles.

CE même ſecret de l'émulation, peut être heureuſement pratiqué dans les Com-

munautez de filles, pour l'éducation de celles qu'on y éleve; mais en applaudiſſant à celles qui font le mieux leur devoir, une ſage directrice prendra garde à loüer l'action plu-tôt que la perſonne, & à éteindre juſqu'aux moindres étincelles de vanité dans ces jeunes cœurs, qui en ſont ſi ſuſceptibles.

Entre la ſatisfaction qu'on a de bien faire, & la vanité, il y a une grande difference: Celle-là naît de la vertu, qui rend contens ceux qui la pratiquent: elle ſe renferme dans le cœur; les perſonnes vertueuſes prennent plaiſir à bien faire, pour la vertu même. La vanité au contraire, naît de l'amour propre, qui a jetté de ſi profondes racines dans le cœur humain. Celui qui

agit par ce principe, ne ſent le plaiſir d'avoir bien fait, que par rapport à la vaine gloire qui lui en revient ; & aux applaudiſſemens des hommes.

Le Luxe s'eſt répandu juſques dans les lieux Saints : les Filles en peuvent prendre les impreſſions, même dans ces retraites, que la vertu a choiſies pour ſon azile. Les Grilles, la Clôture ne les en défendront point, ſi vous mêmes, peres & meres, ne joignez vos ſoins à ceux des perſonnes qui les élevent. C'eſt à celles-cy, à leur apprendre le merite, & la neceſſité de la ſimplicité, & de l'humilité Chrétienne ; mais c'eſt à vous à leur faire pratiquer ces vertus, par la modeſtie de leurs habits, & de leurs ajuſtemens.

L'on ne peut assez loüer, ni assez estimer ce qui s'observe par tout dans les Monasteres de la Visitation de sainte Marie : Les Pensionnaires y sont toutes obligées, pendant qu'elles y demeurent, de renoncer aux habits, & aux parures du monde, pour ne porter qu'une espece de petit habit Regulier uniforme, semblable à celui des Novices.

Il n'est plus question là d'examiner qui est la mieux coëfée, la mieux vétuë, la mieux parée ; nulle matiere pour y disputer sur la richesse des étoffes, ni sur les modes nouvelles, ni sur la beauté, & la diversité des ajustemens ; tout y est égal, & dans la même simplicité.

C'est un secret infaillible, pour leur ôter tout sujet de

s'envier les unes aux autres, les parures, & les étoffes, & pour éloigner les occaſions de diſcourir, comme font la plûpart des femmes, de coëfures, de jupes, de manteaux, & de pareilles bagatelles, dont elles font ſouvent tout leur entretien, & toute leur application.

C'eſt encore, en quelque ſorte, leur rétrancher les deſirs, & les ſoins du Luxe : c'eſt les accoutumer à la ſimplicité, & à la modeſtie qu'elles doivent garder toute leur vie, & leur en faciliter l'exercice, par l'habitude qu'elles en contractent de bonne heure.

Mais il y a d'autres obſervations, qui ſont infiniment plus importantes, & plus efficaces, pour déraciner, s'il eſt

poſſible de leur cœur, l'orgueil, & l'amour du Luxe.

Nous avons déja obſervé, que ce qui fomente le plus ces paſſions dans l'ame, ce ſont l'ignorance des bons principes, la pareſſe, l'oiſiveté, la fuite du travail.

L'on ne peut rien ajouter aux excellens preceptes, que Saint Hierôme a laiſſez pour l'éducation des Filles, dans les Ouvrages qu'il a faits pour la jeune Euſtochium : Que de lumieres dans ces ſaints écrits, que de pratiques divines pour ſoutenir les vertus propres à ce Sexe ! Vous qui êtes prépoſées pour élever les jeunes Filles, & à qui ce miniſtere, l'un des plus importans de la Republique, eſt tombé en partage, ſuivez un ſi grand Maître, avec lequel vous

ne ſçauriez vous égarer.

Pour chaſſer l'ignorance, & former l'eſprit des jeunes Filles aux bonnes maximes, la lecture des ſaints Livres leur eſt ſur tout recommandée : en effet ce ſont là les vrayes ſources de la Religion, & de la bonne Morale ; tous les autres Livres n'en ſont que de foibles écoulemens.

Les heures pour le ſommeil y ſont reglées : Qui peut nier qu'il ne ſoit pernicieux à la jeuneſſe, de l'accoutumer, comme on fait, à dormir trop long-tems ? Cette habitude mauvaiſe & pour le corps, & pour l'eſprit, dure toute la vie: Combien voyons-nous de femmes élevées dans cette moleſſe, qui paſſent la meilleure partie du jour dans le lit, enſevelies dans un hon-

teux ſommeil ; lorſqu'elles devroient s'employer aux ſoins de leur famille ?

Le travail des mains y eſt ſingulierement recommandé. La jeuneſſe doit être continuellement occupée, pour fuïr les amorces de l'oiſiveté, qui eſt la ſource de tous les vices.

Ce travail doit être diverſifié, & changé à certaines heures reglées, pour ne point donner du dégoût. Gardez vous neanmoins de donner dans l'inconſtance, où tombent ſouvent les jeunes gens, qui n'ont pas plûtôt commencé un ouvrage, qu'ils voudroient le quitter, pour en prendre un nouveau, ſans en finir jamais aucun ; il faut peu à peu leur apprendre à continuer, & à rendre parfait

ce qui a été une fois entrepris avec choix.

Mais parmi ces travaux, il s'en trouve qui ſont de pure curioſité ; comme il y en a d'utiles, & de neceſſaires.

C'eſt un reproche preſque general qu'on fait (peut-être avec juſtice) à la plupart des Communautez qui élevent les jeunes Filles, de ne leur rien apprendre d'utile, pour les pouvoir occuper lorſqu'elles rentrent dans leurs familles. C'eſt pour cela même qu'un grand nombre de peres & de meres craignent de confier à ces perſonnes, l'éducation de leurs Filles, par l'experience où l'on eſt, qu'en les retirant de leurs mains, dans un âge aſſez avancé, où l'on a lieu de croire, qu'elles doivent ſçavoir tout ce qui eſt néceſſaire, pour

prendre soin d'une maison ; elles sont souvent si ignorantes, si mal adroites, si stupides dans toutes les ocupations du ménage, qu'elles n'y paroissent que comme des idoles, immobiles, sans voix, & sans action.

Qui peut douter que ce défaut ne vienne de ce que dans ces Communautez, elles ont perdu inutilement le tems, soit pour n'y avoir pas trouvé des occupations solides, ou pour s'y être amusées à des choses, qui ne peuvent avoir aucune veritable utilité.

C'est un mal presqu'irréparable, dont leurs Maîtresses doivent craindre de se rendre responsables aux familles, qui sont frustrées de leurs esperances, au Public, & à Dieu même.

Il faut convenir que si le premier objet de l'éducation

des enfans, c'eſt de les former à la vertu ; le ſecond eſt ſans doute de les former pour l'état, & le genre de vie, à quoy ils ſont deſtinez.

Sur ce principe, celles qui ſe portent à embraſſer la vie Religieuſe, doivent être conduites differemment de celles qui ſont deſtinées pour le monde ; puiſque les vertus d'une bonne Religieuſe, ſont tres differentes de celles d'une bonne mere de famille.

Il eſt évident, qu'il faut ſuivre ces differences dans leur éducation ; nous voyons neanmoins par un abus étrange, que toutes ſont élevées dans les mêmes exercices. C'eſt une erreur qui nuit au Public, & que ces vertueuſes Communautez peuvent aiſément corriger.

Que toutes les Filles y ſoient inſtruites également des mêmes principes, & des mêmes maximes de la Religion, & de la vertu; c'eſt ce qu'il faut ſans doute : mais qu'avec cela l'on donne encore à celles qui ſont deſtinées pour le monde les vertus, & les exercices qui leur ſont propres. Apprenez leur avec la Religion, & la vertu, ce qui eſt neceſſaire dans le gouvernement d'une famille : inſtruiſez-les des ſoins, & des travaux qui conviennent à l'état où l'on les deſtine.

Tous les petits ouvrages, où ſouvent vous les amuſez, avec une perte irréparable de leur tems, ne peuvent jamais leur être d'aucun uſage, ni à leur famille : Et ſuivant les paroles de l'Eſprit Saint, la femme

forte ne doit s'occuper, que d'ouvrages utiles à la maiſon, & qui y puiſſent apporter l'abondance.

Votre Communauté, en ce qui regarde le ſoin, la diſtribution, & l'œconomie des proviſions, ſe gouverne comme les maiſons de tous les Particuliers, qui vivent avec quelque regle. Quel inconvenient y auroit-il que vous donnaſſiez aux filles, qui ſont deſtinées à gouverner un jour la leur, une partie de ces ſoins dont vous êtes chargées; afin qu'inſtruites de bonne heure de tout ce détail, ſi neceſſaire aux meres de famille, elles puiſſent un jour s'en acquitter dignement.

Qui ne voit qu'après qu'elles auroient été exercées dans ces differentes occupations,

qui ſont plus grandes dans de nombreuſes Communautez, elles ne ſeroient ni ſurpriſes, ni embarraſſées, quand elles auroient à ſe démêler des ſoins d'une maiſon particuliere ? que peuvent ſervir la plûpart des autres inſtructions qu'on leur donne, ſi elles ignorent cette ſcience neceſſaire, par le défaut de laquelle les familles périſſent ?

Lorſque ces éleves ignorantes reviennent ainſi dans le monde, elles préferent leur ignorance, & le repos dont elles ont contracté l'habitude, aux peines, & aux ſoins qu'il faudroit prendre pour la conduite d'une famille : Elles s'endorment dans une honteuſe pareſſe ; & dans cette nonchalance criminelle, elles ſuivent plutôt leur penchant,

& des impreſſions plus douces, plus commodes, plus convenables à la corruption du cœur : elles ſont entraînées par la coqueterie, & par le Luxe, dans des abîmes d'où elles ne peuvent preſque jamais ſortir. Ce ſont les ſuites ordinaires de l'inaction, où l'on les a laiſſées dans leur jeuneſſe.

Mais que dirons-nous de ces meres, qui s'étant chargées de l'éducation de leurs filles, dans leur propre maiſon, ne veulent point ſouffrir qu'elles ſe mêlent de quoy que ce ſoit du domeſtique : qui les querelleroient, ſi elles avoient appris qu'elles fuſſent entrées dans un office, pour voir ce qui s'y paſſe ; qui veulent qu'elles ignorent ce qu'on achête, & comment on l'achête :

qui leur font honte de l'inclination qu'elles peuvent avoir pour l'œconomie, & pour le gouvernement d'une maiſon, comme d'une choſe indigne d'elles.

L'on ne peut certainement excuſer d'extravagance, & de folie cette conduite dans les conditions ordinaires. Vôtre fille doit un jour gouverner ſa maiſon, & vous ne voulez pas ſouffrir qu'elle s'inſtruiſe des choſes neceſſaires pour la bien gouverner. Malheur à qui aura une telle femme, & qui ſera obligé de lui confier la conduite de ſon bien, & de ſa famille!

Nous voyons dans le monde des perſonnes tres élevées en dignité, & tres riches, qui ne font point difficulté de donner à leurs filles encore jeunes,

jeunes, l'inſpection ſur tout le détail de leur dépenſe ; afin de leur faire prendre de bonne heure les connoiſſances qui leur ſont neceſſaires, pour maintenir leurs maiſons dans la ſplendeur, & dans l'abondance.

Les Dames du premier rang ſe font honneur de prendre ces ſoins elles-mêmes : il n'y a que les diſſipatrices, les prodigues, qui faſſent gloire de ne tenir ni ordre, ni compte dans leur domeſtique : c'eſt une ſuite du déreglement de leur eſprit.

Nous n'avons rien à dire de ces meres, qui déſapprouvent que leurs filles travaillent de leurs mains : qui veulent qu'elles dorment la matinée entiere : qui les portent au jeu, aux divertiſſemens, à la fai-

neantiſe : ces meres ſont en cela l'office du Démon.

D'autres les occupent uniquement de la danſe, de la muſique, des viſites inutiles ; ces meres ne ſont guére differentes des dernieres. Ces occupations pourroient être d'elles-mêmes indifferentes ; mais elles deviennent pernicieuſes, & mortelles, lorſqu'elles conſomment trop de tems : il y faut mêler des choſes plus ſerieuſes, le travail des mains, la lecture des bons Livres, doivent corriger l'inutilité, & la malignité ſecrete de ces autres exercices, qui peuvent porter par eux-mêmes à la diſſolution, ſi la vertu ne les dirige.

Nous connoiſſons des meres tres ſages, & de la premiere condition, qui ont ſoin de

regler les heures de la journée pour leurs filles, de maniere qu'après les prieres, & les devoirs de bienſéance, la lecture, & le travail en occupent la meilleure partie : on les voit filer, coudre, broder, faire de la tapiſſerie, des rubans, & d'autres ouvrages ſur le métier ; toutes occupations dignes de la femme forte, & utiles, bien moins par rapport au profit qu'on en peut tirer (ſi ce n'eſt qu'on en deſtine le prix aux pauvres) que parce qu'ils tiennent la jeuneſſe dans l'action, & dans la fuite de l'oiſiveté. C'eſt ainſi qu'on l'éloigne du Luxe, & qu'on la forme peu à peu à la vertu.

CHAPITRE XIX.

De la Frugalité.

LA frugalité eſt une vertu qui regle les appetits de l'ame, & qui nous fait garder une parfaite moderation dans l'uſage des biens de la vie. C'eſt un milieu entre la prodigalité, & l'avarice; entre la diſſipation, & l'attache ſordide aux biens, & aux richeſſes.

La frugalité ne veut rien de trop, ni de trop peu. Ce qui eſt ſordide lui eſt oppoſé, comme l'exceſſif, & le ſuperflu; ce ſont ſes extrêmes: elle eſt au milieu de ces défauts. L'homme frugal, eſt celui qui modere ſagement ſa dépenſe, en toutes choſes, ſuivant le

lieu, & le tems. Il s'applique soigneusement à conserver son bien ; il le ménage prudemment ; il le place utilement, il évite toutes les dépenses superflues dans sa table, dans ses habits, dans son domestique : le necessaire, l'honnête s'y trouve complet : le fastueux, le sur-abondant en est banni.

Le plus, ou le moins de biens borne, ou étend les effets de cette vertu. L'homme riche leur peut donner des limites plus étenduës : celui dont la fortune est plus bornée, doit se tenir plus serré, & regarder de plus prés à sa dépense.

Ce qui est honnête, & bienséant dans un homme peu accomodé, passeroit aujourd'hui pour avarice dans un riche.

Celui-cy ſera frugal, ſuivant nos mœurs, s'il ſe donne ce qui eſt neceſſaire pour les commoditez de la vie, ſans faſte, ſans orgueil, ſans profuſion : celui-là doit au contraire ſe retrancher même du néceſſaire ; être ſobre en tout ; ne rien diſſiper ; mettre tout à profit ; ſe contenter de peu ; ſe renfermer dans les bornes étroites, où la fortune la réduit : à qui a peu, ce peu même doit ſuffire.

C'eſt là, que nos mœurs ont borné les effets de la frugalité : nôtre délicateſſe a adouci les vertus, comme les vices : celles-là ont perdu beaucoup de leur premiere auſterité : ceux-cy n'ont plus cet air hideux, ſous lequel ils paroiſſoient autrefois aux yeux des ſages.

L'exacte frugalité avoit de bien plus étroites bornes chez les anciens, qui ignoroient encore, dans la pratique de la vertu, tous ces adouciſſemens que la corruption des mœurs y a depuis introduits.

Ils vouloient qu'en quelque état de fortune qu'on fût, on ſe contentât des mets les plus communs, & les plus faciles à trouver : qu'on fût vêtu des plus ſimples étoffes : qu'on n'eût que des meubles vils, & de peu d'importance : qu'on ne ſe donnât enfin aucunes commoditez, que celles qui ſont neceſſaires pour vivre.

Ils aimoient la liberté par-deſſus toutes choſes : tous ces ſoins, tous ces grands préparatifs, qu'il faut pour faire bonne chere, pour ſe vêtir richement, pour rechercher

des meubles précieux, pour entretenir un train, leur paroiſſoient un veritable eſclavage, un accablement d'eſprit, un travail forcé, plus propre à des Eſclaves, qu'à des perſonnes veritablement libres. Ils vouloient vivre; & ils vouloient vivre doucement.

Si nous conſiderons à quoy aboutiſſent toutes les peines, & tous les travaux de nôtre vie, nous trouverons, que toutes nos inquietudes, nos fatigues, nos chagrins les plus ſenſibles, & les plus inſupportables n'ont d'autre ſource, ni d'autre fin, que nôtre Luxe. C'eſt un embarras, un tourment continuel, qui ne ceſſe jamais qu'avec la vie; qui dans le ſein même du ſommeil trouble nôtre repos: un venin qui empoiſonne

empoiſonne tous nos plaiſirs, & toutes les joyes de la vie.

Ne ſeroit-ce pas l'effet d'une ſageſſe conſommée, ſi l'on prenoit une fois le parti de ſe délivrer pour toûjours de tant de peines ? C'eſt ce que fait l'homme frugal, qui ſe réduit à peu de choſes, que la nature ſeule nous offre facilement, & ſans beaucoup de ſoins.

Voulez-vous devenir parfaitement libre, & riche tout enſemble ? ne ſongez point à augmenter vos biens, mais ſongez à diminuer votre cupidité : ce ſont vos deſirs, qui vous rendent pauvre, & eſclave : celui qui a beſoin de moins de choſes, approche le plus de la Divinité, qui n'a beſoin de rien.

La vie d'un homme frugal

eſt toûjours tranquille ; il a l'eſprit content, & le corps ſain. Il vit pour lui-même : il poſſede tout ce qu'il veut, parcequ'il ne veut que ce qu'il poſſede.

Du pain, des legumes, un peu de viande apprêtée ſimplement, de l'eau, peu de vin, bornent toutes les délices de ſa table ; il n'en prend qu'autant qu'il en faut, pour conſerver ſes forces, & ſa ſanté, qui eſt toûjours ferme, & vigoureuſe, parce qu'il ne fait point d'excès qui puiſſent l'alterer. Son couvert eſt ſimple ; ſoit qu'il mange dans de l'étain, ou de la terre ; l'appetit qu'il ſe conſerve toûjours lui rend exquis tous les mets les plus communs ; il ſe déſaltere auſſi bien dans un verre de fougere, que les autres dans des

gobelets de criſtal ; ou de vermeil. La bure le met à couvert des chagrins, comme des injures du tems, bien mieux que ceux qui ſe couvrent de ſoye ; l'or, & la pourpre cachent ſouvent de mortels ennuis.

Ceux qui portent le Luxe au plus haut point, ſont tres rarement contens ; un ver ſecret leur ronge inceſſamment le cœur : l'ambition les tiranniſe : l'avarice les tourmente : les moindres bruits les effrayent ; jaloux de leur credit, & de celui d'autrui, envieux de tous les avantages des autres, chagrins du paſſé, mécontens du preſent, inquiets ſur l'avenir, rien ne les ſatisfait, rien ne les raſſure ; ils ſe forgent mille monſtres, qui les effrayent, qui les

déchirent nuit & jour : ils deviennent eux-mêmes leurs bourreaux, ils ſont eux-mêmes leur ſupplice.

Quelle ſi miſerable ſervitude peut-on imaginer, qui ne ſoit plus tolerable, que l'état malheureux de ces eſclaves du Luxe.

L'homme frugal rit de l'inconſtance des choſes humaines : nul deſir, nulle ambition ne trouble ſon repos : il eſt tranquille au milieu de la tempête : peu lui importe qui gouverne, qui commande, qui poſſede les Charges, le credit, la faveur ; il n'a beſoin que de lui-même : il repoſe en ſureté : nulle inquiétude ne l'agite : ſes plaiſirs ſont purs, paiſibles, exempts de peines, & de regrets. Quelle felicité peut-on imaginer par-

mi les mortels, qui égale le bonheur, & les délices de cette indépendance, & de cette liberté.

C'eſt dans le ſein de la frugalité, que Socrate, le pere des Philoſophes, puiſa cette haute ſageſſe, qui le fit déclarer par l'Oracle de Delphes le plus ſage des Grecs.

Il diſoit que l'état d'un homme qui ſe contente de peu, approchoit fort de la felicité de Dieu, qui ſe paſſe de tout. Il ne vouloit point que celui qui mangeoit ſon pain ſec avec plaiſir, & qui pouvoit boire de l'eau, ſans s'incommoder, ſe donnât le ſoin de rechercherdes viandes, & du vin. A la vuë des Marchandiſes qu'on étaloit dans le marché public, combien de choſes (diſoit-il) dont je

n'ay pas beſoin ! pendant que tant d'autres, que l'ambition tourmente, diſent en eux-mêmes, combien de choſes me manquent !

Un de ſes amis s'étant plaint un jour, en ſa preſence, que les vivres étoient fort chers à Athenes ; il le prit par la main, & l'ayant conduit au marché où ſe vendoit la farine : Ici (dit-il) la meſure de farine ne coûte qu'une obole : de là l'ayant mené au marché aux legumes : La meſure de ceux-cy (dit-il) ne ſe vend que deux deniers : Vous voyez par là (reprit-il) que les proviſions ne ſont pas cheres à Athenes. Par où il donnoit une excellente leçon à ſon amy, pour lui apprendre que le neceſſaire coûte peu ; que les choſes rares, & de prix ne doi-

vent point être recherchées par les ſectateurs de la Sageſſe, & de la vertu ; & que les mets délicats ne tirent leur valeur, que de la gourmandiſe, & de la corruption des hommes.

Pour lui, il ne connoiſſoit point de meilleur aſſaiſonnement, ni de ragoût plus délicieux, que la faim, & la ſoif.

Xantippe ſa femme, cet eſprit bizarre, & cruel, qui le tourmentoit tant, s'emportoit un jour violemment, de ce qu'il avoit invité quelques perſonnes riches à ſouper, & qu'il n'y avoit à la maiſon, que tres peu de choſe, pour les recevoir : N'en ſoyez point en peine (dit Socrate) ils s'en contenteront, s'ils ſont gens de bien, & temperans : s'ils ne le ſont point, ils ne meri-

tent pas que des gens de bien se mettent en peine pour eux.

Mais pensez-vous que ce soient les seuls Philosophes, qui ayent observé cette grande frugalité ? Plusieurs grands hommes, chez les Peuples polis, & barbares, ont embrassé avec ardeur cette vertu.

Avant que les festins, & la bonne chere eussent corrompu l'esprit, & les mœurs du grand Alexandre, une Reine s'étant donné le soin de lui envoyer des viandes apprêtées par ses officiers les plus habiles, avec toutes sortes de fruits confits : Que la Reine (dit-il) cesse de se donner cette peine : j'ay de plus excellens Confiseurs, & de meilleurs Cuisiniers : pour le dîné, ce sont les marches que je fais pendant la nuit : pour le sou-

pé, c'eſt un dîné fort ſuccint.

Qui n'admirera ce qu'Ammien raporte du grand Cirus: étant arrivé un jour de marche, dans un certain lieu, ſon hôte lui demanda ce qu'il vouloit qu'on lui apprêtât pour ſon ſoupé. Du pain (dit-il) car j'eſpere que je ſouperay au bord du ruiſſeau voiſin. Quelle admirable frugalité dans ce Roy conquerant, à qui le pain tenoit lieu de toutes ſortes de mets, & qui ne portoit à ſa table que ſa faim, & ſa ſoif, avec l'eſperance de trouver de l'eau?

Ce qu'on raconte du grand Scipion, n'eſt guéres moins remarquable: pendant les cinquante quatre années qu'il vécut, il ne vendit, ni n'acheta jamais rien: il ne fit jamais conſtruire aucun édi-

fice ; l'on ne trouva dans ſa maiſon après ſa mort, que tres peu d'or, & d'argent, ayant religieuſement obſervé les ſages preceptes de ſon pere, qui l'avoit inſtruit à vivre dans la frugalité, & qui l'avoit averti, que s'il donnoit trop à la nature, qui n'a beſoin que de peu, il en ſeroit puni par les maladies, & par les infirmitez d'eſprit & de corps, que les excés de la bouche, & du Luxe cauſent infailliblement.

Mais qui n'admirera encore davantage l'exemple de ce Roy Indien, qui étonna Apollon Tyanée. Je ne bois de vin (diſoit-il) qu'autant que j'en employe, pour faire les libations, quand je ſacrifie au ſoleil : ce que j'ay pris à la chaſſe eſt pour les autres :

c'eſt aſſez pour moy d'y avoir exercé mon corps : mes viandes ſont des herbes, l'extremité des Palmes, leurs fruits, & les legumes que mon Jardin, arroſé d'un fleuve, me fournit abondamment. Quelque fois je me regale à manger du fruit de mes arbres, que ces mains cultivent avec ſoin.

Homere qui nous a divinement dépeint les mœurs des Anciens peuples, ne nous repreſente dans ſon Iliade tous ces Heros, & tous ces Rois, aſſemblez au ſiege de la fameuſe Troye, lorſqu'ils étoient à table, qu'avec un ſimple ſervice, qui étoit de chair de bœuf. C'eſt ainſi que le ſage Neſtor, le prudent Uliſſe, le Roy Menelas, & le grand Achille, ſe faiſoient ſervir au milieu de l'abondan-

ce de toutes choſes, & des richeſſes Royales qu'ils poſſedoient.

Chez les Romain, les Cincinnatus, Fabricius, Marius, Curius, un grand nombre d'autres illuſtres perſonnages, étoient fameux, & reverez par leur grande frugalité en toutes choſes.

Pendant que Maſſiniſſa, Roy de Libie, donnoit à ſa table aux conviez, des ſervices d'argent, il n'en prenoit pour luimême que de terre: & le fameux Roy Attila ne ſe fit-il pas ſervir en preſence des Ambaſſadeurs du Peuple Romain, ſur de la vaiſſelle de bois? tant la frugalité a été reverée de ceux, non ſeulement qui ont eû pour objet la vertu, & les bonnes mœurs, mais encore de ceux qui n'ont recher-

ché que les apparences, & l'ombre de la vertu.

Xenophon nous raconte, que les Perſes envoyant leurs enfans aux écoles publiques, ne leur donnoient que du pain, & un peu de Creſſon, pour toute viande, avec un gobelet de terre pour pouvoir puiſer de l'eau, quand ils auroient ſoif.

C'eſt la frugalité qui conſerve les forces du corps, & la vigueur de l'eſprit. Les Philoſophes lui ont attribué ces trois grandes vertus, la Force, la Juſtice, la Prudence; d'autres l'ont regardée comme la mere de toutes les vertus. Nous ne ſçaurions ni rapporter icy tous les éloges, qu'ils lui ont donnez, ni aſſez hautement publier les avantages qu'elle produit; le point eſſentiel pour nous c'eſt de la pratiquer.

CHAPITRE XX.

De la Modeſtie.

LA Modeſtie reprime dans l'ame les paſſions qui l'agitent ; & elle regle les mouvemens interieurs, & exterieurs de l'homme.

Elle ſe doit former principalement de la connoiſſance qu'on doit avoir de ſoi-même, exempte de prévention, & d'erreur, qui nous repreſente à nous-mêmes, dans le fond de l'ame, tels que nous ſommes veritablement.

Celui qui eſt parvenu à cette connoiſſance, n'a pas de peine à reconnoître que les perfections qu'il peut avoir, ſont mêlées de beaucoup de grands défauts ; il s'érige un

tribunal dans ſon cœur ; & devenant ſon propre juge, il s'interdit de parler de ſoy-même avec éloge ; de cenſurer les autres ; d'avoir de la fierté ; de s'attribuer aucune excellence au deſſus des autres hommes ; ni de concevoir jamais aucune préſomption de ſon propre merite.

C'eſt peu encore qu'il ait de ſoy des ſentimens moderez: il regle ſa conduite au déhors de telle ſorte, qu'il n'y paroiſſe jamais aucun ſigne d'orgueil, dont il fuit juſqu'aux moindres apparences, convaincu qu'il eſt par le témoignage de ſa propre conſcience, que n'étant pas meilleur que les autres, il y auroit du ridicule à vouloir ſe diſtinguer.

Les richeſſes, les Charges,

les dignitez, le credit, la haute réputation, la gloire elle-même, toute brillante qu'elle eſt, ne ſçauroient l'arracher du ſein de la modeſtie, où il s'eſt une fois placé : En voulons-nous un exemple mémorable ; ſouvenons-nous de l'incomparable Vicomte de Turenne. Sa naiſſance étoit illuſtre ; ſes biens conſiderables : le plus grand Roy que la France ait eu l'avoit comblé d'honneurs, il l'honnoroit de ſa confiance : avons-nous oublié quel étoit ſon train dans ce haut faîte de gloire, & quelle étoit la modeſtie avec laquelle il paroiſſoit en public ? dans un équipage tres ſimple il ſe confondoit pour ainſi dire dans la foule ; pendant que le Partiſan, & le Bourgeois même, affectoient de briller dans un Char doré. Mais

Mais quelle admiration la rare Modeſtie de ce Heros ne donnoit-elle point à la Cour, à la Ville, au Public ! qu'elle veneration pour ſa perſonne ! C'eſt le propre de cette vertu de gagner le cœur, & l'eſtime de tout le monde.

Un Ancien diſoit, que la felicité, & la moderation ne pouvoient loger enſemble : qu'elles ne pouvoient compatir l'une avec l'autre. Mais le Vicomte de Turenne a montré, que la Modeſtie ſçait aſſembler dans la même perſonne ces qualitez, qu'on croyoit oppoſées, & conſerver une parfaite moderation dans le comble même des proſperitez. La memoire eſt encore recente de cet Officier, qui ſe voyant un peu preſſé dans la ruë par le carroſſe de Mr de

Turenne, se mit à frapper rudement le Cocher, & les deux Laquais qui le suivoient : ceux-cy portez à la vengeance alloient apprendre à ce téméraire combien il est périlleux d'attaquer la livrée en public : Mais le sage Turenne, la terreur des généraux Ennemis, toûjours moderé, toûjours modeste, ayant retenu ses gens par son autorité : Vous avez eu raison, Monsieur, (dit-il à l'Officier,) & comme je n'ay encore vû personne qui sçût si bien ranger ces gens-là que vous, je vous prie d'agréer que je vous les envoye une fois la semaine, pour les corriger ! Paroles dignes d'un Heros, & qui meritent bien d'être gravées dans l'esprit de tous ceux que leur naissance, leur merite, ou leur fortune

ont élevez au dessus des autres.

Quelle sageſſe, & quelle moderation dans cet illuſtre guerrier ! Elles eurent tant de pouvoir ſur l'Officier, qu'interdit, & confus il n'eut ni joye, ni repos qu'il n'eut été demander pardon de ſon emportement au grand Turenne, qui le combla d'honnêtetez.

L'Orgueil révolte tout le monde ; la modeſtie ſe fait admirer par tout. Elle doit paroître dans les paroles, & dans les actions.

L'habit, le train, la table, le logement, l'ameublement, tout ne doit reſpirer que la modeſtie.

Mais cette vertu eſt encore plus particulierement neceſſaire aux femmes, & aux filles. C'eſt là leur plus grand orne-

ment, & leur parure naturelle.

Quelle gloire peut acquerir la beauté, ſi elle n'eſt accompagnée de la pudeur, & de la modeſtie ! Eſt-il rien de plus odieux, de plus mépriſable, qu'une fille effrontée, & une femme impudente !

Elles prétendent qu'elles ne tombent point dans ce défaut, quelqu'affectez, quelqu'immodeſtes que ſoient leurs ajuſtemens, lorſque d'ailleurs leur conduite n'eſt point criminelle.

Mais c'eſt déja une eſpece de crime, de paroître en public avec les apparences, & les dehors des femmes perduës.

Rien ne découvre mieux les paſſions de l'ame, que la maniere d'agir au dehors : rien ne montre tant ce qu'on eſt dans le cœur, que les habits

que l'on porte, & les airs que l'on ſe donne.

Vous voulez être vétuës d'une façon, qui marque publiquement que vous n'avez nul égard à toutes les regles de la modeſtie : vous affectez les parures, & tous les miſteres de l'amour coquet, & déreglé ; Et vous voulez qu'on vous croye prudes, & vertueuſes ! Paroiſſez ſous les habits de la vertu, & l'on vous croira ce que vous voudrez paroître !

Mais n'attendez pas que le monde s'aveugle ; ni que l'on croye que vous êtes ſages, & moderées, quand vous ne donnerez en ſpectacle au public, que des marques viſibles de folie, de corruption, & de Luxe.

La vertu eſt toûjours mo-

deſte ; mais ſur tout dans le Sexe : la pudeur en eſt l'inſéparable compagne : & il ne ſemble pas poſſible que la pudeur puiſſe ſubſiſter avec ces habits, ces ajuſtemens, ces parures que vous vous donnez ; & que vous ne vous donnez que pour vous faire regarder par des hommes auſſi immodeſtes que vous ; puiſque celles qui ont une veritable pudeur, & une parfaite innocence de mœurs, ne peuvent ſans rougir, s'appercevoir qu'on les regarde.

Cette ſalutaire honte, qui trouble l'ame au ſeul aſpect d'un homme, lors même qu'il n'y a ni peril, ni crainte de perdre la vertu, eſt bien loin d'un cœur qui prend tant de ſoins differens pour attirer des regards.

Mais c'eſt peut-être pour plaire à leurs maris, ou à leurs parens, que les filles, & les femmes ſe donnent tant d'ornemens ? ou peut-être pour ne ſe point rendre ridicules, ſi elles refuſoient de ſuivre les modes nouvelles ?

Mais quelle erreur ! en eſt-il quelqu'une qui prenne ces ſoins uniquement pour ſon mary, pour ſes proches ? Leur but n'a-t-il pas toûjours été, depuis que le Luxe s'eſt introduit, de plaire aux autres hommes ? Et n'eſt-ce pas elles qui inventent pour cela les modes nouvelles ? Qui les font valoir ? Qui les autoriſent dans le monde ? Quel eſt l'ouvrier aſſez ennemi de ſes intereſts, qui voulut les inventer, ſi les femmes par une conſpiration generale, ſage, & modeſte,

avoient réſolu de ſe fixer, & de ne point ſuivre ces idées bizarres, ſouvent ridicules.

Le Public alors bien loin de blâmer celles qui auroient pris une ſi ſage réſolution, n'augmenteroit-il pas la vénération qu'on a pour elles ? Et n'eſt-on pas tous les jours ſcandaliſé de voir les femmes courir aprés ces nouveautez, qui les rendent méconnoiſſables, & qui confondent les ſages, & les vertueuſes, avec celles qui ont perdu toute pudeur ?

Un bel eſprit appelloit la Modeſtie dans les femmes, le rempart de l'honneur : quand le rempart eſt emporté, l'ennemi trouve peu de réſiſtance ; il s'empare bientôt de la place.

Que les femmes voient par ces

ces réflexions, jusqu'à quel point la modestie leur doit être chere, & précieuse, puisqu'elle fait leur principal ornement; qu'elle est la protectrice, & l'asile tout ensemble de leur vertu, & de leur honneur.

Qu'elles nous permettent de les faire souvenir, que non seulement toute leur conduite, leurs paroles, leurs actions ne doivent respirer que la modestie; mais aussi qu'elle doit éclater sur leurs habits, sur leurs ajustemens: c'est la modestie qui est la plus riche parure qu'elles se puissent donner: l'or, ni les pierreries ne sont point à beaucoup prés si estimables.

CHAPITRE XXI.

De l'émulation, qui eſt parmi les Femmes pour les parures.

LA premiere, ou plutôt l'unique paſſion des femmes, c'eſt de plaire. On diroit à les voir, & à les entendre, que toutes leurs penſées, & que toutes leurs actions n'ont point d'autre objet. C'eſt ſans doute une ſuite de l'impreſſion qu'elles ont reçuë du premier Etre; qui en les formant, en a fait l'un des principaux ornemens du monde animé, & qui ſemble ne leur avoir donné en partage la beauté accompagnée de tant d'autres apas, que pour les rendre capables de charmer les ennuis de l'homme ſur la

terre. Mais de cette passion de plaire, naturelle aux femmes, il en naît deux autres, qui n'étant plus dans l'ordre de la nature, ni de la raison, dégenerent en vices.

C'est l'amour des parures, & l'éternelle jalousie qui est entr'elles, non seulement pour le prix de la beauté, mais encore pour les agrémens qu'elles s'imaginent qu'on peut trouver dans la diversité, & dans la magnificence des ajustemens : c'est ce qui forme ce desir immoderé qu'elles ont de se surpasser les unes les autres dans les parures, & qui produit cette émulation dangereuse, qui devient funeste à celles qui s'y laissent entraîner. L'on peut dire même, que la beauté fait moins de jalouses, que n'en font les

parures. Depuis qu'elles ont réduit tout l'art de plaire aux ſeuls ajuſtemens, chacune veut briller, veut triompher des autres, dans ce genre de combat.

Que l'une ait fait la découverte de quelque mode, ou de quelque étoffe nouvelle, les plus ſages y courent aveuglément; les plus orgueilleuſes regardent comme une diſgrace qu'une autre ait ſçû les prévenir. Jamais illuſion n'alla plus loin.

Ainſi par une fatale ambition les femmes s'empreſſent d'avoir des habits, & des ornemens plus rares, plus ſuperbes: ainſi elles ſe pervertiſſent, & courent à leur perte.

De là vient encore l'antipatie qui eſt ordinairement entr'elles; qui permet à peine

qu'elles ſe ſouffrent ; qui les porte à ſe haïr, à ſe déchirer. S'il y a quelques liaiſons d'amitié entr'elles, rien n'eſt plus fragile : l'ambition rompt ces liens preſqu'auſſitôt qu'ils ſont formez.

Une ſecrete envie les tourmente : la louange que vous donnez à l'une, eſt un vol que vous faites à l'autre : aux moindres avantages de celle-là (quoique ſouvent imaginaires) celle-cy en a l'ame émuë, la triſteſſe s'empare de ſon cœur, ſon teint en eſt alteré, ſa voix changée, le trouble, l'emportement ſe montrent au dehors. A quelles inquiétudes, à quels chagrins, les femmes ambitieuſes ne ſont-elles pas expoſées ! tandis que les perſonnes modeſtes joüiſſent d'une douce tranquilité !

Vous qui avez renoncé à tous les vains ornemens du Luxe, que pourriez-vous envier à celles qui ſont dans ce fatal enchantement? Leur ambition? c'eſt un ſupplice, qui ne finit jamais. La gloire qu'elles ont de paroître? elles en perdent le fruit, par le mépris que font d'elles toutes les perſonnes raiſonnables.

Pour connoître la felicité d'une femme modeſte, formons nous une juſte idée du vray bonheur, & de l'honneur, qui en fait une des principales parties.

Le vrai bonheur conſiſte à paſſer doucement la vie, dans une tranquilité parfaite, accompagnée d'une joye raiſonnable, qui a pour principe l'aſſujetiſſement des paſſions.

Mais la douceur de cet état ne peut jamais être goûtée, ni par des esprits ambitieux, incessamment agitez de la fole passion de paroître ; ni par ceux, dont la vanité se reveille par ces pernicieux exemples.

L'honneur, aprés lequel les hommes soûpirent si ardemment, n'est qu'une véneration, & un témoignage d'estime que l'on rend aux personnes de merite : Et quel est l'esprit assez stupide, pour ne pas connoître, que ce merite ne s'acquiert point, par de vains ajustemens?

Quel est donc l'avantage que se peuvent proposer celles qui recherchent ces fastueux ornemens ? C'est ou d'égaler, ou de surpasser les autres en magnificence. Mais quelle

égalité, ou quelle victoire ! Egaler, ou vaincre dans le bien, c'eſt un honneur : égaler, ou vaincre dans le mal, c'eſt une infamie.

Nous avons montré que la recherche des parures, eſt l'un des plus funeſtes effets du Luxe : que c'eſt un déreglement contraire aux Loix Divines & humaines : que la cauſe, & la fin en ſont également criminelles. Quelle gloire, ou quel repos peut-on tirer de ces ſources empeſtées, qui ne produiſent que de la honte, & du trouble !

Mais (direz-vous) je veux être vétuë, & parée comme les autres. Si elles ſuivent la modeſtie propre aux femmes vertueuſes, il vous ſera glorieux de les imiter : ſi elles affectent les atours des fem-

mes coquettes, & déreglées, c'eſt vous perdre. Tous les exemples demandent du diſcernement ; ſuivez les bons, fuyez les mauvais.

Que vous importe que les autres s'empreſſent de changer de modes, d'ajuſtemens, toûjours nouveaux, toûjours bizarres, & d'une richeſſe immenſe ? Si elles abandonnent la raiſon, devez-vous auſſi l'abandonner ?

Vous ne garantirez point votre conduite des cenſures des gens de bien, pour avoir plus de complices du même déſordre.

Mais c'eſt s'expoſer (direz-vous) à la critique des autres, que de n'être pas vétuë, & parée comme elles.

J'avouë que les deux principales ſources du Luxe, ſont

l'orgueil ſecret, & l'exemple. Le premier porte l'eſprit à toutes les choſes faſtueuſes : l'autre les autoriſe dans les eſprits foibles.

C'eſt la coutume ordinaire des femmes, quand elles ſe rencontrent, ſoit qu'elles ſe connoiſſent, ou qu'elles ne ſe connoiſſent pas, d'examiner, de contrôler tout ce qu'elles ont, & tout ce qu'elles n'ont point.

Dans les aſſemblées publiques, & particulieres, elles n'ont d'attention, ni d'entretien, que ſur leurs ajuſtemens ; comme ſi rien au monde ne devoit les occuper, ni les toucher que cela. Cette opinion ſe répand, s'établit ainſi dans les eſprits, & l'erreur paſſe des unes aux autres, par une eſpece de contagion.

La Venus de Chypre,

qu'Homere dépeint ſi noblement, portoit une écharpe, en forme de baudrier, où étoient toutes ſortes de tromperies : en cet état, elle étoit ſans ceſſe occupée à tendre des piéges aux Paſſans. N'eſt-ce point là le modele des femmes coquettes de nos jours ?

Quoy ! ce n'eſt point aſſez qu'elles dreſſent des embûches à la liberté des hommes ; faut-il encore qu'elles en dreſſent à l'innocence, & à la modeſtie des femmes ?

L'effet des éloges, que vous donnez à vos vains atours, c'eſt de corrompre l'eſprit des plus innocentes : à force d'en parler, d'en relever le prix, vous portez les plus ſages à les eſtimer, à les rechercher. Ne pourroit-on pas vous

appliquer ce qu'un ſage Grec dit aux Atheniens, après qu'ils eûrent dreſſé dans une Place publique, la Statue d'or de la fameuſe Courtiſane Phryne. Cratés la voyant, Voila (dit-il) un trophée élevé à l'incontinence des Grecs.

Faire triompher le Luxe par ſes diſcours, & par ſon exemple, c'eſt le ſuprême degré de la corruption des mœurs. La celebre Laïs de Corinthe, fit de ſon temps pluſieurs Laïs, par ſa conduite ſcandaleuſe. L'exemple du mal a plus de force, que l'exemple du bien. Les femmes vertueuſes n'ont rien tant à craindre que les diſcours, & les mauvais exemples des autres femmes; c'eſt un torrent contre lequel elles ne ſçau-

roient trop se fortifier.

L'usage de la raison nous est donné pour discerner le bien, & le mal : heureuses celles qui reglent leur conduite sur la vertu, & qui préferent la gloire solide, qui suit la modestie, au faux éclat des parures.

Ne pourroit-on point vous désabuser pour toûjours, de la fausse idée que vous avez des ajustemens. Sachez que tout cet amas d'affiquets ne peut vous donner aucun vray lustre : s'il vous attire quelque encens, c'est un encens empoisonné : pour un flateur qui applaudira par une lâche complaisance à votre Luxe ; mille ennemis secrets, & déclarez le déteſteront : la politesse ne souffrira peut-être pas, qu'il vous soit reproché

en face ; mais le mépris que l'on fera de vous n'en ſera pas moins vray. Défiez-vous de votre miroir, qui s'accorde avec votre amour propre pour vous trahir : conſultez plutôt la raiſon, qui ne peut mentir : c'eſt elle qui eſt la juſte regle de nos opinions. Elle nous apprend que rien n'eſt ſi odieux, ni ſi mépriſable que le vice ; & que le Luxe eſt non ſeulement un vice, mais qu'il eſt la ſource preſque de tous les vices.

Voulez-vous ſçavoir au vray, ce que penſent de vous, ceux qui vous voient entêtée de ces folies ? Je vais vous en découvrir le ſecret.

La Fable nous apprend, que Mercure le meſſager, & l'interprete des Dieux, vou-

lut ſçavoir autrefois juſqu'où alloit la vénération qu'on lui portoit parmi les hommes. Il ſe déguiſe : il deſcend du haut des Cieux chez un Sculpteur. Il voit la Statuë de Jupiter : il feint de la vouloir acheter : il en demande le prix : on lui répond qu'elle eſt d'un denier. Il en ſoûrit malignement, voyant le peu d'état qu'on faiſoit du maître des Dieux ſur la terre. Et de cette Junon, reprit-il ? Je la vendray un peu plus, répond l'ouvrier. Mercure ſe tournant enſuite vers ſa Statuë, il la contemple : Et celle-cy (dit-il) combien voulez-vous la vendre ? Il s'imaginoit qu'étant par tout invoqué, pour procurer du gain aux hommes, ſoit dans le commerce,

ſoit ailleurs, ſa figure devoit être d'un prix ineſtimable : mais le Sculpteur ſincere, Vous aurez (dit-il) celle-cy pour rien, ſi vous achetez les deux autres. C'eſt ainſi que ſous le nom d'un tiers, l'on peut apprendre ſes veritez.

Deux mondes nous partagent ; l'un raiſonnable, & éclairé ; l'autre injuſte, & aveugle : tous deux s'érigent en juges de nos actions.

Conſultez-les, l'un & l'autre, ſi vous le voulez, ſous le nom d'un tiers, pour ſçavoir quel eſt l'effet des parures affectées, que les femmes ſe donnent. Ces deux mondes, quoiqu'oppoſez en toute autre choſe, conviendront en celle-cy ; qu'une femme modeſte-

ment

ment vétuë, eſt plus eſtimable, que celle qui ſe pare avec faſte.

Quelle eſt l'opinion des hommes ſur cette vaine pompe des femmes ? Celle qui brille le plus par ſes atours, agréeroit pour maîtreſſe ; mais nul homme ne la voudroit avoir pour femme.

Revenez donc d'une erreur ſi univerſellement condamnée : fuyez l'orgueil funeſte, qui vous porte à cette fatale émulation d'habits, & d'ajuſtemens. Que celles qui croient s'ériger en divinitez par ces parures vaines, ſçachent que ce deſordre leur attire la cenſure, & l'indignation ſecrete de tout le monde. Que celles qui ſuivent les regles de la modeſtie, ne s'en écartent jamais ; puiſque

c'eſt dans cette route, qu'elles ſont aſſurées de trouver le repos, & la gloire qui accompagnent par tout cette vertu.

FIN.

41768